N° 299 — Tome LXXXII 1er Décembre 1909

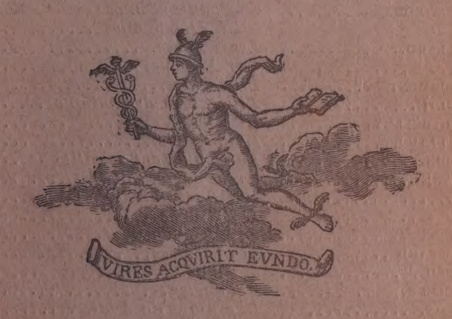
MERCVRE

DE

FRANCE

Vingtième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRY ALBERT, EDMOND BARTHÈLEMY, GEORGES BOHN, MAURICE BOISSARD, R. DE BURY, HENRY-D. DAVRAY, GEORGES EEKHOUD, JULES DE GAULTIER, REMY DE GOURMONT, JEAN DE GOURMONT, ÉMILE HENRIOT, INTÉRIM, LÉO LARGUIER, TRISTAN LECLÈRE, MARC LOGÉ, JEAN MARNOLD, CHARLES MERKI, MICHEL MUTERMILCH, GEORGES POLTI, PIERRE QUILLARD, RACHILDE, MARCEL ROBIN, Lt-COLONEL DE ROCHAS, ANDRÉ ROUVEYRE, RAYMOND SCHWAB, PAUL SOUCHON, JOSÉ THÉRY, STEFAN ZWEIG (PAUL MORISSE et HENRI CHERVET *trad.*).

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIX

SOMMAIRE

N° 299 — 1er DÉCEMBRE 1909

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

LAFCADIO HEARN

—

Lafcadio Hearn est né en 1850, à Leucadia, Santa Maura, dans l'Archipel Ionien. Sa mère était une jeune Grecque; son père, Charles Bush Hearn, était Irlandais et chirurgien-major du 76e régiment d'infanterie anglaise en garnison à Madras, aux Indes. Le ménage ne semble pas avoir été très uni, et tout prête à croire que la venue du jeune Lafcadio ne fut pas accueillie avec joie....

Quelques années après la naissance de l'enfant, ses parents divorcèrent et il fut envoyé à Dublin, chez une vieille tante, Mme Brenane, qui se chargea de veiller sur lui...

Les premières années de Hearn furent pénibles : il ne connut ni les tendres caresses d'une mère, ni la sollicitude affectueuse d'un père... Il fut un pauvre petit étranger, un peu tenu en suspicion à cause de son sang grec, surveillé incessamment, élevé avec une sévérité parfois cruelle.... D'une nature sensible et passionnée, il souffrit encore bien plus qu'un enfant ordinaire.... Mais il refoulait en lui toutes les larmes, toutes les tristesses qui torturaient son cœur de petit garçon, et ce ne fut que plus tard, qu'arrivé à l'apogée de sa renommée, il nous révéla, dans une page très touchante, l'agonie morale qu'il avait endurée, là-bas, en Irlande, pendant de longues nuits.

Lorsque j'eus à peu près cinq ans, je fus condamné à dormir seul, dans certaine chambre isolée, qui fut dorénavant appelée la « chambre

de l'Enfant »... (A cette époque on ne m'appelait pas par mon nom : j'étais connu de tous comme l'Enfant.)... Cette chambre était étroite, très élevée, et, malgré une haute fenêtre, extrêmement sombre... Il y avait une cheminée où jamais un feu ne brûlait, et l'Enfant soupçonnait la cheminée d'être hantée...

On décréta qu'aucune lumière ne serait laissée, la nuit, dans la chambre de l'Enfant... Tout simplement parce qu'il avait peur de l'obscurité... Cette crainte du noir était jugée une espèce de faiblesse mentale à laquelle il fallait remédier par la sévérité.... Mais le traitement ne fit qu'aggraver le mal...

Je crus mourir de terreur lorsqu'on me dit que je devais coucher seul, dans le noir, et — ce qui me semblait abominablement cruel — enfermé à clef dans ma chambre qui était la pièce la plus lugubre de la maison... Chaque nuit, après m'avoir mis au lit, on emportait la lampe : la clef tournait dans la serrure, la lumière protectrice disparaissait et les pas de ma bonne s'éloignaient... Alors une agonie de peur m'étreignait. Quelque chose d'affreux et d'intangible semblait grandir, peu à peu, dans l'ambiance obscure.... Il me semblait même que je l'entendais grandir.... Je ne pouvais m'empêcher de crier, et, si mes cris me faisaient régulièrement punir, ils faisaient aussi revenir la bienfaisante lumière, ce qui compensait amplement ma punition !... On s'aperçut bientôt de cela et ordre fut donné de ne plus s'occuper des cris de l'Enfant....

Hearn vécut donc pendant toute sa première jeunesse dans une atmosphère froide et dure. Même au collège, où il passa quelque temps, il ne fut pas compris, et le seul souvenir qu'il remporta de ses jours d'écolier — souvenir qu'il devait, hélas! conserver toute sa vie!... — fut celui d'une rixe au cours de laquelle il reçut le coup qui lui fit perdre l'œil gauche!...

Peut-être est-ce précisément ce manque de sympathie qui le fit se replier en lui-même et prendre de l'intérêt à des choses que d'autres gamins de son âge n'auraient même pas remarquées.... Ce fut sans doute ainsi qu'il prit l'habitude d'observer attentivement la nature, de noter les changements à peine visibles des teintes irisées du ciel, de contempler la mer sous ses aspects les plus variés. Il vivait dans un monde féerique, créé par son imagination sans cesse à l'affût du beau et du fantastique, et, inconsciemment, ce petit garçon délaissé, sans parents, sans amis, se préparait à devenir le conteur charmant, l'écrivain de génie qu'il fut plus tard...

Vers sa dix-huitième année, Hearn se rendit à Londres, où

il semble avoir passé par de bien pénibles épreuves... Malheureusement on ne sait rien de précis à ce sujet. Puis il s'embarqua pour New-York, où il fit un assez long séjour. Il était gauche, pauvre, et n'avait aucun métier déterminé — trois raisons qui lui rendirent la vie presque impossible dans la " Relentless City " (1), où, pour réussir, il faut être fort, audacieux et pratique... Hearn, qui ne possédait aucune de ces caractéristiques, connut la misère, la misère noire. Il fit toutes sortes de métiers, fut même garçon de café, et, très souvent, coucha, le soir, sur les quais dans des caisses vides...

Enfin, las de lutter, il résolut d'aller à Cincinatti (Ohio), où il avait, au moins, quelques relations. Il y arriva en 1872. Il s'était rendu compte de son inaptitude à aucun travail manuel; il comprit que la littérature seule pourrait lui fournir le moyen de faire son chemin et de parvenir à être accueilli par le monde qui se montrait si dur envers lui !...

Ses débuts furent humbles : il entra comme correcteur d'épreuves dans la maison de Roberts et Clarks. Il apporta à son travail un soin si méticuleux que ses camarades d'atelier lui donnèrent le sobriquet de « Point-et-Virgule »... Et, du reste, Hearn défendit toute sa vie, ardemment, ses théories concernant la nécessité d'une ponctuation précise et soignée !...

Il devint plus tard secrétaire privé d'un libraire, et c'est sans doute alors qu'ayant quelques loisirs il se mit à écrire ces articles et ces contes qui devaient paraître un jour dans les plus grands journaux de la ville.

Ce qui rendit ses débuts particulièrement pénibles, ce fut sa très grande timidité. Arrivé devant le bureau du rédacteur en chef de quelque journal ou magazine, il ne pouvait se décider à y pénétrer hardiment. Il hésitait, s'en allait, revenait, et, finalement, se promenait de long en large jusqu'à ce que le hasard fît s'entr'ouvrir la porte fatidique. Alors Hearn courait vers le rédacteur, et, d'une voix craintive, lui demandait s'il n'avait pas besoin d'articles et de nouvelles. Si la réponse était favorable il remettait ses manuscrits et il s'éloignait le cœur plein d'espérance. Si on refusait de l'écouter, il partait, tout triste, serrant dans sa main un petit poème en prose, qui, souvent, lui avait coûté bien des heures de travail !...

(1) Ville impitoyable.

Mais, en général, on acceptait ses œuvres si on les avait lues, car, pleines d'une saveur exquise et originale, elles donnaient un ton littéraire et distingué au journal où elles paraissaient.

Ce fut à la suite de la lecture d'un de ces manuscrits que l'*Enquirer* l'engagea comme collaborateur à appointements fixes. Dès lors il ne se sentit plus harcelé par la crainte de la misère,et il s'adonna à son travail avec un zèle ardent. Il monta soudain au premier rang des reporters américains à la suite du reportage sensationnel qu'il fit sur le fameux assassinat au Tan Yard, à Chicago, en 1874.

Un Allemand avait été jeté vivant dans une fournaise et complètement carbonisé; Hearn fit un récit émouvant de la découverte du cadavre,de l'agonie probable du malheureux,de la mentalité cynique des assassins, qui, froidement, ouvraient de temps en temps la bouche du four afin de voir se tordre les os de leur victime, dont le crâne sauta sous la trop grande pression de la chaleur... Il décrivit tout cela avec tant d'émotion, avec tant de détails exprimés dans un langage macabre et effrayant (à cette époque le lugubre le séduisait tout particulièrement) que le monde des journalistes en fut révolutionné... C'était « un tour de force », « une révélation ». On ne pouvait exprimer en termes assez chaleureux son admiraration pour ce reporter nouveau qui venait d'apparaître !...

Dès lors, chaque fois qu'il y eut à faire un reportage à sensation, ce fut Hearn que l'on choisit. C'est ainsi que son chef le désigna pour décrire l'aspect que présentait Cincinnatti vue du haut de la Cathédrale Saint-Pierre... Hearn accepta la mission et grimpa jusqu'à la flèche de l'église, bien qu'on dût le hisser et le tenir de force sur la croix tant le vertige le gagnait!... Le récit qu'il fit de cette expérience peu banale causa l'émerveillement de ses lecteurs. Le plus piquant de l'histoire c'est que Hearn, grâce à sa myopie extrême, n'avait presque rien vu de ce qu'il décrivait avec tant d'émotion et de poésie !...

Assis toute la journée à sa table de travail pour faire la besogne régulière exigée par ses chefs en retour de son salaire, Hearn passait aussi la plus grande partie de ses nuits à écrire. Il traduisit « fidèlement » (suivant sa propre expres-

sion) en anglais, « Une Nuit de Cléopâtre », par Théophile Gautier ; il apporta un très grand soin à cette tâche, qui, pour lui, était un véritable plaisir. Inconsciemment l'Orient s'emparait de lui, de son âme, de son imagination... Ce qu'il y avait eu en sa nature d'âpre, de lugubre, se transformait et se modifiait peu à peu pour faire place au fantastique, à l'amour des choses étranges, des couleurs vives, des senteurs suaves et pénétrantes... Il soupirait après les tropiques, et, dès ce moment, la passion d'errer s'empara de lui, et il fut tenaillé par des aspirations d'autant plus douloureuses et énervantes qu'elles étaient indéfinies !...

Il essaya de divertir sa pensée qui, sans cesse, se reportait vers les tropiques, en fondant un journal dont il fut l'éditeur et le principal collaborateur... On devait y traiter de l'Art, de la Littérature et de la Satire... Ce journal paraissait « chaque jour, sauf les jours de la semaine », et il était appelé « Ye Giglampz ». Ce titre (qui, sans doute, faisait allusion aux énormes bésicles portées par Hearn à cette époque) provoqua l'hilarité générale et Hearn y répondit fort spirituellement par la note suivante insérée dans le premier numéro : « Le public s'est beaucoup amusé du titre que nous avons choisi : mais il nous plaît : nous le considérons comme un rébus appelé à faire réfléchir les gens simples d'esprit. Nous espérons que quelqu'un en trouvera la solution à laquelle nous avons renoncé nous-même depuis longtemps. »

Mais hélas ! Cet essai pratique ne réussit point et « Ye Giglamps » cessa de paraître après quelques numéros...

Presque en même temps Hearn fut renvoyé de son journal où il gagnait cent vingt-cinq francs par semaine, parce qu'il avait essayé d'obtenir la permission d'épouser une négresse, ce qui, alors, était illégal... Il ne put se la procurer et le mariage n'eut pas lieu; néanmoins, le scandale provoqué par sa démarche fut si grand qu'on le pria très poliment de s'abstenir de se rendre désormais à son bureau !

Hearn se trouva donc sans argent, sans place, aussi désemparé qu'un pauvre oiseau des îles abandonné dans une vaste cité commerciale... Il ne sut que faire : « il se ratatinait dans cet horrible climat à la température si extrême. »

Un jour il entendit par hasard quelqu'un faire une description des tropiques — de ces tropiques où le soleil règne en

maître, où les mélodies vibrent dans l'air embrasé, d'où émanent des parfums doux et violents... où tout fait appel aux sens... Hearn, ému, charmé, résolut de s'acheminer vers ces îles rêvées, et, sur la route, il s'arrêta à la Nouvelle-Orléans...

En cette ville, mi-latine, mi-créole, Hearn se trouva dans une atmosphère sympathique propre à hâter le développement définitif de son génie et de son caractère. Il entra comme collaborateur au *Times-Democrat*, dont le directeur, M. Page M. Baker, devint son ami personnel. Grâce à son aide, Hearn put renoncer au reportage, métier qu'il qualifiait « d'horrible »... Il put s'adonner entièrement au travail d'écrivain et de lettré qu'il aimait tant, et les années passées à la Nouvelle-Orléans furent, sans doute, les plus heureuses de sa vie.

Hors de ses heures de labeur régulier il eut le temps de lire, d'étudier et de bouquiner, cherchant à se procurer ces livres curieux qui lui prêtèrent un si précieux concours lorsqu'il fit ces délicieuses reconstructions de littératures anciennes et étranges.

Ce fut durant son séjour à la Nouvelle-Orléans que Hearn écrivit ses plus belles œuvres. Il fit aussi une série de traductions de contes, nouvelles et articles, d'après les meilleurs écrivains français, qui parurent dans le *Times-Democrat* et y eurent un très vif succès.

Hearn était un traducteur remarquable : il savait pénétrer dans la pensée la plus intime de son modèle, et en rendre l'idée même; mais, ce qui faisait de ses traductions de purs chefs-d'œuvre, c'est qu'il était lui-même un artiste délicat, un coloriste exquis, qui, tout en exprimant ce qui était philologiquement traduisible en anglais du manuscrit original, savait, en y ajoutant un mot, une touche, un trait personnel, l'imprégner d une saveur tout à fait particulière!...

Le travail préféré de Hearn était de traduire et ainsi « de sauver un chef-d'œuvre de mains moins révérentes »... L'auteur dont il a le plus goûté le talent, celui dont il a tiré le plus grand nombre de traductions, est Guy de Maupassant. On comprend assez bien que l'esprit fantasque, amer, désillusionné de ce grand écrivain ait plu à Hearn, qui fut toujours un mélancolique et un inquiet. Flaubert, Zola, Daudet faisaient aussi son admiration, et il modela même son style sur celui de l'auteur de *Madame Bovary*, apportant un soin ex-

trême au choix de ses mots et à la construction de ses phrases... Pour Hearn, Flaubert était un Dieu : et il traduisit en anglais *la Tentation de Saint-Antoine*, qui ne fut jamais publiée, mais qui demeura toujours pour lui une de ses œuvres les plus chères...

Le séjour à la Nouvelle-Orléans vit éclore trois chefs-d'œuvae : *Feuilles éparses de littératures étranges*, *Quelques Fantômes chinois*, et *Chita*.

Le premier, *Feuilles éparses de Littératures étranges*, se compose d'histoires reconstruites d'après les « Anvari-Soheïli », « Baital-Pachisi », « Mahabharata », « Pantchatantra », « Gulistan », « Talmud », et le « Kalewala ».

« C'est, dit Hearn, une mosaïque de reconstructions de ce qui m'a impressionné comme étant le plus fantastiquement beau dans la littérature la plus exotique que j'aie pu trouver... »

Plusieurs des contes contenus dans ce livre furent d'abord publiés par le *Times-Democrat*. Dans ce recueil nous trouvons des pages exquises glanées par Hearn à travers le monde entier...

Dans le récit du *Livre de Thoth*, d'après un « Papyrus Egyptien », il nous fait visiter les sépultures imposantes des grands d'Egypte, en compagnie de Satni, le scribe, qui savait « lire les écrits sacrés, les inscriptions tracées sur les amulettes, et les phrases gravées à l'intérieur des tombes », — Satni, le sage, qui connaissait toutes les recettes de la sorcellerie, et qui avait résolu d'obtenir possession du mystérieux « Livre de Thoth » et des deux formules magiques qui assuraient à celui qui parviendrait à les déchiffrer l'égalité avec les dieux et l'immortalité...

Hearn nous conduit ensuite dans les contrées glacées du nord et il nous raconte la délicieuse légende esquimau de « l'Oiseau-Femme », qui, un jour, s'envola loin de son mari humain, suivie de tous ses enfants et fendant l'air de ses grandes ailes de goëland !...

Il s'attarde ensuite à nous redire diverses légendes hindoues, toutes exquisement poétiques, et pareilles à des pierres précieuses, que, lapidaire consommé, il a su tailler et polir jusqu'à en faire les plus beaux des bijoux...

C'est *la Création de Tilottama* qui fut si belle, si belle, que les dieux eux-mêmes en furent troublés et qu'ils se revêtirent

d'yeux innombrables afin de pouvoir toujours la contempler n'importe où elle fût...

Une Parabole bouddhiste nous démontre combien sont vaines les vies des hommes, « pareilles aux pots de terre que forme le potier... Si délicatement qu'ils soient formés, tous sont condamnés à être détruits... La vie est pareille aux eaux d'une rivière : elles s'écoulent, mais ne reviennent jamais »...

C'est peut-être dans cette parabole que Hearn a atteint la plus grande perfection : c'est d'une haute philosophie et la pureté de la forme et la noblesse du langage révèlent la main d'un maître ...

Boutimar, la Colombe sauvage, la plus « aimante de toutes les créatures », fut le conte préféré de Hearn... « Boutimar, écrit-il, est, de toutes ces légendes, ma favorite ...» Elle contient une page admirable dans laquelle Boutimar démontre à Salomon, le roi-Prophète, combien il serait triste de vouloir vivre éternellement alors que « la face de la terre elle-même se ride avec l'âge, et que les yeux clignotants des étoiles seront fermés par les doigts noirs d'Azrael »...

D'un trait de sa plume, Hearn nous initie au *Kalewala* ou Livre des Runes Finlandaises, qui parle du « commencement du monde et des dieux orfèvres, qui les premiers ont ouvré les fondations du ciel » ; des sorcières et des enchanteresses de ce nord lointain... Et, dans ces trois légendes si originales, *les Paroles Magiques*, *le Premier Musicien* et *la Guérison de Waïnamoinen*, nous assistons aux exploits merveilleux et héroïques, de ce demi-dieu de la Finlande, Waïnamoinen, qui fut, paraît-il, l'inventeur de la Musique...

Hearn clôt son livre par six traditions redites d'après le Talmud, dont une, *le Choix d'Esther*, est surtout exquise. C'est l'histoire de l'amour d'une femme pour son mari, à qui, lorsqu'il voulut la chasser à cause de sa stérilité, elle répéta les paroles d'or de Ruth, si anciennes, mais qui résonnent cependant si jeunes dans les oreilles de ceux qui aiment :...

Là où tu iras j'irai aussi... Et là où tu demeureras je demeurerai aussi... Seul, l'ange de la Mort pourra nous séparer, car tu es tout pour moi !

Dans le livre qui suivit, *Quelques Fantômes Chinois*, Hearn est parvenu à réaliser son désir de donner à ses lecteurs

« un frisson » !... Il a voulu nous faire sentir combien l'Inconnu ,... l'Invisible... est près de nous. Ce fut pour lui un travail charmant que de nous faire entendre les plaintes et les « gémissements des âmes désincarnées, nous suppliant avec douceur et humilité de leur accorder un peu de notre tendresse et de notre sympathie ... Et, lorsque nous parcourons les belles pages de ce livre, il nous semble qu'autour de nous s'agitent des êtres invisibles qui nous surveillent et qui jugent nos actions et nos pensées :

Mon Livre, *Quelques Fantômes Chinois*, se compose seulement de six courtes légendes, écrivit Hearn à un de ses amis. Mais chacune d'elles m'a coûté des mois de labeur et d'étude... C'est un essai dans ce genre que j'espère faire triompher un jour : la prose poétique...

Six courtes légendes !... C'est tout !... Mais chaque légende est travaillée, ciselée, polie, au point d'en faire une œuvre parfaite consacrée à la beauté du surnaturel.

La dédicace est aussi originale que le livre : elle mérite d'être citée :

A mon ami, Henry Edward Khrebiel,
Musicien,
Qui, parlant le langage de la mélodie aux enfants de Tien-Hai,
Aux errants Tsing-jin dont les peaux sont de la couleur de l'or,
Les obligea à tirer des sons étranges du San-Hien au ventre de [serpent,
Les persuada de jouer pour moi sur le Ya-Hien qui glapit,
Et les fit chanter pour moi une chanson de leur pays natal,
La chanson du Mohli Hwa,
La complainte de la fleur de Jasmin.

Le premier est sur *l'Ame de la Grande Cloche*, cette cloche qui soupire de sa voix d'or : « Ko-Ngai !... Hai !... Ko-Ngai !... Haï !... » C'est l'àme de labelle Ko-Ngai quis'exhale ainsi en lamentations frémissantes hors de cette cloche d'or et d'argent... Ko-Ngai, la fille du fondeur, qui sauta dans la masse de métal en fusion afin de sauver son père de la mort !... Mais un de ses petits souliers resta dans la main de sa suivante qui avait essayé de l'empêcher de faire ce saut fatal... Et lorsqu'on entend la Cloche envoyer dans l'air limpide ces notes claires, qui tombent comme des larmes, sur les pagodes

aux toits pointus où grimacent les petits dragons bleus, c'est Ko-Ngai qui sanglote et qui réclame tristement son petit soulier perdu !...

La glorieuse période de la Nouvelle-Orléans, où Hearn fut à l'apogée de son talent, se clôt par le roman de *Chita*, qui ne parut qu'après le départ de l'auteur pour les Antilles, mais qu'il composa et écrivit tandis qu'il habitait encore cette ville...

C'est avec *Chita* que Hearn fut définitivement reconnu comme un « grand écrivain »... Les critiques furent unanimes à déclarer leur admiration pour ce livre qui valut à Hearn le surnom du « Victor Hugo Américain ». Coïncidence bizarre, ce sont précisément des vers du grand poète français que Lafcadio Hearn a choisis pour être la seule préface de son livre...

Je suis la vaste mêlée.....
Reptile, étant l'onde ; ailée,
Etant le vent !
Force et fuite, haine et vie,
Houle immense, poursuivie
Et poursuivant ....

Chita est le roman de la mer. C'est elle qui en est la véritable héroïne ; il y a bien une intrigue poétique et touchante, des personnages sympathiques et intéressants, mais ce ne sont que des accessoires secondaires dont Hearn ne se sert que pour faciliter le développement de son thème...

Hearn, qui aimait la mer avec une frénésie exaltée, nous la décrit sous ses aspects les plus divers... Il nous la montre sereine, calme, au chant plaintif — ou bien déchaînée, monstre furibond, s'acharnant à dévorer cette Terre qui l'empêche de s'élancer, et la force à se retirer pleine d'une fureur sourde et menaçante. Il nous l'a dépeinte avec une maîtrise merveilleuse qui nous laisse émus et éblouis, et qui nous fait presque croire avoir assisté à l'ouragan formidable qui balaya l'Ile Dernière en 1856.

L'été a été radieux : les derniers jours de juillet, baignés dans « une vaste lumière et un vaste silence », sont presque des présages de la tempête effroyable qui dévastera l'Ile Dernière. Mais les habitants restent insouciants ; ils sont gais, ils s'amusent ! Le soir, des fenêtres entr'ouvertes du Grand Hôtel,

s'échappent des refrains de danses joyeuses.... Et, tout le temps, la tempête s'approche plus et plus près!...

La mer se plisse un peu : elle perd ses reflets calmes de vif argent... Une vague énorme, « ride monstrueuse », arrive de l'horizon et « se déroule en nappes d'écume neigeuse »... Une autre la suit — une autre encore...

Quelques heures plus tard, de l'horizon à la plage courait un remous continuel, un vaste grouillement de formes sinueuses qui arrivaient en sifflant s'aplatir sur le sable....

Puis le vent se mit à souffler avec la fin de juillet... Il souffla du nord-est, clair et frais.... Il souffla en soupirs énormes qui s'éteignaient à intervalles réguliers comme s'il s'interrompait pour reprendre haleine.... Il souffla toute la nuit et, dans chaque silence, on pouvait entendre la réponse gémissante de la marée montante, comme si le rythme de la mer se réglait sur celui de l'air, comme si l'ondulation de l'eau correspondait au balancement du vent. Une lame pour chaque bouffée, un flot pour chaque soupir...

Enfin, après quelques jours :

Le vent devint lugubre. Il cessa d'être une respiration et devint une voix qui gémissait par-dessus le monde... Il hululait... il poussait des sons de cauchemar : *Whoo! whoo! whoo!*... Et avec chaque cri le beuglement des eaux semblait devenir plus profond pendant les heures de l'obscurité !....

Et la nuit de cette effrayante tempête, tandis que les éléments déchaînés se liguaient ensemble pour anéantir l'Ile Dernière, un bal avait lieu dans l'hôtel. Et comme le piano rythmait voluptueusement l'Invitation à la Valse, le Vent vira, et ce fut alors la Danse du Vent et de la Mer !...

— O la stupéfiante valse tourbillon !... O les puissants danseurs !... Un!... Deux!... Trois!... Du nord-est à l'est!... De l'est au sud-est!.. Du sud-est au sud!.. Et il accourut du sud, serrant la mer dans ses bras !...

C'est la fin — l'océan déborde, envahit les terres, l'hôtel !... Les gens s'enfuient, hurlent, saisis d'une peur atroce... On entend de toutes parts « le cri désespéré que pousse l'homme qui se trouve soudain face à face avec la nature... »

L'hôtel, envahi par les eaux, est arraché de ses fondations par le vent furieux... Les lumières s'éteignent : la cataracte impétueuse se précipite dans le hall immense qui s'élève, oscille, pirouette comme

sur un pivot, crépite et s'écroule en ruine... Un craquement sinistre retentit et cette ruine tourbillonnante se dissout et disparaît, engloutie par une vague monstrueuse....

Si je me suis étendu un peu longuement sur trois œuvres de Hearn, c'est pour bien montrer que, contrairement à ce qu'on a voulu laisser entendre, Hearn possédait véritablement le génie créateur. Il devinait, pour ainsi dire, la nature et la couleur des tropiques, et, même s'il ne se fût jamais rendu à la Martinique ou au Japon, il aurait néanmoins écrit des œuvres qui auraient suffi pour le classer parmi les grands écrivains modernes.

Mais pendant tout son séjour à la Nouvelle-Orléans, il fut tourmenté par le besoin impérieux de reprendre sa vie de nomade... Il essaya de lutter contre ce goût d'errer qui le torturait et qui le rendait triste, nerveux et mécontent... A la fin, ne pouvant plus résister aux appels séducteurs de l'Océan et du Vent, de l'Immensité et de l'Inconnu, il abandonna brusquement situation et amis, et s'embarqua pour la Martinique, espérant réaliser son rêve, qui, hélas! ne fut jamais réalisable!...

Le succès qu'eut *Chita* lui valut une commande de ses éditeurs, et c'est ainsi qu'il entreprit *Deux ans dans les Antilles Françaises.*

Parti en juillet 1887 de la Nouvelle-Orléans, il arriva quelques jours plus tard à Saint-Pierre, Martinique, « la plus bizarre et la plus jolie des villes des Antilles », avec « ses rues étroites et ses toits pointus en tuiles rouges »... « Les deux charmes merveilleux de Saint-Pierre, écrit-il, sont sa couleur et le pittoresque de son site... »

Hearn est ensorcelé et il se décide à se fixer définitivement dans cette île où « tout le monde est honnête, gai et courtois, et où tout est divin »... Au début, ce fut parfait : il était heureux et faisait un rêve de beauté éternelle... Il se mit à écrire et bientôt il réunit assez de manuscrits pour former *Deux ans dans les Antilles Françaises*, qui se compose de légendes et de croquis fins et exquis, qui nous dépeignent, en des nuances variant des teintes les plus délicates aux couleurs les plus vives, les goûts, les mœurs, les caractères des indigènes de ce « paradis terrestre ».

La dédicace est écrite en français; la voici : elle est jolie, touchante et elle montre en quelle affection Hearn tenait cette île adoptée par lui comme résidence !

A mon cher ami,

Léopold Arnoux
Notaire à Saint-Pierre, Martinique.

En souvenir de nos promenades, de nos voyages, de nos causeries, des sympathies échangées, de tout le charme d'une amitié inaltérable et inoubliable, de tout ce qui parle à l'Ame au doux pays des Revenants !

Avec *Deux ans dans les Antilles Françaises*, Hearn nous emmène dans un monde nouveau, un peu naïf et enfantin, souvent tragique, mais qui a toujours une saveur particulière... Il nous fait traverser toutes ces vieilles cités, si curieuses, si belles, qui gisent sous le ciel ardent, baignées par la mer aux reflets bleus...

Hearn nous présente aux « Porteuses », à ces jeunes négresses d'une beauté de statues, qui, pieds nus, parcourent souvent de quarante à cinquante kilomètres par jour, par monts et par vaux, balançant sur leur tête un immense panier rempli d'objets hétéroclites (poupées, cafetières, couteaux, aiguilles, plats de porcelaine, cosmétiques, papier, etc...), qu'elles vendent dans les différents villages qu'elles traversent... Nous les voyons passer : silencieuses, elles vont de leur pas rythmique d'une ville à l'autre... Quelquefois, l'une d'elles apercevant la mer dans le lointain lui crie gaîment quelque phrase telle que *Maché toyou déié moin, lamé* (Marche toujours derrière moi, ô mer). Si elles croisent d'autres porteuses, c'est aussi la salutation classique : *Comment ou yé, ché ?* Et la réponse : *Tout doucé, ché, et ou ?...*

Nous les perdons de vue au tournant d'une route, ces porteuses souples et fortes, mais, au delà de ces palmiers touffus, nous les entendons qui, arrivées à leur destination, crient à l'ouvrier noir qui attend pour les débarrasser de leur fardeau : *Ah! déchagé moins vite moins lasse!*

Et leurs voix mélodieuses et fatiguées nous parviennent, très douces, dans l'air clair et tranquille, comme quelque écho lointain du « pays des revenants »...

Nous assistons avec Hearn à la terrible apparition de « la

Vérette » (la petite vérole noire), qui se déclara le 16 février 1887, le dernier jour du Carnaval... Il nous décrit avec un réalisme lugubre et impressionnant le cortège des masques, les chansons grossières : *Ti femme là li doux li doux* : les plaisanteries macabres des fantômes déguisés : *la qui lé quatorze graines de lavérette pou you sou ?* (Qui veut acheter quatorze graines de petite vérole pour un sou?)... les fanfares joyeuses, la folie du plaisir qui s'empare de la population entière, même des varioliques qui veulent sortir, danser, s'amuser, et qui, lorsqu'ils y réussissent, sèment la mort et l'épouvante sur leur passage, au cri de : *Nou ké bien amieusé nou! C'est zaffai si nou mo!...* (Nous voulons nous amuser! Qu'importe si nous mourrons après!...)

Nous assistons, grâce à Hearn, au « bouéné », danse à propos de laquelle le Père Labat écrivait en 1722 :

Elle est opposée à la pudeur : avec tout cela elle ne laisse pas d'être tellement du goût des Espagnols Créoles de l'Amérique et si fort en usage parmi eux qu'elle fait la meilleure partie de leurs divertissements et qu'elle entre même dans leurs dévotions. Ils la dansent même dans leurs églises et à leurs processions, et les religieuses ne manquent guère de la danser la nuit de Noël, sur un théâtre élevé dans leur chœur, vis-à-vis de leurs grilles — afin que le peuple ait sa part dans la joie que ces bonnes âmes témoignent pour la naissance du Sauveur !...

Mais, tout à coup, un silence plane sur cette foule joyeuse qui, brusquement, se tait, se disperse, disparaît... Au haut de la rue apparaît un prêtre, précédé d'un acolyte qui tinte une clochette... Le Père porte le viatique à quelque malheureux frappé par le fléau... Et tandis qu'il s'éloigne, un murmure sourd et révérencieux s'élève de la foule toujours invisible : *C'est Bon-Dié ka passé!..*

Cependant, après deux ans de séjour à la Martinique, Hearn est las... Il n'éprouve plus le frisson de plaisir que lui causait jadis la vue d'une fleur aux couleurs ardentes ou la conversation naïve de quelque « fille de couleur »... Et puis le climat lourd de l'île n'était pas propice au travail : Hearn devenait paresseux, énervé... Il se décida à partir et il s'éloigna de ce pays de rêve pour retourner aux prosaïques États-Unis...

Il passa quelque temps à Philadelphie, chez des amis, et il

y écrivit *Karma*, roman psychologique, qui parut dans un magazine américain après son départ pour le Japon. C'est une histoire noble, belle, contée avec le charme incomparable de Hearn. C'est la description de l'agonie morale d'une âme et de son triomphe final sur le mal grâce à une jeune femme au caractère très pur, qui, par sa fermeté, son courage et son grand amour, parvint à relever cet esprit triste et dévoyé et à le sauver...

Hearn ne pouvait se décider définitivement à partir pour le Japon ; il hésita pendant de longs mois et vécut dans ce New-York, où, jadis, il avait connu la pauvreté et le désespoir. Enfin, en 1890, il prit son parti et il débarqua au Japon la même année. Presque immédiatement il se « maria » avec une petite Japonaise dont il ne fit sa femme légitime que deux ans plus tard. Il semble l'avoir aimée tendrement, autant que pouvait aimer un homme qui exprimait les idées suivantes sur les femmes : « On n'est pas plus heureux, déclarait-il avec conviction, lorsqu'on possède une femme intelligente : au contraire, car il est impossible à un homme d'avoir une conversation intellectuelle avec une femme ! »

Malgré ces idées préconçues — et peut-être précisément à cause d'elles, — Hearn semble avoir été heureux dans son ménage japonais. Lorsque son fils aîné naquit. il se fit naturaliser, afin que son enfant pût jouir de tous les droits d'un véritable citoyen de l'empire du Soleil Levant. Il dit aussi, avec un accent de tendresse émue : « Nul homme ne peut savoir ce que la vie veut vraiment dire avant qu'il ait eu un enfant qu'il chérit... Alors l'univers entier semble changer, et plus rien ne paraît exactement le même qu'auparavant. »

Hearn fut nommé professeur de littérature anglaise à l'Université Impériale de Tokyo, et dans cette position il eut bien des occasions d'observer et de décrire la vie des étudiants japonais.

L'étudiant nippon passe sept ans à étudier le triple système des idéographes ; il doit, en plus, étudier l'arithmétique, la géographie, l'histoire universelle, la géométrie, la chimie, que sais-je encore !... Les langues de l'Occident forment une importante section de son programme d'études et il fait tout ce travail fatigant avec la diète la plus simple qu'on puisse imaginer. Hearn se complaît à nous tracer les croquis de

ces silhouettes vagues, aux visages placides, qui ne révèlent rien de leur pensée intime... Et il rend hommage au courage inouï, à l'indomptable énergie qui permet aux descendants des Samurai de poursuivre en même temps une éducation double, à la fois orientale et occidentale.

On ne sait au juste pourquoi, mais Hearn ne semble pas avoir éprouvé au Japon le même sentiment de délice qui s'empara de lui lorsqu'il arriva à la Martinique. Bien qu'il s'incline avec respect devant les hautes qualités des Japonais, qu'il admire passionnément les belles légendes, les poésies si douces, les sites aux couleurs si savamment variées, quelque chose semble lui déplaire... Peut-être était-ce la faute du travail régulier auquel le contraignaient ses fonctions qui lassait son âme nerveuse et sensitive de vagabond... En tous cas; bien qu'il y ait vécu près de treize ans, il ne semble pas s'être véritablement attaché au Japon. Cette antipathie était la même chez ceux dont il avait essayé de décrire la littérature, l'esprit et les mœurs. Lorsqu'il devint aveugle, en 1898, il fut congédié et pratiquement exilé du pays. Quelques années plus tard, celui dont le critique Edward Stedman a prédit qu'il deviendrait avec le temps « une personnalité romantique aussi célèbre que Poe l'est aujourd'hui » guérit définitivement par la mort sa nostalgie incessante pour l'Infini et l Inconnu, qui, toute sa vie, l'avait tourmenté.

Bien que Hearn n'ait pas été en communion d'idées avec le monde officiel du Japon moderne, il l'était pleinement avec le Japon d'autrefois — le Japon féodal des Damyo et des Samuraï, le Japon fantastique des légendes bizarres et effrayantes, des souvenirs touchants et tristes.

Avec sa facilité d'adaptation étonnante, Hearn a su, pour ainsi dire, se réincarner dans l'esprit d'autrefois et c'est avec un talent merveilleux, parfait, très châtié d'expression et de langage, qu'il nous révèle les pensées qui hantent les esprits résignés des femmes du peuple, l'état d'âme des petits enfants, la bravoure fataliste des hommes.

En de délicieuses études, souvent très approfondies, mais toujours écrites en un style délicat et harmonieux, Hearn nous parle des divers insectes du Japon : des « semi », ces « insectes-musiciens », qui se lamentent si doucement, l'automne, à

l'approche de l'hiver, que les poètes nippons les ont immortalisés en des vers charmants dont voici un exemple:

Ces gouttes de rosée qui tremblent sur l'herbe,
Sont-ce des pleurs versés sur la mort de l'automne?...
Sont-ce les larmes des musiciens insectes, qui
maintenant sanglotent si tristement?...

Voici les « Libellules » aux ailes transparentes, dont les reflets variés et le vol gracieux ont inspiré nombre de « Hokku » ou « poèmes-tableaux » qu'on a écrits sur eux... En voici quelques-uns d'une naïveté et d'une grâce charmantes :

— Voyez ! la libellule rêve au-dessus des bulles bondissantes d'écume.

— Dansez, ô libellules, dans votre domaine du soleil couchant !

— Les libellules volètent et le soleil de midi brille au-dessus du village, où il n'est jamais arrivé un événement important.

Les « Grenouilles » ont fait aussi l'objet d'études de Hearn et il a su recueillir certains dictons populaires japonais sur ces batraciens tout à fait amusants :

Les mains se reposent sur la terre, tu répètes révérencieusement ton poème, ô grenouille !...

Et voici un couplet, qui, sans doute, fut prononcé par une femme, qui croyait avoir de bonnes raisons d'être jalouse:

Vous jugiez l'esprit de votre maîtresse aussi terne qu'un étang stagnant ;

Mais l'eau stagnante peut parler : vous entendrez bientôt le coassement de la greuouille !

Hearn est aussi parvenu à réunir nombre de très vieilles chansons japonaises, et l'une, appelée *Chanson comique*, est si amusante que je ne puis m'empêcher de la citer :

Dans l'ombre de la montagne
Qu'est-ce qui brille ainsi ?
Est-ce la lune ?... Est-ce l'étoile ?...
Ou est-ce l'insecte du feu ?...
Ce n'est ni la lune
Ni l'étoile !...
C'est l'œil de la Vieille Femme,
C'est l'œil de ma Belle-Mère qui reluit !...
(*Chœur*.)
C'est son œil qui reluit !...

Cela ne suffit-il pas à prouver que l'homme est bien le même dans le monde entier, puisqu'au Japon comme chez nous le

type de la belle-mère est la cible des railleries populaires !...

Dans ces quelques aperçus des Etudes que Hearn fit sur des thèmes divers, j'ai glané un peu dans tous ses livres, et notamment dans *Exotiques et Rétrospectifs*, *Une Miscellanée Japonaise* et *Ombrages*. Hearn écrivit onze livres sur le Japon : il serait trop long d'en parler en détail et je ne vais donc faire mention que de *Kwaidan* ou « Histoires et Etudes des Choses Etranges », dans lequel Hearn a réuni une série d'anciennes légendes japonaises qui varient du fantastique le plus lugubre jusqu'à la simplicité la plus délicieusement naïve et touchante. Ce sont des « kakémonos » de la littérature et elles donnent une idée très précise, très pure, de ce qu'était le talent de Hearn, qui a su manier, avec une égale maîtrise, le drame et la comédie, le charme et l'horreur.

Le livre se termine par trois études dont deux, *les Papillons du Japon* et *les Fourmis*, ont déjà paru dans le *Mercure de France*...Dans la première, Hearn se montre un poète délicat, à l'âme sensible, éprise du bizarre et du beau ; dans l'autre il se révèle un penseur profond, un disciple convaincu d'Herbert Spencer.

Quant à son but il a été très noble, très beau, et il nous le dit lui-même en quelques mots simples :

Ç'a a été depuis longtemps mon objet de créer dans la fiction anglaise quelque chose d'analogue à cette richesse de couleur et d'imagerie, particulière, jusqu'ici, seulement à la littérature latine... Etant grec, et appartenant, par conséquent, à une race méridionale, je vis plus avec la race latine qu'avec la race anglo-saxonne. J'espère qu'avec le temps et l'étude je pourrai arriver à créer quelque chose de très différent du style gris et froid du roman anglais ou américain moderne... Le style d'une personne, quand il est tout à fait développé, est une partie de sa personnalité, et c'est dans cette intention précise que je forme le mien.

Rien de plus vrai en effet. Hearn est un Grec par bien des côtés. C'est à cette origine qu'il doit sa nature éprise de la beauté de la forme, son imagination si colorée, et sa sensibilité exquise.

Et ce sera surtout l'affinité profonde ressentie par Lafcadio Hearn pour la littérature des races latines, qui établira entre lui et ses lecteurs français une sympathie que ne pourrait jamais espérer inspirer un écrivain essentiellement anglo-saxon.

MARC LOGÉ.



COLETTE WILLY

LES IDÉES DE VAUBAN
SUR L'ORGANISATION DE L'ARMÉE

—

Quand Vauban eut été nommé Maréchal de France, cette dignité lui interdit de continuer ses fonctions d'ingénieur et lui créa des loisirs qu'il occupa en mettant en ordre les notes accumulées pendant une longue vie où son amour du bien public et son esprit d'observation avaient toujours été en éveil.

Il réunit les mémoires ainsi composés, en douze volumes, qu'il fit copier, illustrer et relier richement; il les intitula *Mes Oisivetés*. — Un certain nombre d'entre eux ont été imprimés après sa mort et ont eu même plusieurs éditions à cause de l'intérêt général qu'ils présentaient; tels sont les *Traités de l'attaque et de la défense des places* et *la Dîme royale*. D'autres ont eu une publicité restreinte dans diverses revues; mais la plus grande partie reste encore inédite.

Une édition complète des œuvres de Vauban, y compris sa correspondance, est depuis longtemps souhaitée par les érudits. Il y a quelques années, j'avais été chargé, avec M. Léon Say, de préparer ce travail qui devait être publié par le ministere de l'Instruction publique avec l'appui du ministre de la Guerre; mais Léon Say est mort, les ministres et les idées ont changé et je suis resté avec les documents que j'avais patiemment recueillis soit dans les archives publiques, soit dans les archives privées. Ces documents, je n'ai point voulu les laisser perdre et je les fais imprimer en ce moment, bien qu'ils ne répondent point à notre projet primitif, dont l'exécution est au-dessus des moyens d'un particulier.

Dans le cinquième volume des *Oisivetés*, qui est consacré tout entier à l'organisation de l'armée et qui est inédit, Vauban conseille le tirage au sort pour la conscription et le service de trois ans; il étudie en détail la composition, l'armement, le logement, l'uniforme et la solde pour les régiments d'infanterie et de cavalerie; il propose la création de régiments d'artillerie et du génie. Plusieurs chapitres sont consacrés aux qualités qu'on doit exiger des officiers et des soldats. Nous en reproduisons ici quelques extraits qui donnent des détails intéressants sur l'état d'âme et les mœurs de nos pères au commencement du XVIIIe siècle.

LIEUTENANT-COLONEL DE ROCHAS,
Ancien officier du Génie,
membre honoraire du Comité des travaux historiques
et scientifiques au ministère de l'Instruction publique.

LA GUERRE

La Guerre a pour père l'intérêt, pour mère l'ambition et pour proches parents toutes les passions qui nous induisent au mal. Elle a paru en ce monde aussitôt que les premiers hommes. Elle y prit naissance avec eux et, comme eux, elle s'empara de toutes les parties habitables de cet univers dont elle fit son héritage et dans la jouissance duquel elle s'est maintenue et se maintiendra tant qu'il y aura des hommes sur la terre avec un pouvoir despotique sur les biens et la vie d'un chacun dont personne n'est exempt.

Ses occupations les plus ordinaires sont, d'une part, la destruction des hommes, le renversement des Etats, l'anéantissement des villes, le saccagement des pays et la désolation générale de tous les peuples de la terre. D'autre part, elle établit la subordination parmi les hommes qu'elle a civilisés et contraints de vivre en société, les rendant capables de discipline. On peut dire aussi que c'est elle qui a établi les lois et qui les a maintenues et qui même protège la Justice et la Religion quand on sait l'employer à propos.

Tous les Etats qui ont été et qui sont dans le monde relèvent d'elle; il n'y en a pas un qui ne lui doive son origine, son accroissement, son état de consistance, de dépérissement. C'est elle qui fait et défait les Rois, qui les élève, les abaisse et les distingue des autres hommes. L'ambition et l'injustice ont fait qu'elle est devenue un mal si nécessaire que les Princes qui l'ignorent et négligent ses préceptes ne règnent pas en sûreté et sont d'ordinaire si peu considérés dans le monde qu'à peine leurs sujets peuvent-ils garder le respect et l'obéissance qui leur sont dus.

Dans les commencements, elle n'eut pour règle que l'importance et la brutalité, mais la nécessité ayant appris au plus faible de joindre la ruse à la force pour se garder de l'oppression du plus fort, il s'en fit bientôt une science où les plus grands hommes mirent toute leur application, ce qui la débrutit peu à peu, et, de grossière et féroce qu'elle était, la soumit à de certaines règles que l'expérience a tant de fois rectifiées qu'enfin on est parvenu à en composer ce qui s'appelle le *Grand art de la Guerre*. Et c'est de cet art terrible que j'entreprends d'écrire, non en termes élégants et polis (car je n'ai point

d'étude et fort peu de lecture), mais en homme à qui cinquante années d'expérience et d'application, jointes à beaucoup de réflexions, ont appris quelque chose. Mon style sera donc d'un homme qui tâche de faire entendre ses pensées et rien plus ; heureux si le zèle très ardent que j'ai pour le service du Roi pour qui j'écris peut produire quelque chose qui puisse lui être utile, à Lui et aux belles grandes troupes qui sont glorieuses de porter ses étendards. Je ne sais si j'y réussirai, mais on verra du moins par la suite de ce mémoire que je ne suis poussé d'autre intérêt que celui de son service et de l'honneur de ma Nation qui lui seul fait tout l'objet de mon application et qu'enfin je n'ai rien ménagé de tout ce qui pouvait n'y pas convenir.

DU RECRUTEMENT DES OFFICIERS (1)

... Il ne faut pas non plus exclure les simples soldats parmi lesquels il se trouve des courages intrépides et des esprits tels que, s'ils pouvaient espérer de parvenir à quelque degré d'élévation qui les mît en état de vivre honnêtement, ils pourraient par les suites devenir de très bons officiers. Il faut, pour faire d'excellentes troupes, rendre non seulement les mains au mérite, mais aller au devant ; en quelque sujet qu'il se rencontre, il est toujours excellent. Dieu, le père et le créateur de tous les hommes, se moque de nos distinctions et loge le bon esprit où il lui plaît. Tous les hommes sont les mêmes devant lui. Combien en a-t-on vu qui, de rien ou fort peu de chose, sont devenus excellents dans l'épée et dans la robe. Le bon esprit et le courage sont de tout pays et de toutes conditions ; il faut les prendre où on les trouve ; c'est une marchandise rare et précieuse. Heureux les princes qui savent les choisir et les employer ! Les biens ne doivent être considérés ici qu'en deuxième lieu et seulement en vue que ceux qui en ont puissent s'en servir pour l'assistance de leur troupe ; et ceux qui en ont ne doivent pas être cause de l'exclusion de ceux qui n'en ont point. Bien au contraire ; il est sûr que ceux-ci seront plus assidus à leurs charges et bien plus appliqués et moins distraits que ceux qui ont de quoi se passer du service.

(1) Vauban a développé d'abord cette idée que les meilleurs officiers se trouvent dans la noblesse de campagne et la bourgeoisie, parce qu'ils sont élevés dans des sentiments d'honneur et qu'ils ne sont pas efféminés par le luxe.

LE SERMENT DES OFFICIERS (1)

Tous les officiers d'infanterie, même les colonels, lorsqu'ils prêtent le serment, doivent être à la tête de leur troupe, qui est ordonnée en bataille à cet effet, ou le jour que la revue s'en fait. Ils tiennent leur pique de la main gauche et, ayant la main droite levée, lui découvert, et le commissaire, ayant le chapeau sur la tête, dit : « Monsieur, vous jurez et promettez par la foi que vous devez à Dieu de bien et fidèlement servir le Roi dans la charge dont Sa Majesté a eu agréable de vous pourvoir, de ne jamais porter les armes contre son service ni celui de ses alliés, de ne point recevoir de pensions de princes étrangers, et d'avertir Sa Majesté et celui qui commandera dans la province où vous aurez ordre de servir, de tout ce que vous apprendrez qui se passera contre son service. »

A quoi celui qui fait le serment ayant répondu « Oui », la cérémonie est finie.

LE SERMENT DES SOLDATS

Les nouveaux soldats étant présentés au commissaire, les sergents les font ranger en haie devant lui, après quoi il les interrogera pour savoir d'eux la vérité de leur enrôlement, le lieu de leur naissance, leur compagnie et leurs noms, et après avoir demandé s'ils sont là pour prêter serment, il continuera de leur adresser la parole, lui étant couvert et eux ayant le chapeau bas.

I. LE COMMISSAIRE : « Levez la main. Vous promettez à Dieu et jurez, sur la part que vous prétendez en paradis, de bien et fidèlement servir le Roi pendant les trois années de votre engagement en qualité de soldat. »

LE SOLDAT, ayant la main levée : « Je le jure. »

II. LE COMMISSAIRE : « Vous jurez de ne point déserter de son service pour quelque cause et occasion que ce puisse être. »

LE SOLDAT, ayant toujours la main levée : « Je le jure. »

III. LE COMMISSAIRE : « Vous jurez pareillement d'obéir à vos officiers dans tout ce qu'ils vous commanderont pour le service de Sa Majesté. »

LE SOLDAT, idem : « Je le jure. »

(1) Le serment des officiers, comme celui des soldats qui suit, est un simple projet de Vauban et n'a jamais été prêté, au moins sous cette forme.

IV. LE COMMISSAIRE : « Vous jurez aussi de les avertir de tout ce qui viendra à votre connaissance que vous paraîtra être contre le service du Roi. »

LE SOLDAT, idem : « Je le jure. »

V. LE COMMISSAIRE : « Vous jurez encore de ne point voler ni dérober dans les bagages du régiment, ni dans le camp, ni dans les garnisons. »

LE SOLDAT, idem : « je le jure ».

VI. LE COMMISSAIRE : « Vous jurez de ne point abandonner vos officiers dans un jour de combat, quand vous serez commandés avec eux, et de les aider et secourir de votre mieux. »

LE SOLDAT, idem : « Je le jure. »

VII. LE COMMISSAIRE : « Vous jurez enfin et promettez à Dieu de ne les point abandonner, ni dépouiller, ni souffrir qu'on les dépouille, quand ils auront été tués ou blessés dans les actions où vous vous trouverez avec eux. »

LE SOLDAT, toujours la main levée, confirme son serment : « Je le jure et promets de même que les six articles ci-dessus, et en cas que j'y contrevienne, je me soumets à toutes les peines portées par les ordonnances. »

Ce serment, fait en présence des témoins, doit être signé par les soldats, enregistré sur le livre du régiment et sur celui de la compagnie, certifié par celui qui l'aura reçu; il sera même bon d'en donner copie aux enrôlés, à ce qu'ils n'en prétendent cause d'ignorance. Et, pour éviter toute surprise, leur faire lecture de ce serment et leur en bien faire comprendre l'obligation avant que de les faire jurer.

Après la cérémonie de ce serment achevée, qui doit être suivie de la gratification du capitaine et de gracieuses paroles de sa part et de celles des officiers et soldats de la compagnie, il faudra leur mettre l'épée au côté et les armes à la main cérémonialement, les distribuer dans les chambrées et les recommander aux sergents et caporaux afin qu'ils en aient soin même de leur faire faire chambrée avec les vieux soldats qui les considéreront comme leurs neveux ; et les nouveaux, les vieux comme leurs oncles. Cela fait, ils sont alors soldats, déclarés et comme tels obligés à tous les services à quoi cette qualité les appellera pendant trois années de temps.

DES OFFICIERS GÉNÉRAUX

Pour en avoir de bons, il me semble qu'on pourrait faire choix de jeunes gentilshommes de bonnes mœurs, de bon corps et de bon esprit, spécialement des cadets de famille dont les pères peu aisés n'eussent pas grand bien à leur faire espérer. Car, rarement, ceux qui en attendent beaucoup de chez eux peuvent-ils se résoudre à essuyer toutes les peines et fatigues à quoi sont obligés ceux qui ont leur fortune à faire par la guerre.

Avant de les faire entrer dans le service, il faudrait les faire bien étudier et du moins apprendre leurs humanités, la géométrie, l'arithmétique, la géographie, le dessin et les langues s'il se pouvait, et même un peu de droit, à vivre de peu et à coucher sur la dure et l'usage de toutes sortes d'armes et les premiers éléments de la guerre.

A l'âge de 18 ans ou environ, on les mettra dans le service à commencer par l'infanterie en qualité de cadets et leur faire porter le fusil un an durant avec tous ses accompagnements, les faire marcher à pied comme les autres soldats et porter leurs armes afin de les accoutumer à la peine, leur faire de bons corps et bien pénétrer leurs esprits de toutes les fatigues inséparables de cette condition.

Cy.	1 an
La 2ᵉ année, selon la disposition qu'on leur verra prendre, les faire servir d'apointés et de caporaux. . .	1 an
La 3ᵉ année, de sergents *ad honores*, sans en toucher les appointements, montant cependant leurs gardes et faisant le service comme les autres.	1 an
La 4ᵉ année, sous-lieutenant.	1 an
La 5ᵉ année, garçon major et sous-lieutenant.	1 an
La 6ᵉ, lieutenant.	1 an
La 7ᵉ, commis des vivres pour les apprendre.	1 an
Les 8ᵉ, 9ᵉ et 10ᵉ, ingénieur et capitaine d'infanterie.	3 ans
La 11ᵉ, commissaire d'artillerie pour l'apprendre. .	1 an
Les 12ᵉ et 13ᵉ, capitaine de cavalerie.	2 ans
Les 14ᵉ et 15ᵉ, lieutenant-colonel d'infanterie ou équivalent	2 ans
Les 16ᵉ et 17ᵉ, colonel de cavalerie.	2 ans
Les 18ᵉ et 19ᵉ, colonel d'infanterie.	2 ans

Les 20, 21e et 22e, colonel d'infanterie et brigadier. 3 ans

Les 23e, 24e et 25e, colonel (1) et maréchal de camp............................... 3 ans

Les 26e, 27e et 28e, colonel et lieutenant général.. 3 ans

Les 29e, 30e, 31e, 32e environ, maréchal de France, supposé que ces services fussent compagnés et distingués par nombre d'autres considérations de bonne conduite, de vie et de mœurs irréprochables, de beaucoup de valeur et d'intelligence dans la guerre et de tous les autres attributs nécessaires et convenables à cette dignité................................ 4 ans

Total des services................ 32 ans

LES SCIENCES LES PLUS CONVENABLES AUX GENS DE GUERRE

La guerre ne doit point exclure les officiers de la connaissance des Belles-lettres, au contraire: je ne vois guère de profession où elles soient plus nécessaires que dans celle des armes. L'homme de guerre qui ne connaît que son épée n'est pas capable de grand'chose, et tels gens font ordinairement peu de fortune et le peu qu'ils en font est très borné. Il ne tiendrait pourtant qu'à eux de se rendre habiles dans les sciences qui peuvent convenir à leur profession si, au lieu de s'occuper du jeu, du vin et des femmes, qui leur font perdre un temps infini et en ruine la plus grande partie, ils voulaient bien y donner l'application nécessaire; car il serait très à souhaiter qu'il se trouvât des savants de toutes les professions dans les armées pour n'être pas obligé d'avoir recours à des gens de Robe pour diriger les affaires de la Guerre, rien ne ravalant tant les troupes que de les assujettir à des gens qui, n'étant pas de leur profession, leur sont nouveaux et toujours étrangers, dont ils ne s'accommodent qu'avec peine, soit qu'ils les considèrent comme des intrus qui leur enlèvent des emplois qui devraient leur appartenir ou qu'il y ait une espèce d'antipathie naturelle entre la Robe et l'Epée, qui fait que les uns ne s'accommodent pas des autres. Il est certain que naturellement ils ne s'estiment pas beaucoup et s'aiment encore moins; or, si l'homme de guerre, qui doit avoir senti le poids

(1) Vauban voulait que les officiers, en devenant généraux, conservassent leurs régiments jusqu'au grade de maréchal, et se missent à leur tête en temps de guerre, s'ils n'étaient pas employés autrement.

du mousquet et de ses accompagnements pendant un espace de temps considérable, pouvait joindre le savoir de l'homme de Lettres à celui de l'homme d'Épée et se rendre capable de pouvoir bien administrer les charges de Commissaire, d'Intendant d'armée, de Général des vivres, de Directeur d'hôpitaux, d'Envoyé vers les princes étrangers pour négocier un cartel, quelque traité de neutralité ou échange de prisonniers, diriger une capitulation, conduire la négociation d'une Trève ou le préliminaire d'une Paix, il y a beaucoup d'apparence qu'ils s'en acquitteraient mieux que ceux qui n'ont aucune connaissance de la guerre ni de ce qui peut y avoir rapport. Il serait donc à désirer qu'il se trouvât des officiers parmi les gens de guerre qui puissent se rendre capables de tous ces efforts.

Mais, comme il est très difficile qu'ils puissent bien donner l'application nécessaire pour acquérir toutes les sources qui leur faisaient besoin jusqu'à pouvoir en faire une heureuse pratique dans les occasions, il est du moins à désirer qu'ils sachent bien lire, écrire et chiffrer; qu'ils aient de bonne teinture de mathématique; qu'ils ne soient pas ignorants des fortifications ni de la géographie; qu'ils sachent, sinon bien dessiner, du moins griffonner passablement; qu'ils entendent bien, s'il se peut, les langues des pays qui nous environnent; qu'ils sachent quelque chose de leurs lois et coutumes, la situation de leur pays et leurs propriétés par rapport à la guerre; qu'ils possèdent bien l'histoire antique et moderne, qu'ils aient lu et relu les auteurs qui traitent de la Guerre, de la Politique et des Intérêts des Princes; et enfin tous les traités de paix et de trève un peu marqués qui se sont faits depuis 300 ans en çà, de même que les Journaux des campagnes et des sièges les plus considérables avec toutes les relations de ce qui peut y avoir rapport.

Il est impossible que la curieuse et appliquée lecture de tout cela, aidée des vieilles et nouvelles cartes des pays voisins et des Tables chronologiques, jointe avec une bonne pratique de la guerre et un peu de bon esprit, ne contribuent beaucoup à former de bons et excellents officiers pour toutes les gradations de la guerre, qui est toujours la fin qu'on doit se proposer.

LE LUXE DES HABITS ET DES TABLES

Quant au luxe des habits et des tables, si disproportionné à la solde et le plus souvent aux biens de ceux qui s'y laissent aller, il faut avouer que ceux qui n'en concevraient pas l'abus seraient dénués de raison. Se trouverait-il quelqu'un assez peu sensé pour approuver qu'un lieutenant, qui n'a que 360 livres d'appointement (1), se fasse faire un habit de 30 louis par la raison d'uniformité et pour paraître ce qu'il n'est pas; et si, pour suppléer à l'horrible brèche que cette folie cause à sa solde, il n'a pas de biens de chez lui, comme cela se trouve bien plus souvent qu'autrement, que deviendra-t-il et de quoi veut-on qu'il vive et qu'il puisse avoir un cheval? Il faut convenir qu'il sera fort à plaindre, car il sera réduit, de toute nécessité, à quitter le service ou obligé d'inventer quelque nouveau moyen de subsister. Mais quel? Tout compté et rabattu, il vaudra encore mieux qu'il quitte que de se déshonorer et devenir un fripon. Cependant, ce peut être un brave soldat, bien fait, qui, par les suites, aurait pu devenir un très bon officier.

Ce que je dis du lieutenant et du sous-lieutenant peut s'étendre jusqu'au capitaine, qui, étant déjà chargé des faux frais d'une compagnie, qui absorbent moitié de sa solde, le reste s'en va en habits uniformes; moyennant quoi il faut qu'il tire de chez lui de quoi remplacer ou qu'il vive d'industrie; je laisse à penser ce que peut être cette industrie.

Le luxe ne s'en est point tenu à la simple dorure des habits. Il n'y a si petit officier qui ne soit aujourd'hui en dentelles; pas un qui ne soit coiffé d'une perruque à cheveux longs, poudrée et frisée avec grand soin. Les cheveux naturels ne sont plus à la mode et la corruption est allée si loin qu'on montre au doigt présentement ceux qui sont en cheveux comme on montrait, il y a 40 ans, ceux qui étaient en perruque. L'extravagante mode des habits, qui n'admet de juste-au-corps qu'à pans repliés de 7 à 8 plis de chaque côté, des poches et des manches de théâtre qui, par leur largeur extravagante, ôtent moitié de l'usage des bras, les cravates qui font deux tours et qui sont l'équivalent de la corde au col de ceux qui en sont parés et les tiennent toujours en état d'être étranglés par les

(1) La livre équivalait à peu près à cinq francs de notre monnaie actuelle, ce qui donnait 1.800 francs pour la solde *annuelle* d'un lieutenant; les 30 louis de l'habit équivaudraient à 3000 francs.

premiers qui pourront les saisir au collet, n'est-elle pas bien digne de ceux qui les portent ?

Le luxe s'est emparé des gens de guerre (qui ne devraient jamais le connaître) comme des gens de cour et Dieu veuille que cela n'aille pas jusqu'à nous prétentailler et mettre du rouge et des mouches ; car il ne nous manque plus que cela pour achever de nous donner le dernier ridicule.

Le luxe des tables n'imite pas mal celui des habits. Les officiers généraux, intendants, gouverneurs, intendants et colonels qui n'ont pas de quoi tenir table et qui ne la dressent pas ont beaucoup de mérite. Fussent-ce les premiers hommes du monde et les plus dignes de leurs emplois, quiconque chez qui on ne mange pas n'a pas la voix publique favorable. Loin de là, il sera méprisé et, qui plus est, haï. Il faut manger et faire manger à crever, boire outre mesure, si vous voulez être approuvés ; autrement, il est sûr que vous ne le serez pas ; je sais bien que, de tout temps, on a bu et mangé en France, qu'on s'est piqué de tenir table, même délicatement, et qu'on s'en est fait honneur ; mais il faut avouer qu'on en a fort abusé dans ces derniers temps, que cela est allé à de grands excès, qu'on y a ajouté beaucoup de raffinement, et que cela se fait aujourd'hui avec bien plus d'abondance que du passé. Aussi voit-on plus de gens gras qu'on ne voyait autrefois et, généralement parlant, plus de vieillards prématurés et de gens incommodés que du passé, parce qu'on mange plus de ragoûts et que ceux qui ont de quoi faire bonne chère la font ample et plus délicate qu'on ne la faisait ; ce qui fait qu'on boit et mange, qu'on ruine sa santé et qu'on dépense, par conséquent, davantage ; et comme on fait consister un certain honneur à cela, on s'y ruine parce qu'il est sûr que plus on mange et fait manger, plus on est estimé. Fussiez-vous un sot des plus accomplis, si votre table est bonne et que vous mangiez bien, vous ne manquerez jamais d'approbation. Etrange effet de la gourmandise de se faire honneur de ce qui a passé de tout temps pour un défaut horrible et reprochable chez toutes les nations civilisées ; jusque-là qu'elle passe chez les chrétiens pour l'un des sept péchés mortels. C'est pourtant où nous en sommes et ce qui ruine la plupart des familles, et beaucoup plus les gens de guerre que les autres, parce qu'ils s'en piquent davantage.

Le moyen de réprimer ce vilain vice est de blâmer et condamner les gourmands et les ivrognes, de dénigrer la gourmandise comme un vice abominable, de ne donner que très difficilement des emplois à ces gens-là et de les considérer comme incapables de servir et gens à qui on ne peut confier une affaire importante ; et surtout ne point tenir compte du bien qu'ils disent pour raison de leur importunité avoir mangé au service du Roi, parce que, supposée une paye raisonnable, il faut s'en contenter et en savoir vivre et n'y employer du sien que celui qu'on mangerait chez soi.

DES MARIAGES DES GENS DE GUERRE

Il est certain que les gens mariés sont naturellement moins propres à la guerre que ceux qui ne le sont pas. Mais je ne suis d'avis d'empêcher totalement les mariages.

Un *soldat* marié déserte moins qu'un autre quand il peut espérer de revoir sa femme ; j'ai vu autrefois 7 à 800 soldats mariés dans le seul régiment de La Ferté, qui servaient bien. C'était ceux en qui les capitaines se fiaient le plus et il en désertait rarement. La vérité est qu'au retour de la campagne on revenait toujours dans les mêmes quartiers d'hiver et que les soldats retrouvaient les femmes qui venaient de deux ou trois lieues au devant d'eux ; c'était des joies qui ne se pouvaient exprimer. Ces femmes n'étaient point à charge à leurs maris ; au contraire, elles leur aidaient, car elles travaillaient même aux plus gros ouvrages, et le retour des maris qui leur rapportaient toujours quelque petite chose ne contribuait pas peu à la bonne intelligence du ménage. D'ailleurs, les soldats en étaient moins débauchés. La plupart se mettaient à travailler ou faire quelque métier pendant les quartiers d'hiver et on ne menait en campagne que trois ou quatre femmes par compagnie, qui étaient d'une grande commodité à cause du blanchissage.

Quant aux *officiers*, on n'y prenait pas garde ; se mariait qui voulait.

Bien que je n'approuve pas tout à fait les mariages des gens de guerre, il est certain qu'ils ont aussi bien leur bon côté par rapport à l'Etat, qui ne peut, sans souffrir, nourrir des trois à quatre cent mille hommes, tous des meilleurs pour le mariage, qui ne font non plus de famille que des moines. Et,

en effet, le soin qu'on s'est donné pour empêcher le soldat de se marier n'a pas peu contribué à la diminution des peuples du royaume et il est du moins certain que, sans cet empêchement, il ne s'y trouverait pas aujourd'hui, comme il fait, la 10e partie ou fort approchant de femmes et de filles plus que d'hommes et de garçons. Le milieu qu'on pourrait prendre sur cela serait de permettre à ceux qui savent des métiers de se marier quand cela fait leur ajustement, sans préjudice du temps de leur service. Que si ces enrôlements se faisaient à temps et à terme, comme il est proposé au chapitre de ce mémoire, on éviterait cet inconvénient, parce que les soldats auraient moins d'empressement de se marier ailleurs quand ils seraient assurés de pouvoir retourner chez eux à la fin de leur temps.

A l'égard de l'officier, je ne pense pas qu'il le faille empêcher de se marier; les jeunes gens de qualité souvent manquent sur cela de conduite comme sur bien d'autres choses, mais c'est l'affaire des familles et non de l'Etat, qui doit toujours souhaiter l'augmentation de ses sujets; et c'est pourquoi il faut laisser faire ceux qui sont d'âge de se pouvoir conduire; attendu même que tout homme de guerre marié étant obligé à plus de dépense et d'égard que ceux qui ne le sont pas, il s'ensuit nécessairement qu'ils sont plus sujets, plus soumis et incomparablement plus dociles, comme ayant plus besoin des bienfaits du Roi; à joindre qu'une femme et des enfants sont autant d'otages qui assurent la fidélité des pères et que la médiocrité des fortunes n'est pas un petit moyen pour perpétuer les hommes dans le service.

Voilà ce que j'avais à dire sur les mariages des gens de guerre. Après cela la Religion et la Conscience m'obligent d'ajouter que le célibat cause bien des désordres dans les lieux qui en sont fréquentés, et qu'ils y corrompent beaucoup de femmes et de filles. C'est à quoi il est bien difficile de remédier; mais on pourrait obliger ceux qui les séduisent, sous promesse de mariage, de les épouser ou de les dédommager de gré à gré selon la condition des personnes séduites ; et cela sans quartier. Encore faudrait-il ajouter des punitions sévères en réparation des scandales que ces dépravations causent dans les lieux où ils se commettent. En quoi on doit considérer que ceux qui en souffrent sont quelquefois vexés par les corrupteurs qui,

étant gens de guerre, imposent une espèce d'autorité aux lieux où ils sont les plus forts, qui n'est pas toujours exempte d'injustice.

LA RELIGION

On voit pour l'ordinaire nombre de libertins dans les troupes, notamment parmi les jeunes gens adonnés au vin, au jeu, aux femmes, qui, se croyant bien éloignés de leur fin, s'imaginent que l'impiété les fera passer pour des esprits forts et des gens intrépides qui n'ont peur de rien et pensent donner une grande idée de leur courage et de leur esprit en insinuant qu'ils ne croyent rien. C'est de quoi ils se font une vanité d'autant plus dangereuse que c'est pour l'ordinaire ceux qui ont le plus d'esprit et de savoir qui soutiennent ces impiétés par la mauvaise interprétation qu'ils donnent à la Sainte-Ecriture qu'ils expliquent à leur mode et par rapport à leur inclination. Ils font souvent pis, car ils en dénigrent la sainteté et nient hardiment les vérités qu'elle contient. Je n'ai point de termes assez forts pour expliquer le caractère de telle sorte de gens qui, pour l'ordinaire, sont encore dans l'emportement d'une très vilaine débauche, je dis de celle qui ne se punit que par le feu, qui est la chose que je voudrais le moins leur épargner. Mais, comme il n'est pas toujours bien aisé de convaincre ceux qui en sont entachés, j'estime que la punition la plus douce qu'on en puisse faire, c'est de les chasser honteusement des troupes et de les priver de toutes sortes d'emplois et d'honneurs, attendu que tout homme dénaturé et qui n'a point de religion ne connaît ordinairement de crimes que ceux qu'ils ne peuvent pas cacher, pensée qui fait dresser les cheveux (1). Je mets dans ce genre les blasphémateurs, je veux dire ces gens qui ne sauraient dire trois mots sans y mettre le nom de Dieu de travers, qui, à la moindre émotion, le prennent par la tête et par les pieds et le renient à tout bout de champ. J'y mettrais encore volontiers les fripons et les faus-

(1) Il ne faut pas oublier que Vauban avait osé adresser à Louis XIV un mémoire sur le rappel des huguenots. Ceux qu'il poursuivait c'étaient les impies et ceux qui faisaient servir la religion à leurs intérêts privés. Dans ses *Pensées d'un homme qui n'avait pas grand chose à faire*, il a écrit : « Les Rois qui ont pour confesseurs des moines commettent le secret de l'Etat à gens très peu affectionnés. La France ne trouvera jamais son ancienne splendeur qu'en ruinant la moinerie et faisant divorce avec Rome, non en altérant la religion. »

saires et ceux qui ont l'effronterie de soutenir une imposture en face comme une vérité.

Mais il y aurait trop de monde à punir ; il vaut mieux hasarder quelques choses et en demeurer là. Je ne puis cependant m'empêcher de dire que ces gens, qui font ce qu'ils peuvent pour ne rien croire et qui ne sauraient venir à bout de surmonter une certaine semence de religion que tous les hommes ont naturellement dans le cœur, malgré qu'ils en ayent, qui les fait craindre de se tromper, soutiennent rarement la gageure jusqu'au bout. On voit ordinairement ces libertins faire de belles et grandes conversions quand il n'est plus temps. Il est encore certain qu'un homme qui se sent la conscience nette est plus brave et appréhende moins la mort que ces libertins qui ne sont pour l'ordinaire que des fanfarons et des gens de peu de courage.

Au reste, il s'en faut beaucoup que tous les officiers des troupes soient entachés des vices que je viens de reprocher à quelques-uns. Ceux-ci sont rares par rapport à plusieurs autres dans la conduite desquels j'ai vu beaucoup de probité et de religion. Je puis même dire en avoir vu qui, par leur bonne vie, pouvaient donner de l'admiration aux capucins les plus réformés.

LA PROMENADE VÉNITIENNE

—

La gondole qui nous porte
Tous les deux vers le Lido
En se balançant clapote
Dans un bruit faible sur l'eau.

L'heure est exquise et divine
Et le silence est sur nous
Et la gondole dessine
Sur l'onde un léger remous.

Dites, peut-on vivre au monde
Ailleurs qu'en ce lieu charmant ?
Nulle paix n'est plus profonde,
Nul endroit n'est plus touchant.

Voici des palais, des marbres,
Des balustres, des canaux.
Voici une colonnade
Qui se reflète dans l'eau.

Du haut de cette terrasse
Tombe une glycine en fleur
Et l'eau qui passe et repasse
En montre au ciel la couleur.

— Ce matin l'ardent soleil
Forçait à cligner les yeux
Et mettait dans l'eau, vermeils,
Mille reflets lumineux.

Tout à l'heure, quand l'horloge
A fait retentir trois coups
— Celle-là que les vieux doges
Entendirent comme nous —

On pouvait voir la lumière
Moins aveuglante éclairer
L'eau, les briques et la pierre
D'un même rayon doré.

Et maintenant l'eau s'argente
Et luit uniformément
Et sa couleur vous enchante
Et je suis troublé, vraiment.

... C'est l'heure où tout se recueille,
L'onde, la ville et le vent,
Dans les jardins nulle feuille
Ne bouge. O soir émouvant !

Suivant chacun notre rêve,
Soudain nous ne parlons plus.
Mais dans nos deux cœurs se lève
Un chant qui jadis nous plut...

Et dans le soir qui s'avance
Sans reflet et sans écho,
Seule trouble le silence
La rame unique dans l'eau...

ÉMILE HENRIOT.

LE DRAME VERHAERENIEN

Toute la vie est dans l'essor.
E. V.

Les drames d'Emile Verhaeren ne font pas, semble-t-il, partie intégrante de son œuvre. Verhaeren, à proprement parler, n'est rien qu'un lyrique. C'est l'enthousiasme du lyrisme qu'on trouve au fond de sa sensibilité. Des domaines avoisinants jaillissent des sources d'inspiration qui confluent toutes vers cet instinct intérieur qu'elles alimentent. Pour Verhaeren, le drame et l'épopée n'ont presque toujours été que des moyens, jamais des fins en soi. Il a usé du développement épique pour sa large tranquillité et pour l'ordonnance architecturale de sa construction. La rapidité dramatique, toute en contrastes, abrupte en ses transitions, fait déborder son poème à la façon d'un dithyrambe. Drame et épopée n'ont d'autre but pour lui que de fortifier l'art lyrique, comme un tonique qu'on infuse au sang. Aussi bien c'est d'un point de vue nouveau qu'il faut envisager les drames — quatre jusqu'ici — que Verhaeren a écrits en dehors de son œuvre : du point de vue de la construction quasiment architecturale.

En un sens, ses drames ne procèdent que de vues générales : ce sont des concentrations, dans le temps, d'éléments lyriques individuels, des conclusions à l'ensemble des problèmes qui, à un moment donné, ont occupé son esprit. Suivant l'ordre de la déduction, ils marquent le point final de chaque développement, indiquant les époques parcourues, ainsi que des pierres milliaires. Ce qui restait épars dans les poèmes lyriques, incapables de se délimiter un domaine systématique, converge ici comme au foyer central d'un programme.

Le pêle-mêle lyrique acquiert enfin une unité intime : le cycle des idées se coordonne et s'inscrit à la façon d'un tableau dans le cadre d'une pièce. Les quatre tragédies de Verhaeren symbolisent quatre sphères du plus haut intérêt : religieuse, sociale, nationale et éthique. *Le Cloître* n'est qu'une sorte de

recréation du livre de vers *les Moines*, véritable tragédie du catholicisme. *Les Aubes* concentrent en elles toute la tragédie sociologique contenue dans *les Villes tentaculaires*, *les Campagnes hallucinées*, *les Villages illusoires*. *Philippe II*, cette tragédie qui met en scène l'Antéchrist des Flandres, érige en contrastes l'Espagne et la Belgique, l'ascétisme et la sensualité. Enfin *Hélène de Sparte*, qui, par sa forme extérieure, annonce déjà un retour au classicisme, aborde un éternel problème d'ordre purement moral. En fait, les drames de Verhaeren n'ont en conséquence aucune signification capable de déplacer ou de changer son propre centre de gravité. De même son style dramatique, si neuf, se tient en parfaite harmonie avec la nouveauté de son style lyrique. D'une part, s'il a utilisé le drame comme substance du lyrisme, d'autre part il a transmué, dans ses drames, le lyrisme même en élément dramatique. Dans les deux cas, ce ne sont que visions qui s'exaspèrent jusqu'à l'exaltation, et, ici comme toujours, Verhaeren ne peut créer que par l'enthousiasme. C'est de ce qu'il y a de lyrique justement dans cet enthousiasme que naît son inspiration, c'est de cette seconde de tension suprême où il semble que la passion ait besoin de l'explosion des paroles pour que la poitrine n'éclate point. Dans ces drames, les personnages ne sont que des symboles de grandes passions ; ils sont, pour ainsi dire, les ponts qui facilitent cet élan dans l'exaltation. Et l'action scénique n'est plus qu'un chemin qui conduit aux sommets, c'est-à-dire à ces minutes où quelque puissance fatale s'abat sur ces hommes et les force à crier. Des scènes entières de ces œuvres semblent n'être que l'attente du moment où quelqu'un se lèvera pour se tourner vers la foule, lutter avec elle, l'écraser sous son genou ou être anéanti par elle.

Le style des drames de Verhaeren est purement lyrique ; le mouvement en est d'une passion et d'une fièvre continues. Ce procédé, qui s'oppose brutalement à toutes les lois du genre, a dû nécessairement et organiquement se constituer une technique nouvelle. Jusqu'ici le drame français ne connaît que l'alexandrin rimé ou la prose. Pour la première fois, croyons-nous, la prose et le vers libre de rythme et de rime alternent sans cesse dans les drames de Verhaeren. Dans Shakespeare, vers et prose sont répartis sur quelques scènes et semblent jusqu'à un certain point poser une classification sociale, les servi-

teurs parlant en prose, et les maîtres parlant en vers. Dans Verhaeren, les passages en prose sont les assises larges et sûres où l'action s'étaye en vue des grandes exaltations. Les personnages expriment en prose leur quiétude ; mais, dès qu'ils s'échauffent, leur langage monte peu à peu jusqu'à la forme du poème. Arrivées à leur sommet, alors seulement les passions s'élancent dans leur libre essor et deviennent des vers, pareilles à l'aéroplane qui s'active sur le sol, gagne de plus en plus de vitesse, et s'enlève soudain dans les airs. A mesure qu'ils deviennent plus poétiques, pourrait-on dire, les personnages de Verhaeren parlent une langue plus pure. Avec la passion une musique chante dans leur âme, comme ces hommes qui, dans la vie courante, ne sont que gaucherie et balourdise, et qui savent trouver dans les grands moments des gestes d'une héroïque beauté. Ainsi prend corps cette idée qu'il faut à l'enthousiasme pour s'exprimer une langue nouvelle, plus pure et plus noble. Ainsi se trouve démontré que la passion, le désir d'échapper à un terrestre idéal, de se libérer d'un fardeau trop lourd peuvent faire de chaque homme un poète. L'idée que l'homme passionné et enthousiaste est supérieur au critique sans inquiétude, que, jusqu'à un certain point, la réceptivité aux grands sentiments est en fonction directe de la valeur morale, cette idée, disons-nous, s'accorde parfaitement avec toute la conception que Verhaeren a du Monde. Les représentations ont légitimé l'emploi de ce nouveau style : le passage de la prose au vers au moment de la passion n'est nullement remarqué du public, et c'est bien la preuve qu'il y est nécessaire.

Cette flamme intérieure et passionnée qui brûle dans les poèmes de Verhaeren vit aussi dans ses drames. Les mérites de son œuvre lyrique se retrouvent tous en ceux-ci, et principalement cette extraordinaire puissance de vision. C'est elle qui dresse derrière Philippe II le paysage tragique de l'Espagne, qui arrondit au-dessus d'Hélène le doux ciel bleu de la Grèce dans tout son épanouissement, qui déroule derrière la tragédie des villes modernes le décor enflammé du ciel vers lequel se tendent les sombres bras des cheminées. Et toute cette incroyable passion extatique qui mène l'action, non par une marche lente et régulière, mais par brutales secousses, jusqu'aux moments décisifs !

Le premier drame de Verhaeren puise sa force lyrique à la source d'une confession. *Le Cloître* est une paraphrase des *Moines*. On y retrouve toutes les figures qui s'étaient groupées dans les froids couloirs conventuels : le moine doux, le moine sauvage, le moine féodal, le moine puéril, le moine savant. Tous ces personnages ne sont pas pris ici dans leur action isolée : leurs forces s'exercent les unes contre les autres. Ils luttent pour obtenir le siège de Prieur, et il est vrai de dire que, dans la pensée du poète, ce siège n'est que le symbole d'un concept supérieur. Chaque moine, en effet, pris individuellement, représente une des vertus catholiques et une conception personnelle de la divinité : le siège du Prieur exprime que toute la question est de savoir qui le plus mérite Dieu. Le vieux prieur a désigné pour son successeur éventuel un noble, Balthazar, que, depuis longtemps, le monastère héberge. Or, Balthazar s'était réfugié dans ce couvent parce qu'il avait tué son père et qu'il lui fallait fuir la justice du siècle. Mais le remords le torture. En lui s'exaspère le combat de sa propre conscience et de celle de ses frères qui, plus faciles, lui ont depuis longtemps pardonné. Pour recouvrer la liberté de son âme, il fait sa confession devant tous les autres moines. Et il n'est pas encore libéré : contre la volonté du monastère, il renouvelle cette confession devant le peuple et se remet lui-même aux juges séculiers. L'idée catholique de la confession s'allie ici d'admirable façon à la conception de Dostoievski du rachat de la faute par son aveu même, de la délivrance par la soumission au châtiment volontairement imposé. Au cours de ces trois actes, après un crescendo régulier, l'aveu tragique jaillit comme une flamme. Inspiré d'abord par la crainte, puis par le sentiment de la justice, cet aveu devient enfin pour le moine criminel une volupté véritable. Et ce sont ces sublimes et lyriques extases qui, comme de grandes ailes, soutiennent l'envol de cette tragédie.

Dans la seconde tragédie, *les Aubes*, toute la scène appartient au Présent. Elle a pour décor les « villes tentaculaires » dont les bras de pieuvre épuisent la pauvreté des campagnes agonisantes. Les mendiants, les miséreux, les affamés, les exilés marchent vers Opidimagnum, la moderne ville industrielle, où ils campent. Pour la dernière fois le Passé monte à l'assaut de l'Avenir. Dans la trilogie lyrique, ce combat était repré-

senté par une série de visions typiques. Ici, au-dessus de la lutte, plane l'idée de la réconciliation, comme le rêve au-dessus des réalités. Ici, se donnent la main l'avenir et le présent. L grand tribun Hérénien, héros d'une morale nouvelle, interrompt le combat : il laisse — traître au regard d'une éthique abolie — l'ennemi pénétrer dans la ville et veut, par cette suprême concession, transformer la lutte en apaisement. Porteur tragique d'une nouvelle idée morale, apôtre de la bonté victorieuse de toute haine, il tombe, premier martyr de sa foi. Le concept social de Verhaeren, la description magnifique des réalités se transforment peu à peu en utopie. Les aurores nouvelles commencent à luire sur les choses du Passé : une harmonie s'élève, qui absorbe en elle le bruit de la révolte. Ce drame est très éloigné de toute possibilité de réalisation sur la plupart des scènes : une idée éthique y est exprimée avec toute l'ardeur enthousiaste que les ouvrages dramatiques réservent ordinairement aux convoitises de l'amour.

Philippe II, la troisième tragédie, a beau ne point se passer en Flandre, ce n'en est pas moins un drame national. Déjà Charles de Coster, dans son *Uylenspiegel*, l'éternelle épopée de la Flandre, avait vu en Philippe II, avec toute la haine mortelle d'un vrai Flamand, l'ennemi héréditaire de la liberté. C'est la même haine qui pousse Verhaeren, devenu par *Toute la Flandre* le chantre lyrique de son pays, à peindre dans sa tragédie cette sombre figure. Ici, comme dans *Uylenspiegel*, Philippe II apparaît le souverain dur et inflexible qui veut éteindre la flamme de la vie, trop ardente pour lui, et rendre le monde marmoréen et froid comme les appartements de son Escurial. Voici, subitement révélé, l'envers du catholicisme, dont *le Cloître* avait immortalisé l'ardeur : le voici, impitoyable et ascétique, tendu de toutes ses forces volontaires contre l'irréfragable joie de vivre. Quant à don Carlos, c'est l'enthousiaste ami de la foule, l'amant de la Flandre, qui ne veut que jouissance, franchise et passion. Les personnages symbolisent cette lutte entre les deux pôles extrêmes de l'existence, positif et négatif, cette même lutte qui détermina la crise lyrique de Verhaeren, ce combat entre la négation et l'affirmation passionnée de la vie, qui fut la cause profonde de la guerre entre l'Espagne et les Pays-Bas.

Certes la comparaison de ce *Philippe II*, si grandiose et si

inégal au point de vue dramatique, avec le *Don Carlos* de Schiller paraît au détriment de l'œuvre de Verhaeren. Mais ce que Verhaeren voulait montrer, ce n'est point l'homme dans toute la plénitude de son être, mais surtout la lutte de ces deux sentiments : l'enthousiasme de la vie et son oppression farouche. Ce rapprochement avec le drame de Schiller fait clairement apercevoir, en même temps que l'inobservance des lois dramatiques, une puissance lyrique, formidable et nouvelle. L'Espagne est peinte ici avec une force et une intensité de vision à peine rencontrées jusqu'ici dans les autres drames. On respire véritablement cette atmosphère de froideur et d'hypocrisie, et c'est dans les scènes muettes, mieux qu'à travers toutes paroles, qu'on voit nettement le caractère de Philippe II. Quelle apparition que celle de cette scène où, soudain marchant sur la pointe des pieds, il vient écouter son fils dans les bras de la princesse et où, silencieux, sans le moindre éclair en son œil fixe, sans aucune manifestation de colère, il disparaît, comme il était venu, dans l'obscurité. Mais derrière lui, qui écoute et qui épie, glisse une deuxième ombre, le moine de l'Inquisition ; et celui qui épie est lui-même épié, et celui qui est souverain est lui-même dominé. Ces visions et l'enivrement de certaines scènes marquent le plus haut degré dans la puissance du développement et dans la construction poétique chez Verhaeren. Ce n'est pas par une lente progression que s'élèvent son art, sa poésie et son lyrisme, mais par bonds soudains et sursauts farouches.

C'est dans son dernier drame, *Hélène de Sparte*, que, pour la première fois, Verhaeren s'est approché du véritable art dramatique. Et cela caractérise bien la marche de son développement organique. En effet, voici qu'il atteint l'âge où toute passion nécessairement s'apaise ; l'harmonie lui devient plus particulièrement chère. Durant les années de sa jeunesse, et dans tous les actes de la période virile, le poète a été un révolutionnaire ; mais maintenant il reconnaît que les lois internes sont inéluctables. Par son contenu intellectuel, cette tragédie dernière marque déjà ce retour ; elle n'exprime rien d'autre que le désir qui naît au sein de la passion vers l'harmonie : Hélène n'aspire plus qu'à fuir l'aventure pour se réfugier dans le repos. Ce même retour est sensible jusque dans la facture des vers ; pour la première fois Verhaeren accepte ici la pro-

sodie française traditionnelle : sa forme encore libre s'y rapproche de l'alexandrin. Cette tragédie d'*Hélène* est la tragédie de la Beauté. Elle s'attache à un de ces caractères antiques dont les lettres grecques n'ont tracé qu'une légère esquisse et à qui un poète moderne peut prêter aujourd'hui ses propres sentiments. Sur Hélène, sur sa destinée particulière, les sources grecques ne nous ont en effet rien appris : nous ne la connaissons qu'à l'état de cause efficiente, que par la réaction que sa personnalité suscite chez les autres héros, mais nous ne savons rien des leurs sur elle-même. Elle fut la Reine qui embrasa tous les hommes et déchaîna les plus grandes guerres ; pour l'amour d'elle furent commis meurtres sur meurtres. Elle fut celle qu'on s'arracha de couche en couche, celle en l'honneur de qui Achille ressuscita d'entre les morts, celle qui passa sa vie entourée d'une éternelle passion. Mais le poète antique ne nous a pas dit comment elle accueillait cette passion, si elle en retirait un gain pour elle-même ou bien de la souffrance, si elle avait le désir ou le dédain de ces amours. Verhaeren, lui, a tenté d'écrire, dans cette pièce, la tragédie de la femme qui souffre effroyablement d'être sans cesse convoitée, qui se consume de douleur d'être toujours ravie, d'ignorer un seul regard pur, un seul entretien paisible, un instant même de répit, condamnée qu'elle est au perpétuel bûcher de la Passion, environnée toujours des flambantes ardeurs masculines. Nul ne la peut regarder sans désir. On l'emporte et personne ne se demande si elle est consentante. Dérobée ainsi qu'une chose, elle passe de main en main. Chez Verhaeren, c'est l'Hélène revenue dans sa patrie, lasse de toute agitation, de tout succès, lasse de l'amour. C'est la femme qui hait dans sa propre beauté la source de ses tribulations. Elle aspire ardemment à voir venir l'âge où nul ne la convoitera désormais, où elle pourra couler enfin des jours tranquilles. Ménélas l'a ramenée à son foyer, l'a arrachée à toutes les fumées de la passion et du crime. Elle ne veut plus qu'être paisible, vivre des jours silencieux et lui demeurer fidèle : elle ne veut plus rien. Il n'est plus de passion qui la puisse à présent séduire; elle, qui vit tant de flammes, ne désire plus que le foyer et la lampe, et c'est là sa résignation la plus poignante. Mais le Destin ne saurait se désintéresser d'elle. Et Verhaeren fait ici sienne la grande idée des Grecs, qui voulaient

que tout ce qui, sur terre, dépasse la commune mesure — toute fortune trop grande, toute beauté surnaturelle — soit poursuivi par l'envie des Dieux et nécessite une rançon douloureuse. Ce n'est pas un avantage heureux qu'une beauté trop parfaite, mais un véritable don tragique. Et à peine Hélène, de retour au foyer, se livre aux douceurs du repos et se croit enfin semblable aux autres femmes, que des nuages nouveaux s'amoncellent sur sa tête. Son propre frère la convoite, ainsi qu'Electra son ennemie. A cause d'elle son époux trouve la mort et voici qu'encore cet effroyable désir de posséder sa chair va embraser les hommes et les jeter les uns contre les autres. Alors elle s'enfuit, loin de tous, au sein des forêts. Et, de nouveau, Verhaeren, dans une vision géniale, se rapproche du sentiment grec. Cette forêt pour elle n'est pas inanimée ; elle vit, de cette vie qui ne s'arrête pas aux êtres humains : des buissons sortent les Faunes ; des rivières, les Naïades ; des collines descendent les Bacchantes. Tout assiège Hélène, désespérée de séductions et d'ardeurs, jusqu'à ce qu'enfin elle se réfugie près de Zeus, dans la mort.

Ce qu'il y a de caractéristique chez Verhaeren, c'est qu'il ait fait de cette tragédie d'Hélène, qui paraît être la tragédie de l'amour, quelque chose, si je puis dire, d'*anérotique* ou mieux d'*anti-érotique*. Peut-être faudrait-il attribuer le peu d'intérêt généralement porté aux drames de Verhaeren — et même dans une certaine mesure à toute son œuvre — à ce fait que, comparativement aux autres poètes de ce temps, il semble s'être tenu éloigné de tout érotisme. Ce n'est que maintenant, dans son âge mûr, qu'il commence à s'intéresser en artiste à ce problème. Toujours c'est dans les choses purement spirituelles, dans l'enthousiasme et dans l'admiration, que Verhaeren a dépensé toute la passion que les autres ont prodiguée dans les choses de l'amour. Dans son drame, la femme ne joue qu'un rôle subalterne : *le Cloître* même est peut-être la seule pièce contemporaine de valeur qui ne nous montre aucun personnage féminin. Aussi ses intentions dramatiques s'éloignent-elles énormément des préoccupations qui sont couramment celles du public. Verhaeren cherche à dégager d'un conflit strictement intellectuel cette hauteur et cette ardeur de passion qui ne se rencontrent d'ordinaire que dans les sentiments de l'amour. C'est pourquoi l'exaltation du poète laisse

froids et indifférents la plupart des auditeurs. La généralité de ceux qui vont aujourd'hui chercher l'art au théâtre n'ont en eux qu'indolence et médiocrité. Ils sont incapables de se laisser emporter, par un problème purement moral, à un tel degré d'excitation : leur sensibilité se dérobe à ces extases si chaleureuses, à ces frémissements, à ces éblouissements perpétuels. C'est seulement ainsi qu'on peut expliquer la résistance du public aux drames de Verhaeren, car ils sont pleins de beautés, de situations vivantes et dramatiques, et ils contiennent avant tout une admirable nouveauté : ce style dramatique, neuf et passionné.

Déjà cette prose qui s'enflamme peu à peu jusqu'à devenir des vers constitue une complète originalité; mais encore toute l'intention dramatique diffère, chez Verhaeren, de celle de nos autres auteurs. Son but n'est ni de nous intéresser, ni d'engendrer en nous la terreur et la pitié : il ne veut qu'exciter l'enthousiasme. Il ne prétend pas occuper ses auditeurs au théâtre; il veut les emporter dans son rythme. Il veut leur verser l'ivresse avec de grandioses excitations, parce que seul un spectateur enthousiasmé peut se hausser à la compréhension de ces passions suprêmes. Il veut enfiévrer les hommes au même degré que les personnages qui sont sur la scène; il veut que leur sang batte à coups plus précipités ; il veut les arracher à toute froideur, à toute quiétude, à toute considération critique. Son tempérament, qui le porte entièrement vers la surabondance, son talent, qui ne se possède vraiment que dans l'exaltation, demandent des acteurs et des auditeurs passionnés. Peut-être lui faudrait-il rencontrer un comédien, frère par le génie, qui ne craindrait pas d'être qualifié de pathétique, et qui répandrait le torrent de ces vers en laissant éclater dans toute sa splendeur ce qui est en eux de démagogique et en faisant chanter toute la musique du rythme. Peut-être alors celui-là pourrait-il créer cette atmosphère idéale qui paraît nécessaire aux drames de Verhaeren. Ce n'est rien autre d'ailleurs qu'un sentiment enthousiaste pareil à celui qui les lui fit créer: emporter la foule, l'entraîner avec lui, non pas la convaincre par la logique ou l'éblouir par des images, mais l'emporter dans ce sentiment qui, pour lui, se confond avec la forme suprême du sens vital : dans la passion.

STEFAN ZWEIG.

(Traduit de l'allemand par PAUL MORISSE et HENRI CHERVET.)

VIE POLITIQUE DE PAUL-LOUIS COURIER

—

> Il y a la gloire militaire, la gloire littéraire, la gloire des orateurs dans la république. J'ai renoncé à la première parce qu'il faut trop se baisser pour arriver aux premiers postes, et que ce n'est que là que les actions sont en vue. Je ne suis pas savant, il ne faut donc pas penser à la deuxième. Reste la troisième, où le caractère peut en partie suppléer aux talents.
>
> STENDHAL, *Lettre à Ed. Mounier*, pluviôse XII.

I. — L'EMBARQUEMENT POUR SAINTE-PÉLAGIE

Paul-Louis Courier, âgé de quarante-deux ans, fit un mariage d'amour. Ce fut une des plus graves erreurs de cet homme d'esprit. Il la reconnut d'ailleurs aussitôt en abandonnant, pour courir la France (et peut-être le monde si on l'eût laissé), la toute jeune femme qu'il venait d'épouser. Il lui fallut quelques mois pour s'habituer à son propre mariage.

En ce temps, Napoléon et Louis XVIII occupaient le trône de France par des installations hâtives et alternées.

Courier, beaucoup plus attentif à son ménage qu'à l'histoire de France, se retira à Luynes, en Touraine. Propriétaire né, il y fit soigneusement valoir ses terres. Un jour de décembre 1815, qu'il se trouvait à Paris, ses amis, en dînant avec lui au Palais-Royal, lui jetaient ainsi qu'une injure légère le titre de royaliste, et lui reprochaient de voir, en son village, mauvaise compagnie. Royaliste, il l'était sans doute, comme le sont sous un roi, comme sont républicains en république ceux qui ne se mêlent de rien.

Quand les vignes rendent convenablement, quand les coupes de bois se vendent un prix raisonnable, « le bonhomme Paul » auprès de sa jolie femme aurait mauvaise grâce à se plaindre au gouvernement. C'est lui qui, alors, s'écrie : « Point de politique... quel délice ! » Dès longtemps ami des livres, fami-

lier de l'antiquité, ayant toujours porté, au temps où il se battait pour Napoléon, un petit Homère avec ses pistolets, il continue de savourer, traduire et annoter des textes grecs. Il fréquente les gentilshommes de sa province et ne s'indigne pas d'être considéré par eux comme un « pur ». Pur, cette année-là, voulait dire : royaliste de la première heure.

§

Le calme chez un Paul-Louis Courier est un de ces phénomène rares que l'on ne saurait assez admirer. Pour de tels batailleurs, les repos sont des crises. Cette crise d'isolement et d'inaction, qui durait depuis six ans, depuis le jour où le chef d'escadron Courier avait exprimé par sa démission son opinion définitive sur la guerre, sur les héros et sur l'histoire, — cette crise que n'avaient guérie ni les dernières campagnes de Napoléon, ni les invasions, ni les changements de régime, combien de temps pourrait-elle encore se prolonger?

Il y a de l'intérêt, presque de la passion à suivre les événements qui précipitèrent ce faux ermite, ce pseudo-indifférent vers son rôle prédestiné de lutteur en place publique.

Cela commença par de petits agacements : le despotisme du curé de Luynes exigeant le salut au mort qu'il conduit, et la pitoyable histoire de ces pauvres vignerons que l'on empêche de boire à la Saint-Vincent allaient émouvoir les nerfs, et probablement le cœur de Paul-Louis.

Ajoutez une circonstance terriblement aggravante :

L'argent rentre mal. Les nobles d'abord, pauvres par fainéantise, ne paient pas leurs créances. Quand Courier faisait la tournée des débiteurs, il commençait par Jean Coudray le vigneron qui le remboursait sur-le-champ, et passait ensuite chez M. Précontais de la Renardière, où il racontait comment les Coudray prenaient à déjeuner du café à la crème, ne manquaient de rien, — et même acquittaient leurs dettes. Alors toute la noble famille de la Renardière levait les bras au ciel en s'exclamant : « Du café à la crème ! Du café à la crème ! » et Courier convenait que la situation était intolérable : ne faudrait-il pas bientôt que la noblesse se mît à faire quelque chose pour ne pas mourir de faim ? En attendant, Courier s'en retournait les mains vides.

Dans le même temps, ses clients et ses fermiers en pre-

naient à leur aise avec lui. Il a « la réputation d'un homme qu'on ne paie que quand on veut ». Et on le voit en effet s'abstenir de poursuivre un marchand de bois pour ne pas interdire au fils de ce marchand un mariage qui pourra aider au paiement de ce qu'on lui doit. « Je n'en crois rien, ajoute-t-il bonnement, mais pour ne pas empêcher ces gens de coucher ensemble, j'attends le lendemain de la noce pour lâcher contre eux les huissiers. »

Tant de patience, on le comprend, finit par gâter la meilleure humeur. La mauvaise volonté de ses débiteurs rend Paul-Louis très irritable. Ceux qui le fâchent particulièrement, ce sont ces gentilshommes de campagne qui se laisseraient mourir, et sans avoir payé ce qu'ils doivent, plutôt que de déroger en acceptant quelque travail lucratif. Déjà mal disposé à leur égard, Courier va bientôt ajouter à ses rancunes personnelles contre eux une colère humanitaire et patriotique. Car ces gens alors oppriment la France par la Terreur Blanche.

« La fin de 1815 et le commencement de 1816, raconta plus tard Cauchois-Lemaire, qui fut l'ami de Courier et, comme lui, le témoin et la victime de ces temps, — furent l'époque des épurations, des arrestations, des exils, des proscriptions, et de toutes les mesures acerbes et arbitraires qui puissent revêtir la forme administrative et législative... »

§

Au spectacle de la tyrannie, l'humeur de Paul-Louis ne sut jamais se contenir. Et voici que, du Midi lointain, l'agitation gagne le pays où il réside. On trouvera l'origine des troubles d'Indre-et-Loire dans un rapport (1) du préfet Bacot au ministre de l'Intérieur (21 mars 1816) et dans la réponse faite (le 29) par le ministère sur l'arrestation de six « mauvais sujets » à Luynes. C'étaient deux anciens militaires, un boulanger, un chapelier, un menuisier et un voiturier qui se réunissaient habituellement dans un cabaret de Luynes, et complotaient, contre le gouvernement peut-être, mais certainement contre leur ennemi intime, monsieur le Maire.

Or, ces gens étaient destinés à troubler le repos de Courier. Monsieur le maire ayant fermé le cabaret, et arrêté les suspects, le feu fut mis à sa maison. La répression se fit durement,

(1) Archives Nationales F[1c] III Indre-et-Loire 10.

à la grande joie du ministre qui écrivait : « Ne perdez pas de temps pour atteindre ceux qui vous ont échappé et pour surveiller les mauvais sujets qui sont encore à Luynes avec de mauvais desseins. Une punition sévère... etc. » Cette petite exhortation répondait aux rapports rassurants dans lesquels les préfets commettaient l'étourderie de représenter leurs Tourangeaux comme de bons moutons paisibles et dociles.

M. Bacot ne perdit point de temps pour surveiller ses administrés. La « surveillance » était une coutume spéciale à cette époque, et par laquelle, en novembre, douze (1) bonnes gens de Luynes se retrouvèrent dans les prisons de Tours.

Le député d'Argenson monta à la tribune de la Chambre afin de signaler les abus de ce genre qui, se renouvelant par toute la France, prouvaient l'égalité de tous les citoyens devant un gouvernement cohérent et fidèle à son programme. D'Argenson n'obtint qu'un rappel à l'ordre.

A ce moment Courier n'y tient plus. Pour sauver des innocents, cet homme, détaché de tout, revenu des enthousiasmes, blasé sur les injustices et le despotisme, fait un éclat.

Il était parfaitement inconnu. Son nom pouvait rappeler à quelques savants un encrier renversé jadis sur un précieux manuscrit florentin de Longus, — des traductions, des dissertations, des éditions de livres grecs. Il n'était en son village qu'un ancien officier retiré dans ses propriétés. Rien ne désignait cet obscur intellectuel pour une protestation publique, — rien, si ce n'est sa colère. Il habitait Luynes, il connaissait familièrement les pauvres victimes du gouvernement, il vivait avec peine, il ne pouvait enfin plus résister à la violence de sa nature.

A Paris, où l'appelait alors l'impression de sa *Luciade* traduite du grec, il dut recevoir les encouragements, les excitations de ses amis, bons opposants. Enfin, le 10 décembre 1816, il remettait à son imprimeur une *Pétition aux deux Chambres*.

Il y dépeint simplement les misères de ses voisins de campagne ; sans que jamais il dépasse les limites de sa commune on sent bien que c'est un mal général qu'il attaque, — la Terreur Blanche. Cependant, il paraît de bonne foi donner sa

(1) Cela ne faisait pas, comme le prétendra Courier, le centième de la population ; Luynes comptait alors 2.332 habitants (rapport du préfet).

confiance au régime contre « ceux qui, armés du pouvoir, voient toujours dans leurs ennemis les ennemis du roi, et tâchent de les rendre tels à force de vexations ». Il faisait comprendre le danger terrible qui menaçait les villages si, comme à Luynes, le maire, profitant des circonstances politiques, pouvait faire intervenir l'autorité de sa magistrature dans ses querelles personnelles. Ni la personne du roi, ni la valeur du régime ne semblaient mises en question par Paul-Louis.

§

Conçue avec tant de mesure, cette pétition, malgré son succès énorme, n'engageait encore pas Courier sans retour possible.

D'autant moins que, ayant obtenu satisfaction du ministre, il se tut et sembla, pendant deux ans, vouloir l'oubli. La Pétition avait été un faux départ. Courier était bientôt revenu à ses chères études grecques. Puis, deux mois après la publication de son pamphlet, en février 1817, une hémoptysie lui imposait un repos que des rechutes firent durer deux ans. Il souffrait d'une maladie chronique prise à l'armée (sans doute de la tuberculose pulmonaire) qui, depuis 1799-1800, se manifestait par des crachements de sang.

L'année 1817 passée aux eaux, 1818 fut partagé entre Paris et la Touraine. Ce ne fut pas cependant du temps perdu pour l'évolution politique de Paul-Louis : ici comme là, de nouveaux sujets d'irritation s'offrirent à lui pour le pousser vers les luttes qui convenaient à son tempérament. Cet hiver, il se trouvait trois banquettes vides à l'Académie des Inscriptions. Courier, qui se proclamait avec un légitime orgueil un des deux ou trois vrais hellénistes de France, pensait s'asseoir à la place de son beau-père Clavier. Refusé et furieux, il quitta Paris, acheta au mois d'avril la ferme de la Chavonière (commune de Véretz, Indre-et-Loire) et s'y installa pendant l'été afin d'écrire à l'Institut une lettre qui soulageât sa bile.

Or, les gens de son pays n'avaient pas oublié la Pétition. Elle avait sauvé quelques innocents, c'est-à-dire exaspéré les autorités. Courier s'en aperçut dès son retour en province. Il fut la victime désignée pour toutes les vexations. Le molester était une façon de faire sa cour. Claude Bourgeau lui massacre ses belles forêts au mépris d'un marché passé, — on con-

damne Courier à indemniser Bourgeau. Pierre Clavier dit Blondeau, son garde-chasse, arrêté sans motif, paie par la prison le tort de servir un maître suspect.

Franchement, il semble que les choses l'aient voulu, soient allées harceler Courier dans son repos, dans cette convalescence qui pouvait devenir une retraite. La Pétition de 1816 le poursuivait. Il y a des actes dont on reste l'esclave.

Isolé, écrasé, Courier dut chercher des amis. C'est à eux désormais qu'appartiendrait sa conduite. S'adressant à ceux que la Pétition avait dû lui concilier, il pria Etienne, un des directeurs du grand périodique libéral *la Minerve*, de le soutenir dans le procès Clavier-Blondeau : « Vous serez d'avis comme moi, écrivit-il, que ces faits sont bons à publier. Dites-en un mot, je vous prie, dans un de vos excellents articles, afin que Paris du moins sache comme on traite ceux qui le nourrissent... *L'opposition* réussit mal dans les départements, et je puis vous en dire des nouvelles. »

Ce n'était pourtant pas encore un opposant farouche, mais certes ce n'était plus « un pur ». Et peu s'en fallut qu'il ne se réconciliât avec le régime ; la lettre à l'académie écrite, Courier, s'étant rendu à Paris pour l'imprimer, se fit recommander et présenter au ministre Decazes qui l'accueillit aimablement. « Pendant huit jours il fut en crédit; on écrivit au préfet de le laisser en repos. On allait destituer le maire, et même nommer Courier à sa place. » Mais l'esprit d'indépendance devait l'emporter; Courier ne voulut pas comprendre les avances du gouvernement, manqua de souplesse et de lâcheté, et fit le pas décisif en publiant quand même sa *Lettre à l'Académie des Inscriptions*, où s'était jointe à la rancune du candidat malheureux l'exaspération du propriétaire menacé.

C'était se compromettre irrémédiablement. Dès lors, de gré ou de force, Paul-Louis appartenait à l'opposition. Ne pouvant plus compter sur aucun appui officiel, l'élémentaire instinct de conservation le poussait vers les libéraux. Il inaugura par les *Lettres au Censeur* une carrière régulière de publiciste que le *Simple Discours* consacrera définitivement par deux mois de prison.

§

Ainsi ce bon épicurien idyllique, qui naguère abandonnait

la grande armée pour vivre mollement, intellectuellement, suivant ce qu'il croyait être son bon plaisir, — le voilà enfin rendu, presque malgré lui, à sa vraie destinée.

Dès le jour où, revenu chez lui, il reprit la chasse aux débiteurs suivant l'exemple paternel, il retrouva du goût à l'action et aux réalités dont il se disait, dont il se croyait dégoûté. Dans les procès il rapprenait peu à peu le plaisir ancien des batailles. Son caractère éristique l'entraînait à ces luttes, où l'amour de l'argent exalta son ardeur ; ce n'est pas, cette fois, pour la fumée d'une gloire étrangère qu'il va combattre : les injustices gouvernementales et les haines que l'on entretient chez ses voisins menacent sa fortune.

Voilà un enjeu dont Courier ne prétend pas se désintéresser. Stendhal, son grand ami, lui ressemblait sur ce point comme en beaucoup d'autres : tous deux se montraient souvent inquiets d'argent. Stendhal conserva de Courier mort un souvenir où l'amitié se mêlait d'admiration. Surtout, il ne pouvait oublier la dernière conversation qu'ils avaient eue, huit jours avant le meurtre de Courier : c'était un mardi-gras, ils s'étaient promenés quatre heures ensemble, puis étaient allés dîner chez Biffi. Quand vint l'addition, Paul-Louis la trouva trop chère et ne se gêna point pour le dire. Je ne sais qui des deux payait le dîner, mais la remarque de Courier devait rester, dans la mémoire de Stendhal, parmi ces exemples qui rendent l'existence légère.

Courier, d'ailleurs, laissait (ou faisait) imprimer que la haine de sa famille pour les nobles datait de la nuit où son père avait failli être assassiné par le mari de sa maîtresse, M. le duc d'O... Ce gentilhomme espérait, avec le concours de quelques valets bien armés, se dispenser de payer à Courier le père 160.000 livres qu'il lui devait, — et peut-être après tout venger aussi son honneur conjugal. Les valets furent pendus, de la femme on n'a plus parlé, mais l'amant perdit sa créance, — et ne le pardonna jamais à la royauté.

Si de telles aventures établissaient dans la famille Courier une tradition politique, on peut supposer les sentiments que la Restauration inspira à Paul-Louis dès qu'elle lésa ses intérêts de propriétaire.

Peut-être n'en fallait-il pas tant pour jeter un tel homme dans la mêlée. Ce sont toujours ces paisibles, ces méditatifs

qui sentent le plus violemment les injustices auxquelles le reste du monde s'habitue; un accident les révèle tout à coup hommes d'action et de violence. S'ils sont longtemps demeurés spectateurs impassibles, c'est précisément que la moindre irrégularité, la moindre iniquité, la moindre sottise, s'ils y prêtent de l'attention, blesse gravement leur anormale sensibilité. Ils craignent pour leur paix habituelle un mouvement de fureur ridicule au milieu de la modération commune, ils ferment les yeux. Or, un beau jour, ils n'y tiennent plus : « Voilà, s'écrient-ils, qui est tout de même trop fort! » Et M. Bergeret entre dans la fournaise. Ce jour-là, étant sorti de son rêve intérieur, la lumière l'a ébloui. Mais aussi il sait que son geste ne paraîtra plus déplacé : autour de lui, beaucoup de gens, qu'il a vus jusque-là très doux et très calmes, ont commencé à s'agiter furieusement et à donner de la voix.

...Paul-Louis Courier, d'ailleurs, aussi bavard que M. Bergeret, a sur lui un avantage qui prend alors de l'importance. C'est d'aimer les coups, — et plutôt ceux qu'il donne que ceux qu'il reçoit.

§

Plus tard, il se défendit d'avoir été simplement une voix du chœur. « Seul au temps de 1815, dit-il, je rompis le silence de la France opprimée. » Il est exact que sa Pétition était née un mois après le Projet de loi par lequel Fouché instituait l'autorisation royale, c'est-à-dire la censure préalable des journaux. Il est vrai que la presse était contrainte à des précautions et à l'insignifiance. Mais la conscience publique se soulageait par une multitude de brochures, périodiques de gros format assimilés aux livres, pseudo-lettres, feuilles volantes, impressions étrangères et clandestines. Réimprimer les raisonneurs du XVIIIe siècle paraissait même une manifestation riche de sens. Voltaire, Rousseau, Helvétius, d'Holbach, Dupuis, Volney ressuscitaient pour faire pièce à Louis XVIII.

La Pétition de Courier, que Courier voudrait vieillir, la plaçant « au temps de 1815 », la faisant, en 1817, remonter à deux ou trois ans alors qu'elle date de deux ou trois mois, — ce n'avait pas été une voix dans le silence, mais un cri mieux entendu dans la bagarre.

Après les orages de la Révolution (cela s'appelait ainsi) et le

mutisme légal de l'Empire, la paix et un peu de liberté allaient emplir le pays d'un énorme bavardage. Bataillon par bataillon, Napoléon avait exporté la France. Elle avait dû vivre à l'étranger, puis faire vivre chez elle les étrangers de la Sainte-Alliance. Seule enfin elle se reconnaissait, prenait bruyamment conscience d'elle-même.

Dès 1815, la bourgeoisie libérale, que les romantiques furent payés pour discréditer par le ridicule, se remit à l'œuvre révolutionnaire dont Bonaparte lui avait fait perdre tout le bénéfice.

Ce fut un grand mouvement, celui où Courier, qui se vantait d'avoir donné le branle, se trouva, sans peut-être y consentir, emporté. Il ne se prétendait pas chef de parti, mais partisan isolé. En réalité, il joua un rôle important, — un peu comme un acteur qui ne connaîtrait que son propre rôle. Il procura grand crédit à certaines idées, à certaines rancunes, a certains désirs où se résumait la doctrine d'une faction que peut-être il n'aurait pas accepté de servir officiellement. C'est à se demander s'il se chargea de répandre d'un air indifférent des opinions et des sentiments, — ou s'il les reçut par conviction et les répéta de bonne foi, se faisant l'instrument inconscient d'une politique dont quelqu'un tenait les fils, son ami Béranger, par exemple, ou quelque autre dans l'entourage du banquier Laffitte et de Louis-Philippe d'Orléans.

§

Ainsi, son destin pousse Courier : de tempérament volontiers batailleur, il suit ses nouveaux amis, l'heure étant propice, et renonce à ses allures d'indifférence.

Jusqu'où cependant va ce renoncement? Croit-on bien que Courier veuille abdiquer son ancien dégoût de l'action, cette vieille haine de l'Idée qu'il exprimait fréquemment dans sa *Correspondance* et dans ses traductions? Sachez d'abord combien est platonique l'opposition de 1816, contenue par des lois très étroites, faible, impuissante. Et puis, sans doute, décidé par le succès de sa Pétition et par la nécessité de lier la défense de ses intérêts propres à celle du pays entier, pris avec ses contemporains dans une sorte de renouveau révolutionnaire, Courier allait servir décidément la cause libérale; mais il entrait tout entier dans la vie politique, sans rien abdi-

quer de tous ses ressentiments, accompagné de tous ses souvenirs. Il n'était pas né pour les grandes théories; il faisait fond seulement d'impressions personnelles; il n'avait pas l'habitude de se battre pour quelque chose, mais contre quelqu'un; sa vie du moment et sa vie d'autrefois lui fournirent les adversaires à qui s'en prendre. Servir la cause libérale, ce fut encore pour lui servir ses sentiments intimes et invariables, continuer la lutte contre les croyances et les idées : officier démissionnaire, petit propriétaire économe, sceptique de carrière, il s'attaque à trois ennemies : l'armée, la religion et la noblesse.

Et, par là, il se trouve seconder à merveille son parti. Mais c'est en lui-même qu'il prit cet antimilitarisme, cet anticléricalisme et cette haine des grands qui emplirent son œuvre. Jamais cet ennemi du sabre, du goupillon et du blason ne dépouillera le vieil homme (1).

II. — GALONS, SOUTANES ET PARCHEMINS

Dès son avènement à la vie politique, Courier exprime toutes ses idées. Elles resteront toujours nettes, peu nombreuses d'ailleurs, et violentes comme celles qu'on a suffisamment éprouvées à ses dépens pour ne pas se tromper sur leur valeur. Elles s'étaient formées lentement en Paul-Louis au cours de ses expériences guerrières; les années d'inaction et de méditation qui vinrent ensuite les rendirent fortes et inébranlables.

(1) Pour la commodité de l'auteur et des lecteurs, voici la chronologie des œuvres qui seront nommées : — *Lettres au Censeur*, 12 lettres, dont 10 parurent dans *le Censeur*, journal libéral modere de Comte et Desnoyer, avant la publication collective, de juillet 1819 à avril 1820. — Brochures personnelles du même temps : *A MM. les juges du Tribunal civil, Placet, Pierre Claires à MM. les juges de police correctionnelle* sur l'affaire Clavier-Blondeau. *A MM. du conseil de préfecture* pour réclamer le droit de vote (1818-1820). — Puis deux *Lettres particulières signées de Tours* (oct.-nov. 1820). En 1821, le *Simple discours* sur l'acquisition du château de Chambord; Courier, traduit pour ce pamphlet en Cour d'assises et condamné à deux mois de Sainte-Pélagie, publia son *Procès*, qui lui fit un nouveau succès; pendant le procès il avait publié une petite brochure *Aux âmes dévotes de la paroisse de Péretz* (1821) où il reprenait son attaque contre la cour en asseyant de se concilier le pouvoir royal. — En 1822, *Pétition pour les villageois que l'on empêche de danser*, et les deux *Réponses aux anonymes qui ont écrit des Lettres à Paul-Louis Courier*, plus une *Proclamation Un Vieux soldat à l'armée*, anonyme) à l'occasion de la guerre espagnole. — En 1825, *Pièce diplomatique* sur le même sujet que la Proclamation; *Gazette du Village* et *Livret de Paul-Louis*. En 1824, *Pamphlet des Pamphlets* et *Avertissement du libraire*. Dès 1824 (un an avant sa mort) une *Collection des lettres et articles* où étaient reproduites les lettres écrites par Courier à divers journaux de 1823 à 1824. — En 1828, enfin, la *Correspondance* et quelques écrits inédits.

Compagnon d'armes des soldats de l'an II et des maréchaux de Napoléon, Courier n'avait appris auprès d'eux que le dégoût de la guerre et de l'armée, et se plut à l'exprimer dès après les avoir quittés. Ses correspondants eurent maintes occasions de s'en apercevoir ; — les lecteurs aussi de ses traductions ; par l'adoption systématique de ce genre littéraire, Courier faisait savoir qu'il ne croyait plus ni à la possibilité ou au mérite du nouveau, ni à l'intérêt de la vie, mais seulement au plaisir nonchalant des mots et des belles formes. Ces terribles désillusions militaires qui, de vingt à quarante ans, avaient attristé sa jeunesse, Courier ne les oublierait jamais.

Et le soldat qui écrivait de l'armée d'Italie (15 avril 1816) : « Nous n'étions pas venus pour faire violence à personne. Voilà un commandant de Gaète qui ne veut pas rendre sa place : eh bien ! qu'il la garde ! Si Capoue en eût fait de même, nous serions encore à la porte... Les troupes, en Allemagne, nous apportaient leurs armes, et les gouverneurs leurs clefs avec une bonté adorable. Voilà ce qui encourage dans le métier de conquérant, sans cela on y renoncerait », n'est-ce pas bien le même qui va dire dans sa *XIe lettre au Censeur* : « Il y a peu de plaisir à conquérir des gens qui ne veulent pas être conquis, et nous en savons des nouvelles » ?

Que l'on ne croie pas à une simple boutade ! Les *Lettres particulières signées de Tours* étalent à loisir les mépris que Courier a conservés du temps où il était « canonnier à cheval ». Il considère la guerre comme un amas de lâchetés, de cruautés et d'injustices, et ceux qui la font comme d'orgueilleux incapables. Aussi, dans ces *Lettres*, excite-t-il contre les officiers nobles les laboureurs soldats que la conscription arrache à leurs champs, contre les chefs qui exercent un métier facile, gagnent des titres et des grades, le troupeau anonyme qui leur conquiert, sans profit ni récompense, de la gloire.

Une des grandes joies de Courier fut toujours de publier ses rancunes d'officier démissionnaire. Même après sa mort, *les Conseils à un colonel* (datés de 1803) et *la Conversation chez la comtesse d'Albany* (datée de 1812), qui parurent avec *la Correspondance*, en 1828, continuaient d'exprimer ses sentiments antimilitaristes. Durant sa vie, il les avait manifestés avec tant de violence que ses exhortations ressemblent moins à des paroles qu'à des actes.

Ce vieux grognard, qui entrait en fureur à la vue des décorations et des galons, était devenu une précieuse recrue pour la propagande que le parti libéral menait vers 1822 dans les régiments de province. Contre le projet d'expédition et de restauration en Espagne, l'opposition faisait donner toutes les forces orléanistes, républicaines, bonapartistes surtout et carbonaristes. Les demi-solde pénétraient dans les casernes pour convertir les troupes royales. Benjamin Constant, le grand homme du parti, n'attendait, pour aller en Espagne soutenir les Cortès contre le drapeau blanc, que des subsides qui ne se trouvèrent pas. Un refrain de Béranger se répétait : « Brav'soldats... demi-tour ! » Alors Courier lança une demi-feuille anonyme, *Un vieux soldat à l'armée*, où il prêchait crûment la désertion, et le général Lamarque s'écriait : « C'est un exemple à suivre (1) ! »

« Vive la schlague ! Vive le bâton ! Point d'avancement pour les soldats, point de grades que pour les nobles ! » Voilà comment « le vieux soldat » encourageait la fidélité des troupes. Courier excelle à démoraliser le soldat en lui faisant voir les privations et les injustices qui lui sont réservées. Se battre pour que d'autres avancent, quelle sottise ! Ainsi, dans la *Première lettre particulière*, le sergent-major Francisque se plaignait de rester sergent à son lieutenant qui répondait : « Quoi ! ce n'est pas assez pour un homme de ta sorte, né rustre, fils d'un rustre ! » Sur quoi Francisque se croisait les bras : « Allez, mon lieutenant,... allez devant et m'attendez ! »

Le sot métier qu'accepteraient des prolétaires en défendant les biens et les honneurs des bourgeois, en donnant leur vie pour maintenir les inégalités dont ils ont souffert, on nous l'a dit et redit depuis 1820. Or, voyez le bonhomme Paul (*Deuxième lettre particulière*) qui va trouver un soldat sous les armes, l'appelle camarade, lui demande ce qu'il a à faire avec ces nobles et ces riches, et lui conseille amicalement le refus d'obéissance.

Pendant qu'il essaie ainsi de retirer au roi l'appui de l'armée, Courier engage vivement, dans son *Simple Discours*, les vilains et surtout les paysans à ne pas oublier la haine qu'ils doivent aux seigneurs. On reconnaît là les deux opéra-

(1) Cf. Thureau-Dangin, *le Parti libéral*.

tions familières aux fauteurs de complots militaires et de guerres civiles :

« 1° Corrompre l'opinion publique en répandant à profusion dans la classe du peuple et dans les campagnes des écrits et des discours immoraux ou séditieux.

« 2° Détourner les soldats de leur devoir par le moyen de quelques sous-officiers de l'armée et quelques officiers à demi-solde. »

Qu'est-ce là ? Un programme où Courier indiquerait à ses amis de quelle façon il entend agir ? Non, mais simplement un rapport de justice (1) relatif au complot de Saumur (1822), qui nous révèle la bonne méthode pour préparer un coup de force.

On voit en quoi le vigneron Paul-Louis pouvait aider l'action de ce que les mouchards du roi appellent si naïvement « des associations secrètes bien connues ». Il y était peut-être moins porté par le désir d'un changement de régime que par la comparaison qu'il avait toujours faite, pour son malheur, entre les héros si beaux de Plutarque et les hommes de guerre sous qui il avait servi.

§

Haïr le sabre et non le goupillon, cela ne s'est jamais vu. Ce sont deux puissances sociales, également fortes, luxueuses et autoritaires, souvent alliées, et qui déteste l'une déteste l'autre. Paul-Louis, bien qu'il n'aime pas les règles, se soumet à celle-là : sa *Pétition* de 1816 débutait par une histoire de curé. Ce ne devait pas être la dernière de Paul-Louis. Il en contera dans les *Lettres au Censeur*, puis un peu toujours,— et de plus en plus à mesure qu'il ira vieillissant.

On pourrait dire de l'anticléricalisme de Paul-Louis qu'il est la marque d'un esprit gaulois, il n'est pas sans exemples que de telles définitions aient tenu lieu d'explications. Certes l'ironie toujours prête chez Courier trouvait sur les domaines de l'Eglise de beaux terrains de chasse. Dans la *Deuxième réponse aux anonymes*, dans la *Pétition pour les villageois que l'on empêche de danser*, dans le *Livret*, dans la *Gazette du Village*, on assistait aux combats des sens et de l'esprit dans l'ombre dangereuse du confessionnal. C'étaient de ces grasses histoires

(1) Arch. Nat. BB. 30 242 (4).

qu'on se plaisait à conter dans l'ancienne France ; mais les réguliers, qu'avaient si violemment raillés le Moyen-Age, puis le siècle de Rabelais et d'Henri Estienne, cédaient ici leur part de ridicule et d'injures aux curés, surtout aux curés de campagne.

La religion fournissait un trésor inépuisable d'anecdotes où prendre des succès de conteur populaire et aussi des joies de soudard sensuel. Car ce n'était pas seulement un amusement de causeur que cherchait Paul-Louis, mais l'occasion de faire triompher de toute résistance spirituelle la sensualité (1) qui était sa loi. Lui qui n'avait pas cru que, même pour sauver la Patrie, on dût faire violence à son estomac, lui à qui la gelée faisait déserter l'armée de Rhin, comment aurait-il admis que l'espoir des béatitudes futures et douteuses dût condamner les prêtres à la chasteté et les priver d'un plaisir auquel il avait toujours été extrêmement sensible ?

Et puis il ne reprochait pas seulement à ces béatitudes futures de se compenser d'avance par l'abstinence sur terre, mais il ne leur pardonnait pas d'être futures et incertaines. Il était affligé d'une monstrueuse répugnance à toute foi. Toujours capable de raillerie, de méfiance et d'hostilité, il soutenait mollement le peu qui lui venait de conviction. Comment supporterait-il que d'autres endorment leurs doutes et leurs inquiétudes sur l'oreiller commode des croyances et des espérances !

Non pas seulement dans le jésuitisme, mais dans la dévotion, même dans la religion, tout devait le blesser, depuis le luxe rituel jusqu'aux sentiments intimes de religiosité. Sa vie militaire, brisant en lui l'élan, l'avait comme accablé d'une fatigue incurable ; en renonçant au culte des héros, il excluait de ses jouissances intellectuelles l'élévation ; toute spontanéité abolie, la principale affaire pour lui fut de ne jamais plus devenir la dupe de rien ; et, un amour, un attachement, surtout aux choses du ciel, est une duperie consentie dont le spectacle révolte Paul-Louis. Défiant, il repousse les duperies, — raisonnable, il déteste les effusions, et désabusé l'exaltation.

(1) Grâce à la parenté qui lie leurs esprits, Courier a pu se permettre d'emprunter à Anatole France (*le Jardin d'Epicure*, pp. 68 et suiv.), l'aventure d'un vicaire de Saint-Lô qu'il prête successivement au chanoine Fortini de Livourne et au vicaire de Rocca di Papa (*2e Réponse aux anonymes*). Nommons aussi, parmi les meilleurs modèles de Courier, Claude Tillier et Jules Renard (*Mots d'écrit*) que Courier semble avoir lus et relus.

Mais bientôt il n'en sera plus à signaler joyeusement que « la froide indifférence a gagné toutes les classes, tous les individus sans en excepter l'abbé de la Mennais et d'autres orateurs de la cause sacrée ». Il n'en sera plus à peindre le triomphe des sens chez les gens de religion. La lutte morale va devenir une lutte de partis.

L'esprit d'autorité, que faisait déjà pressentir dans l'Eglise l'exigence du curé de Luynes en 1816, se manifestera officiellement, régulièrement, avec la Congrégation sous le ministère Richelieu. Le chômage, par exemple, que l'Eglise impose à certains jours, fait la misère des paysans; mais l'Eglise ne s'arrête pas là, elle prétend interdire en même temps le travail et les réjouissances. Voilà contre quoi, en juillet 1822, Courier, qui s'était juré de rester quelque temps tranquille, va s'élever hautement. La défense intimée par les curés à leurs paroissiens de goûter aux fêtes, sur les places et les pelouses, le plaisir immoral de la danse, était un de ces petits faits symboliques, où Courier aimait à prendre le thème de ses pamphlets : ainsi, dans la *Pétition pour les villageois que l'on empêche de danser*, sous couleur de réclamer un droit naturel et un amusement inoffensif, il va dénoncer l'esprit sombre, maussade, étroit, inquisiteur, despotique des jeunes prêtres et des Missions à qui le gouvernement livre le pays.

C'est le moment où, la politique se confondant avec la religion, l'intrusion du « parti prêtre » dans la direction du royaume allait soulever une tempête d'antijésuitisme. La caricature, la chanson, la presse s'employaient à rendre odieuse et ridicule la soutane. *Le Constitutionnel* publiait périodiquement une petite *gazette ecclésiastique*, qui recensait les crimes et provocations des « hommes noirs ».

Des réputations et de petites gloires s'établissaient sur le seul titre d'anticléricalisme; ainsi celle de Béranger. Les attaques de Paul-Louis contre les cagots prirent dans son œuvre une place sans cesse grandissante; son succès s'en accrut d'autant. Et c'est principalement sur cette attitude de combat que l'image de Paul-Louis s'est composée pour la postérité.

§

Il ne reste au seigneur qu'à aller prendre sa place réservée,

entre l'officier et le curé, parmi les haines naturelles de Paul-Louis pour faire de lui un libéral achevé.

Or, la haine des aristocrates était chez lui plus que naturelle, elle était héréditaire : elle s'était développée à la rencontre de la jeune noblesse créée par Napoléon, contribuant puissamment à dresser Courier contre ses chefs militaires, mais elle lui venait, on l'a vu, de son père; et, lorsqu'il reprit, à la Chavonnière, la vie et les préoccupations paternelles, sa piété filiale trouva d'excellentes occasions de se manifester contre les ennemis traditionnels de la famille.

Dès 1819-1820, dès les *Lettres au Censeur*, sous des airs humbles et rieurs de Jacques Bonhomme, Courier travaille pour son parti à un grand schisme politique entre la France nouvelle et la France d'ancien régime. La France est une maison où les locataires ne s'accordent pas : l'un vient de s'installer et n'entend point se laisser déloger; l'autre rentre à l'instant, n'admet pas les changements qui se sont faits pendant son absence de vingt-cinq ans, et invoque l'ancienneté de son bail pour rétablir le vieil état des choses. De l'entresol, les libéraux excitent le rez-de-chaussée contre les étages supérieurs.

Des livres populaires, comme les petits romans de René Chatelain (1) et les *Lettres au Censeur* de Courier ou son *Simple discours:* racontaient moins qu'ils n'encourageaient la lutte des classes. Le morceau principal de ce Discours était employé à présenter la prostitution et la fainéantise comme les moyens de parvenir des grands de cour.

Il faut se rappeler les circonstances qui inspirèrent à Paul-Louis le *Simple discours :* le meurtre du duc de Berry, en février 1820, avait fait triompher les ultras : ils purent crier que le couteau de Louvel, c'était une idée libérale. Jolie phrase, qui mit Richelieu à la place de Decazes, supprima *la Minerve* comme complice de l'assassin, et remplit pendant des mois les cerveaux et les discours royalistes. Le refrain commençait à vieillir quand, par chance, la naissance de « l'enfant du miracle » reporta sur le duc de Bordeaux l'attention, l'intérêt, les espérances et la dévotion des bons sujets du roi. Au début de 1821, le ministre de l'Intérieur proposait une souscription

(1) *Voyage d'un étranger en France pendant les mois de novembre et décembre 1816, — le Seizième siècle en 1817, —* et surtout *le Paysan et le Gentilhomme, anecdote récente* où l'on croirait lire un récit nouveau des événements de Luynes, que Courier contait dans sa *Pétition* quelques mois plus tôt.

nationale pour offrir au petit prince inespéré le château de Chambord.

Dans de tels plébiscites, le total des listes indique seulement le degré de la crainte qu'inspire le gouvernement.

Elle était alors à son comble. Cependant, Paul-Louis, la forte-tête du village, ose publier son *Simple discours* pour que les paysans ne se laissent pas arracher leurs économies. La souscription outrage les petits propriétaires ruraux : comment ! c'est à nous, travailleurs de la terre, qu'on vient demander de quoi offrir aux fainéants de cour ce gros domaine de Chambord ! Et voilà l'occasion de tirades sur les méfaits de la cour. Le véritable grief de Paul-Louis contre les courtisans, il faut le chercher moins dans le scandale de leurs mœurs que dans leurs accaparements.

« Douze mille arpents de terre enclos, dit-il de Chambord..., c'est un joli cadeau à faire à qui les saurait labourer. Vous et moi connaissons des gens qui n'en seraient pas embarrassés... Mais lui (le petit prince), que voulez-vous qu'il en fasse ? » Ce ton, qu'on s'en souvienne, était déjà exactement celui du jeune Paul-Louis lorsque, âgé de quinze ans, « les beaux jets d'eau, les belles statues et les beaux arbres bien taillés » des parcs royaux (en 1787) lui faisaient dire : « Je crois que tout cela est parfaitement inutile à celui qui le possède, et, s'il y avait du froment ou des pommiers, cela ne serait pas si beau, mais cela vaudrait mieux. » Révolte d'un paysan pour qui la terre ne saurait devenir un décor ou un luxe, ni un cadeau sans importance, mais doit rester un précieux instrument de travail, — c'est là tout le *Simple discours*.

Ce que Paul-Louis reproche d'abord aux nobles, c'est d'être des Précontais de la Renardière, des gens qui veulent jouir et posséder, mais non travailler. Ceux-là ne sont pas de même race que nous, paysans. Comment ont-ils bien pu s'enrichir quand le pauvre monde peine sans résultats ? Comment ? Par toutes les bassesses et tous les crimes, où Paul-Louis montrera « l'origine des grandes fortunes dans la noblesse, et de la grande propriété ».

Et cette race n'est pas seulement différente, mais ennemie naturelle de la race paysanne. Sa paresse et sa gourmandise la rendent terriblement dangereuse aux faibles. Contre le péril

noble, Paul-Louis met en garde l'âpre instinct qui vient de naître parmi les serfs émancipés fraîchement, — l'instinct de la conservation des propriétés.

Il avait déjà, dans les *Lettres au Censeur*, fait l'apologie difficile des « bandes noires », les félicitant d'aider au morcellement des grands domaines. Il servira constamment les intérêts de la petite propriété, qui est l'œuvre de la Révolution. « Le peuple est d'hier propriétaire, ivre encore, épris, possédé de sa propriété ; il ne voit que cela, ne rêve d'autre chose, et, nouvel affranchi de même quant à l'industrie, se donne tout au travail, oublie le reste... Le paysan n'envisage plus qu'un champ, une maison qu'il a ou peut avoir, pour laquelle il travaille, amasse, sans prendre repos ni repas. Il n'a d'idée que celle-là ; et vouloir l'en distraire, lui parler d'autre chose, c'est perdre son temps » (*Pétition pour les villageois*). Ah ! comme Courier le sait bien ! et comme il se garde de lui parler d'autre chose !

C'est par ces sentiments terriens, plus forts encore de toute leur jeunesse, que Courier prend les paysans, — par ces sentiments auxquels les Jacobins n'avaient jamais fait, contre Brunswick et les ci-devant maîtres du sol, un vain appel pour la sauvegarde de la Patrie (c'est-à-dire des biens nationaux) en danger. Les libéraux de la Restauration s'en souviennent ; mais, parmi eux, personne vraiment ne peut, plus sincèrement et plus fortement que Courier, parler à des propriétaires sur l'amour de la propriété.

Dès qu'il a brisé son épée, il est cela, propriétaire, — et rien d'autre. Dans la vie à la campagne, il retrouve aussitôt l'emploi naturel de ses qualités. Ses champs le prennent si entièrement qu'il en oublie d'abord le reste du pays ; quand il s'occupe ensuite du pays, il n'oublie plus ses champs. Et, en même temps que ses *Lettres politiques*, il publie des brochures, placets et lettres ouvertes relatifs à ses petites affaires personnelles ; c'est pour rendre son personnage sympathique et faire voir dans les mésaventures dont il se plaint un exemple de l'oppression où le gouvernement tient toute la nation. Et il exprime là, pour ses bois et ses vignes, pour son argent, un amour inné, âpre, processif, à quoi les paysans doivent reconnaître un des leurs, un frère.

Il partage leurs sympathies et leurs haines ; il obéit aux

mêmes raisons qu'eux. Il s'est décidé à la politique, non en esclave des principes, mais pour se défendre contre des empiétements et des dommages, il est entré dans la carrière non au cri de « Vive la Liberté ! » mais de « Ma place au soleil ! »

Depuis que Paul-Louis vit à la campagne, on ne peut pas dire qu'il ait acquis des sentiments nouveaux ; c'est toujours sa destinée qu'il suit en combattant galons, soutanes et parchemins. Mais il y a bien des gestes pour accomplir un même acte. Or, quand Courier soutient contre l'officier noble le laboureur que la conscription a pris, quand il se fait le champion des mauvais paroissiens en guerre avec le curé que l'administration protège et qui la sert, quand il dénonce l'avidité des anciens seigneurs, quand, enfin, il défend *la chaumière* contre *le château*, on commence de voir moins en lui l'officier démissionnaire que le propriétaire.fermier.

Il a gardé sa cravate noire et quelque reste de l'uniforme, mais il a jeté par-dessus la blouse paysanne.

§

Le *Simple Discours* et le *Procès de Paul-Louis Courier* ont sacré Paul-Louis pamphlétaire du parti dont, ajoute-t-on, Béranger reste le chansonnier, Manuel l'orateur, Laffitte le banquier, dont tel autre qui mourut ignoré aurait pu (sans doute) être le cordonnier. D'un mot, on réduit Courier à l'emploi de fournisseur.

Réellement, il ne fut pas et ne *voulut* pas être le pamphlétaire de la bourgeoisie, mais de la petite propriété. Son animosité contre la Cour était un peu celle d'un campagnard contre les gens de la ville ; et, sans dédaigner pourtant le succès parisien, il désirait une popularité qui commençât au seuil de sa ferme. Le *Simple Discours* était adressé par « Paul-Louis, vigneron de la Chavonnière, aux membres du conseil de la commune de Véretz, département d'Indre-et-Loire ». Pendant son procès, il demandait *Aux âmes dévotes de la paroisse de Véretz* de prier pour lui. Avant tout il sollicitait une gloire locale, il voulait passer prophète en son village.

Cette ambition fut mal accueillie. Qu'on ne croie pas que, après avoir rudoyé le gouvernement et obtenu, bien qu'il parût d'abord difficile de lui accorder cette faveur, deux mois

de Sainte-Pélagie, Courier ait trouvé quelque réconfort dans la reconnaissance et l'affection populaires. Nous avons, des souffrances incessantes que lui infligèrent ses bons paysans, un témoin auquel on n'a jamais recouru : c'est encore Stendhal.

Il reçut d'amères confidences, rapportées par lui dans une lettre à un ami (inconnu) pour le dissuader de se retirer en province. Stendhal (1) représente la vie des champs en monologues et dialogues dont « l'idée, dit-il, ne m'appartient pas; elle est de Paul-Louis Courier qui me l'a remise dimanche dernier, entourée des aperçus les plus piquants. Le vigneron Jean-Louis est un bon homme, avec une disposition philosophique, qui cherche la paix ; son ridicule est de s'être trompé et de trouver la guerre, et une guerre de tous les quarts d'heure, là où il venait pour goûter une tranquillité parfaite. » (26 fév. 1823). Puis, Stendhal suppose des conversations tragi-comiques du vigneron avec le commissionnaire du sous-préfet et avec un ouvrier maçon. On y voit à plein le mépris du paysan pour ce monsieur de la ville qui affecte la simplicité.

Courier avait voulu vivre en vrai campagnard. Il affichait sa qualité de vigneron, de bûcheron ; il ne signait plus que ses prénoms. On lui a toujours jeté l'injure de paysan littéraire. Pas si littéraire qu'on le dit. La Chavonnière était une ferme semblable à ses voisines, grossièrement bâtie dans une cour pleine de fumiers ; les chambres, pavées en briques, gardaient la boue des sabots qu'on y traînait habituellement ; elles étaient rustiquement meublées (sauf le salon où trônaient Mme Courier et sa mère, distinguées et hostiles). Pour la pureté de la paysannerie, ce cadre ne laisse rien à désirer. Courier menait une vie simple, négligente et négligée.

Il avait si bien endossé son personnage que les rapports de police (2) l'appellent ordinairement : Paul-Louis Courier, *dit Vigneron*. C'est précisément cette transformation, ce déguisement qui dut ruiner son influence locale. S'il était resté hautain et distant, on l'eût écouté par respect et ménagé par crainte. Les paysans, les prolétaires sont inaccessibles à l'esprit d'égalité ; ou plutôt ils souhaitent d'égaliser les conditions sociales en élevant la leur, mais ne supportent pas que les gens des classes supérieures s'abaissent eux-mêmes. Paul-Louis, en abdi-

(1) Stendhal, *Correspondance*, éd. Paupe, Paris, 1908, II, 29.
(2) *Arch. Nat.* F7 6920 (8732).

quant sa supériorité bourgeoise, en admettant seulement d'être nommé par ses prénoms, comme déjà il avait renoncé à son nom « de Méré » pour n'être pas cru gentilhomme, excita dans le village de violents sentiments de mépris et de défiance.

Et puis il était par-dessus tout un propriétaire parmi des propriétaires, et son âpreté, qui ne suffisait pas à le rendre sympathique quand elle s'exerçait contre les oppresseurs, le rendait odieux quand elle se montrait vis-à-vis des humbles. Une des causes pourquoi son meurtre restera mystérieux et impuni, c'est que Véretz ne tenait pas du tout à le venger : Paul-Louis ne venait-il pas de supprimer les autorisations (autrefois délivrées pour trois francs) qui permettaient aux pauvres gens de se ramasser une litière parmi les feuilles mortes de ses bois ?

A toutes ces raisons d'impopularité se joignit enfin le ridicule du mari trompé. Courier connut très tard les débauches de sa femme dont tout le voisinage depuis longtemps s'amusait ; les domestiques, pour se divertir un peu, perçaient dans le bois des volets des ouvertures par où contempler les amours d'Herminie Courier et de Pierre ou de Symphorien Dubois, valets d'écurie.

Entouré de voisins défiants et hostiles, sans cesse surveillé et filé par la police (1) à ses moindres voyages, tracassé par le maire, le préfet et le garde-champêtre, frustré par ses débiteurs et détesté d'eux, chargé de ridicule aux yeux même de ses protégés, — paysan non point malgré lui, mais malgré les paysans, voilà comme il faut enfin voir Paul-Louis pour ne point comparer sa sincérité villageoise à la bonhomie commerciale du faux-bonhomme Béranger.

Et, si les circonstances, si des complications d'intérêts faisaient considérer Paul-Louis comme un intrus par les paysans, lui, au contraire, leur donnait droit de cité dans son œuvre et dans la littérature. Les paysans, qu'on n'avait guère vus qu'enrubannés ou larmoyants et sensibles, avec Marivaux et Florian ou avec Restif de la Bretonne, ou pitoyables et à peine humains avec La Bruyère et Fénelon, apparurent chez Courier en cos-

(1) Arch. Nat. F⁷ 6920 (8732). Voir, à partir de 1822, la surveillance étroite et maladroite exercée par les préfets et les ministères sur les voyages et la correspondance de Courier, — notamment son arrestation injustifiée à Paris dont il a lui-même rendu compte par un billet au *Constitutionnel* du 1er novembre 1823.

tume de travail, au milieu de leurs vaches et de leurs bœufs, avec leur langage rapide et leurs humbles, leurs éternelles préoccupations d'argent : « Les vaches ne se vendent point. Les filles étaient chères à l'assemblée de Véretz, les garçons hors de prix. » Les rossignols chantent aussi dans cette *Gazette du village*, mais ils ne ressemblent pas à ceux des ballades allemandes ; ils ne chantent pas l'amour, ils annoncent aux cultivateurs le temps des charrois.

Paul-Louis a inventé les paysans, et s'en fait gloire. Dès la première *Lettre au Censeur*, il écrivait : « On tient assez généralement que les paysans sont des hommes. De là à les traiter comme tels, il y a loin encore. Il se passera longtemps avant qu'on s'accoutume, dans la plupart de nos provinces, à voir un paysan vêtu, semer et recueillir pour lui, à voir un homme de bien posséder quelque chose. Les nouveautés choquent furieusement les propriétaires ; j'entends ceux qui, pour le devenir, n'ont eu que la peine de naître. » C'est toute une espèce humaine qu'il entend révéler au grand public, — et révéler aussi à elle-même.

Il prend « le parti des vilains non seulement contre les nobles, mais contre les vilains qui pensent noblement ». (Lettre du 14 juin 1818.) Depuis peu libres par la Constitution, ils ne l'étaient pas encore par l'âme ; Paul-Louis entreprend d'affranchir d'eux-mêmes ces esclaves-nés. Sa prédication politique a pour but non seulement d'apprendre aux Parisiens ce que pensent de la politique parisienne les esprits simples des campagnes, mais surtout de faire naître et de guider la pensée paysanne.

Aussi des incidents villageois vont-ils remplir l'œuvre de Paul-Louis, et parce qu'il voit en eux des symboles de l'opinion publique, et pour que le plus ignorant de la commune se retrouve chez lui dans les livrets, y prenne de l'intérêt et du plaisir. L'œuvre de Paul-Louis n'apparaît pas comme un tissu d'actions rares et surhumaines, mais comme un miroir tout petit, où les grands événements se reflètent en dépouillant la majesté de l'histoire. Elle conserve les minuties vraies et touchantes de la vie quotidienne qu'on chercherait vainement dans les gros articles de Benjamin Constant ou dans les belles apostrophes du général Foy.

Mais aussi tout peut y paraître vulgaire et simplet. Le pro-

gramme libéral s'y réduit à trois cris : Haine aux officiers du roi et de la Sainte-Alliance! — Haine aux cagots! — Haine aux nobles gloutons! C'est que Courier connaît bien son public, il le sait capable tout au juste de distinguer le noir et le blanc, — la main droite de la gauche. Il ne lui offre point de haute philosophie, mais des morceaux de conversation familière, en appelle seulement à son bon sens, à sa grosse moquerie, à la violence de sa nature.

Ainsi, même personnellement impopulaire, Paul-Louis arrivait au cœur du paysan, et, sans lui inspirer de sympathie, lui imposait des idées en paraissant les lui avoir empruntées. Par là, Paul-Louis se condamnait à la banalité, à la sécheresse; les sentiments qu'il exprime ne sont pas sa propriété exclusive, il ne cherche ni à les renouveler ni à les élargir, mais à les rétrécir pour les mettre à la mesure de ses lecteurs. Il ne poursuit pas non plus dans la politique le plaisir des grandes constructions idéologiques ou des grands élans d'enthousiasme. Sans prendre aucune responsabilité dans l'avenir, sans proposer les plans d'une cité future, il s'attache à détruire dans l'actuelle tous les vieux quartiers malsains, et promène dans les coins d'ombre la lanterne du cynique.

III. — POLITIQUE POSTHUME

Courier n'avait appartenu à aucun parti, — si ce n'est à celui de la Terre. La police de Louis XVIII, zélée pourtant, avait dû reconnaître ce frondeur « incapable de prendre part à un complot quelconque qui aurait pour but des troubles d'une manière sérieuse pour le repos de la France (1) ». Il ne se privait point de railler publiquement ses amis, même Benjamin Constant, l'idole du parti. Au temps de la guerre d'Espagne, où il semblait entraîné par la surexcitation de ses amis, en ce temps même il se moquait des « ministres de l'opposition » et de la Chambre-Laffitte (2).

Il n'acceptait pas de mettre quelque chose à l'abri de la raillerie. « Ne faire rien contre la conscience et rire jusqu'à l'échafaud inclusivement », telle est la devise qu'il prétendait emprunter à Thomas Morus. Il se vantait d'être « le loustic »

(1) On trouvera ce document policier et cet échantillon de français administratif aux arch. nat. F. 6920 (8732).
(2) Lettre inédite citée par Saint-Marc Girardin.

de la troupe. Il en fut l'enfant terrible, et certains ne lui pardonnèrent pas de se soustraire à la discipline du parti. On trouvera la marque de ces rancunes, plusieurs fois, dans *l'Essai* d'Armand Carrel, que la famille de Courier n'aime guère, — et dans un article de Magnin publié, le 7 janvier 1829, par *le Globe*, c'est-à-dire par le journal que Thiers venait de fonder pour amorcer la candidature de Louis-Philippe d'Orléans. « Par l'inconsistance de ses principes, dit Magnin, il fut un parfait représentant de cette génération qui se crut républicaine, et qui, au fond, n'eut qu'une fièvre de liberté généreuse et passagère. » Enfin, Magnin jette à Courier le grand cri de réprobation du parti : amateur ! « Dans ce Huron devenu artilleur, il y avait de l'Alcibiade. »

Il y a des injures qui ne sauraient se perdre. Celle-là sera répétée par les avancés. Louis Blanc, dans l'introduction de son *Histoire de dix ans*, et Félix Pyat, dans la Préface qu'il mit aux *Œuvres de Claude Tillier* (Nevers, 1846), ne manqueront pas de signaler à l'indignation des leurs ce qu'il y eut en Courier d'aristocratique indépendance.

Dès l'abord, même ceux qui ne lui reprochaient pas les services qu'il ne leur avait pas rendus apercevaient en Courier les restes d'un dilettante. Dans *le Journal des Débats*, en 1828, Saint-Marc Girardin l'appelait factieux et montrait l'inutilité des appels à la violence quand le moment n'est pas venu des barricades.

Paul-Louis n'a pas la claire vision d'un but à atteindre ; ce n'est pas, pour lui, une privation. Il se plaît à détruire et, par là, plaît au village. Mais il se soucie peu d'apporter un programme politique d'affirmation, et d'annoncer un régime nouveau qui fera le bonheur de tout le monde. Tout au plus laisse-t-il voir sa sympathie pour cet excellent prince dont les fils s'asseoient au lycée sur les mêmes bancs que les petits bourgeois. C'est le duc d'Orléans, que patronnèrent Béranger et Laffitte. Ayant eu le plaisir de faire à Sainte-Pélagie la connaissance de Béranger, Courier subit probablement l'influence du chansonnier et du banquier faiseurs de rois. En mars 1824, peu avant sa mort, Courier avoue que, « occupé d'un grand projet pour lequel il jugeait le secret nécessaire, il lui parut favorable à son dessein de publier quelque chose où la politique n'entrât pour rien ». On ne peut que supposer, mais on peut

raisonnablement supposer son enrôlement sous le drapeau tricolore au service de la dynastie à naître.

Mort longtemps avant la révolution de Juillet, Courier fut traîtreusement exploité par ses anciens amis. Le comique fut que, les uns s'étant ralliés depuis 1830 à la nouvelle monarchie et les autres étant par intransigeance devenus républicains, tous voulurent tirer à eux le grand homme. Il leur avait ressemblé; mais eux ne se ressemblaient plus les uns aux autres.

Encore fallut-il le retoucher délicatement. Les républicains ne trouvèrent pas grand'chose de positif en lui, et ne purent l'utiliser que contre les curés, en modifiant convenablement les titres de ses pamphlets. Les orléanistes l'employèrent dans le service de publicité de Louis-Philippe, mais durent l'expliquer et le commenter.

Le sieur Hippolyte Tilliard (rue de la Harpe, n° 88), entrepreneur royaliste de publications populaires, découpait des phrases dans la *Première réponse aux anonymes* et dans le *Simple Discours* et les servait intitulées : *Opinion de Paul-Louis Courier, dit le Vigneron, sur le duc d'Orléans* (aujourd'hui Louis-Philippe Ier, roi des Français). La brochure s'ornait de cette conclusion : « Voilà ce que pensait de Louis-Philippe l'écrivain le plus national, le plus populaire de notre époque. Dans cette appréciation sincère du caractère, des goûts, des principes et des vues du duc d'Orléans, il y a tout ce qui pourrait composer pour un roi le plus beau des panégyriques; nul doute que, si le pauvre Courier vivait aujourd'hui, il ne fût disposé à répéter de Louis-Philippe ce qu'il a dit du duc d'Orléans. »

De leur côté, les républicains rééditaient la *Pièce diplomatique* en l'intitulant *la Monarchie selon la Charte*, et la *Deuxième réponse aux anonymes* sous les titres variés de : *Maingrat* par P.-L. Courier, *Célèbre pamphlet de P.-L. Courier, la Confession et le célibat des prêtres*, *Prêtres, mariez-vous!* (au profit des détenus politiques).

§

Quelle destinée! Il avait fallu attendre la mort de Paul-Louis Courier pour donner enfin un caractère d'affirmation et d'exhortation à des écrits où l'on n'aurait, si l'on avait été juste et respectueux, vu que négation et destruction.

Les déceptions où Courier s'était débattu de vingt à quarante ans pesèrent ensuite sur toute sa vie, lui interdisant de se laisser prendre à aucun enthousiasme et de faire entendre les cris qui entraînent les foules.

D'ailleurs, les hasards n'avaient pas été seuls responsables de ses désillusions guerrières, mais aussi l'esprit critique qui avertissait immédiatement Paul-Louis si quelque ridicule ou quelque injustice se trouvait en vue. Ce scepticisme, cette crainte d'être dupe, ce sens du comique l'empêchèrent encore de suivre avec une aveugle fidélité un parti politique, et ne lui permirent pas d'imposer ses opinions personnelles comme des articles de foi.

Des opinions personnelles, — il n'y a donc que cela dans son œuvre politique. On ne répète pas impunément pendant des années qu'on connaît l'histoire pour une cuisine rebutante, les grands hommes pour de sots personnages, les faits pour les serviteurs des mots, les gestes et les actes pour inutilités et futilités. On finit par s'en remettre entièrement à l'humeur — à l'instinct — et au moment.

Ainsi Courier ne nous intéresse qu'à ses haines et à ses sympathies, et l'on pourrait écrire l'histoire de sa vie d'après ses réflexions sur le gouvernement de Louis XVIII. — Ainsi, il laisse ses sentiment naturels prendre sans contrainte toute leur force contre ses ennemis-nés, nobles, officiers et prêtres — contre l'Inégalité, l'Autorité et la Croyance. — Ainsi enfin, on trouve, dans ce que l'on ne peut vraiment pas appeler son système politique, et le souvenir du métier auquel il a donné la première moitié de sa vie, et les préoccupations de la seconde vie qu'il s'est choisie.

Il serait difficile d'expliquer sa politique par des dates et de la maintenir dans le cadre d'une époque. Elle contient non un fragment d'histoire, mais une personne humaine, celle de Courier démissionnaire et propriétaire. Par là, elle reste vivante : échapper à son temps, n'est-ce pas une façon d'approcher l'éternité ? Et cette œuvre d'un dilettante et d'un humaniste, qui n'offre rien que des renseignements sur un caractère et que la suite d'une vie est faite pour séduire les dilettanti et les humanistes.

RAYMOND SCHWAB.

L'ŒIL D'ÉMERAUDE

A mon ami Albert Glorget.

I

En sortant du journal où il venait de toucher le prix de quelques chroniques, Claude Humilian s'assit à la terrasse d'un café des boulevards.

La fin d'avril était, cette année-là, particulièrement clémente, et le printemps était léger et tiède sur Paris.

A ses côtés un vieux comédien buvait des portos dans un cercle de belles femmes, et de chaque table s'élevaient des odeurs que Claude s'amusait à reconnaître.

Dans les verres fins, opalisés, l'absinthe exhalait ces arômes que l'on respire le matin, sur les collines provençales, lorsqu'on foule les fenouils sauvages ; mais il distinguait surtout les parfums des jeunes femmes autour du comédien.

Sa plus proche voisine, presque une enfant, traçait, sur le trottoir de mystérieux caractères avec la pointe de son ombrelle.

Elle était blonde et grasse, sa jupe de toile, tendue d'un côté, moulait exactement sa jambe un peu courte, mais ronde et cambrée, et sa haute bottine jaune gantait de son cuir souple un mollet robuste qu'elle ne savait pas à demi découvert.

Elle sortit de son réticule d'or un minuscule mouchoir brodé, et toute la terrasse fut embaumée comme par une innombrable et brusque floraison de roses...

Des voitures passaient. Il reconnut un poète illustre, un ministre; Brafort, le vieux journaliste avec son masque bilieux et ravagé ; et, sur la chaussée, dans une calèche, arrêtée à cause d'un encombrement, la belle Padilla Garcia, en jaquette rouge, sous une ombrelle éclatante comme un vaste coquelicot.

A cette heure, la vie entière du pays affluait là ; le boulevard battait comme le pouls de la patrie.

Il pouvait y avoir au delà de Paris les grands espaces cultivés, les bois, les fleuves et les innombrables villages des Pyrénées aux Alpes et de la Méditerranée à l'Océan, mais là il y avait les maîtres, les artistes, les savants, les ministres, les financiers, les belles filles plus célèbres que des reines, et Claude pensa à sa petite ville natale, à son père avec lequel il était brouillé et qui devait faire à cette minute sa partie de cartes entre le notaire et le greffier de la justice de paix.

Jamais ce vieux bourg ne lui avait paru aussi lointain; il l'imaginait à cette heure : quelques fonctionnaires et deux ou trois rentiers parlaient politique au cercle : il voyait la fenêtre que cachait presque un platane ; les filles allaient paresseusement à la fontaine; des femmes causaient devant les portes; un train s'arrêtait, il n'en descendait personne, et le gendarme de service sortait seul de la gare en ôtant ses gros gants blancs qu'il roulait soigneusement et mettait dans la dragonne de son sabre.

Cela lui paraissait lointain, vague, presque comme une autre existence dans un monde différent.

De cette terrasse, il apercevait la géographie de la France et son aspect : les jardins avec leurs puits, les clochers, les mairies et les écoles sur les places plantées de tilleuls ronds, les maisons de notaires dont le soleil frappait les panonceaux de cuivre, les presbytères sous les arbres, les humbles demeures montrant leur pauvre mobilier héréditaire.

Il sentait l'odeur des marmites qui bouillaient à ce même moment dans tous les villages, celle de la fumée s'échappant de chaque toit. Il entendait les pianos dans les villas, derrière les grilles envahies par des seringas ou des lierres, et le bruit confus et joyeux que l'on entend en longeant les murs des Sacrés-Cœurs et des pensions de jeunes filles, en province, à l'heure de la récréation et du goûter...

Devant lui, le torrent humain roulait sur le trottoir, si près qu'il était parfois obligé de retirer son pied ou sa canne.

Il y avait, semblait-il, plus de femmes que d'hommes, probablement parce qu'il prêtait moins d'attention à ces derniers.

Tous ces êtres étaient étrangers les uns aux autres; ils s'ignoraient, mais se détestaient certainement, et, pour s'en assurer, il n'y avait qu'à surprendre le regard lancé par ce

vieillard à un jeune homme qui l'avait involontairement bousculé.

Ceux qui passaient seuls se taisaient, et Claude songeait au ridicule de la situation. Défense de se parler sans se connaître, sans avoir été présentés ! Les anciens étaient plus familiers, ils se tutoyaient, s'abordaient dans les rues et devisaient ensemble, mais nous autres !

Au fond, se disait Claude, que penserais-je moi-même de ce voisin barbu s'il s'asseyait à ma table et entamait une conversation, sous prétexte que nous passons ensemble, à un même moment de la durée, sur la planète ? Et il regardait avec intérêt l'immense défilé des ennemis.

D'où venaient-ils, où allaient-ils ? Elles, surtout, d'où venaient-elles, où allaient-elles, se hâtant ainsi dans le vent de leurs jupes ?

Cette bourgeoise trop brune, dont la quarantaine faisait une Junon robuste à la bouche sanglante légèrement ombrée, devait porter son corset dans un journal.

Ne venait-elle pas d'un rendez-vous, s'acharnant encore à quelque amour de jeune homme ?

C'était certainement cela, et Claude imaginait la chambre d'hôtel ou la garçonnière, le tapis banal que foulait tantôt, de son pied ganté de soie, cette dame qui avait peut-être une grande enfant à marier.

Elle rentrait, ayant à peine le temps d'arriver avant six heures. Elle allait passer un peignoir, dîner de bon appétit et penser aux caresses profondes de son amant, pendant que son mari raconterait les mêmes histoires arrivées aux mêmes collègues.

Il aperçut l'œil distrait et résigné d'une femme qu'un vieillard embrassait dans un fiacre ; et toutes comparaissaient devant son imagination comme devant un tribunal. Il les jugeait sans bienveillance, elles étaient pires peut-être.

A cause de la saison, elles montraient un peu plus d'elles-mêmes. Les manches des corsages gazaient à peine les bras nus, plus beaux dans les vapeurs de la mousseline et des tulles ; les nuques se découvraient, il vit l'aisselle d'une jeune dame rousse qui arrangeait sa voilette derrière son chapeau, à l'instant même où il avalait une gorgée d'absinthe glacée.

Toujours cette obsession de la femme !

Est-ce depuis que le christianisme à maudit leurs corps qu'il en est ainsi ?

Elles sont devenues mystérieuses, lointaines, et pourtant qu'est-ce qui séparait Claude de la femme dont il avait entrevu l'aisselle, ce creux d'ombre touffue, odorante et chaude, qu'est-ce qui le séparait de ces passantes ?

Rien, à peine une robe transparente au corsage et une jupe qui moulait leurs hanches comme une gaîne exacte. Cependant, toutes étaient plus loin de lui que les étoiles, il y avait entre elles et lui, à cause des lois et des morales, des distances plus profondes que des distances d'astres.

A qui étaient-elles, mon Dieu ?

Sans doute, chacune avait un maître ou un esclave, un homme qui les connaissait de la nuque à l'orteil, et qui en avait assez depuis longtemps, assez de leur chair, assez de leur odeur, de leurs gestes, et de tout ce qui faisait le désir de Claude, ce tiède soir de printemps.

Les jeunes filles avaient des yeux humides et impudiques à cause du crépuscule. Joyaux vivants, mystérieuses fleurs de velours et d'azur, Claude les admirait au passage, et il sentait vaguement que ses voisins déshabillaient aussi les promeneuses, et qu'elles allaient, caressées par la brutalité obscène des regards.

Il demanda les journaux du soir, la tête lui tournait, il avait honte de ses pensées, et souhaitait que les hommes eussent ainsi que les bêtes une saison pour l'amour, avec la paix des sens et la tranquillité ensuite...

Il demeura là, rêvant jusqu'à l'heure où s'allument en plein ciel les lettres électriques des réclames, et il se leva ensuite pour aller dîner...



Il rentra chez lui après son repas.

Un conte qu'il devait écrire et dont il n'avait pas le sujet le préoccupait. Il se mit à sa table et essaya de bâtir une histoire ; mais, comprenant qu'il ne trouverait rien ce soir-là, il décida de se coucher et de lire, d'échapper au jour qui ne lui avait apporté aucune joie, de l'abandonner en gagnant son lit, comme on laisse un rivage en montant dans une barque.

La fenêtre de sa chambre donnait sur une cour.

Il l'ouvrit afin de fermer ses volets.

Il connaissait toutes les croisées, et il aperçut avec surprise de la lumière à un étage qui jusque-là avait été inhabité.

Il regarda...

Une lampe était posée sur un guéridon, la glace d'une armoire brillait comme une eau d'argent, le lit était dans l'ombre.

Tout à coup une forme blanche s'encadra dans la fenêtre, et une nouvelle mariée se mit à ôter son voile!

Sous l'ennuagement neigeux des mousselines qui l'enveloppaient ainsi qu'une vapeur, éclatait seule la masse de ses cheveux noirs.

Après son voile, qui mit un léger brouillard autour du fauteuil sur lequel elle l'avait posé, elle enleva son corsage et elle jaillit peu à peu, avec ses bras minces et roses, ses épaules blanches, de son virginal calice de satin.

Dans son trouble, elle ne songeait sans doute pas qu'on pût la voir.

Il demeurait là... A demi nue et les bras arrondis, la jeune femme dépouillait sa couronne de fleurs d'oranger qui devait être emmêlée à sa chevelure, lorsqu'un bras noir barra la croisée et tira les rideaux.

Claude Humilian ne bougeait pas, mais les rideaux étaient impénétrables, et, seule, une petite bande de clarté lui indiqua, bien avant dans la nuit, que la lampe n'était pas éteinte.

Il se coucha, mais longtemps encore il eut l'obsession de l'immense ville capitale, avec ses vierges et ses femmes dévêtues et parées pour la nuit, ses innombrables couples, et il roula au cauchemar en rêvant d'une fastueuse chambre profonde de miroirs, éblouissante de flambeaux, où dans un lit écussonné comme un porche féodal et large comme une aire, un vieillard chauve attendait une grande jeune femme très brune, dont lui, Claude, ne voyait que le dos nu, mais qu'il croyait reconnaître aux gestes qu'elle avait en retirant ses peignes de ses cheveux crêpelés de Sarrazine.

II

Le lendemain, il dormait encore lorsqu'on sonna à sa porte.

Claude avait horreur de cet appel, vif, insistant, et même

lorsqu'il attendait quelqu'un il avait toujours un peu d'angoisse, et sursautait au bruit du timbre.

Un coup de sonnette peut changer tant de choses, que va-t-on apprendre, quel nouveau visage va-t-on trouver ?

Claude hésita un moment.

Il aimait peu être surpris le matin, et disait volontiers que, sauf les petits enfants et les jeunes vierges, les hommes et les femmes devaient avoir la pudeur de ne pas montrer leur visage en s'éveillant, lorsqu'on remonte des océans du sommeil, du gouffre obscur des rêves, les yeux troubles et les traits lourds, avant les ablutions d'eau réparatrice.

Mais à sa porte, l'appel insistait, bref, impatient, et, mettant sa robe de chambre, Claude alla ouvrir.

C'était le facteur qui apportait une lettre recommandée.

Ayant signé sur un carnet, Claude revint dans son cabinet et décacheta l'enveloppe.

Son père était mort depuis plusieurs jours; le notaire qui lui écrivait attendait ses ordres!...

Il se mit à parcourir l'étroite pièce, étonné de ne ressentir aucune douleur.

Quelques images défilèrent !... d'abord celle de son amie, qu'il ne pouvait garder à cause de sa pauvreté ; puis il pensa au directeur d'une revue où il faisait des besognes pour vivre, une espèce d'illettré qui menait ses rédacteurs ainsi que des commis; à une console Louis XVI, dont il avait envie depuis longtemps ; à son appartement plus vaste, très haut et plein de soleil.

Il héritait, croyait-il, d'une vingtaine de mille francs de rente.

Son père, qu'il ne voyait plus, avait peut-être amassé davantage ; l'incertitude de la veille s'était écroulée comme un mur, et l'avenir était une avenue immense, un tranquille et vaste horizon...

Il descendit la rue Lacépède et traversa le Jardin des Plantes.

Le printemps faisait de chaque buisson un bouquet de verdure et les bourgeons éclatés semblaient voltiger le long des branches, dans l'azur frais de la légère matinée.

Au milieu de la grande allée il n'y avait qu'un seul couple,

une petite ouvrière et un étudiant, qui s'étaient réfugiés là comme dans un éden.

Il gagna la rue de Buffon où demeurait son amie.

Jamais il n'avait été chez elle.

Elle habitait, avec sa sœur, une chambre et une cuisine au sixième.

La concierge était dans la cour. Il grimpa quatre à quatre les escaliers et ne se trompa point.

Devant la porte, il entendit parler et demeura un instant immobile, n'osant sonner et ne reconnaissant pas la voix de Sylvaine.

Enfin il tira le cordon, et dans le cadre de la porte qui s'ouvrit, Sylvaine apparut, prête à sortir, avec un chapeau délicieux, une petite cloche de paille rousse enguirlandée de liseron, et une robe qu'il ne lui avait jamais vue.

— Excuse-moi, Sylvaine, je n'ai pu attendre, mon père est mort et nous sommes riches...

Il entra dans le vestibule sombre.

Elle ne trouvait rien à dire, ils ne s'embrassaient même pas.

— Tu sortais ?

— Oui, je sortais.

— Une leçon ?

— Oui.

Il crut qu'elle était gênée par l'annonce de cette mort.

— Mais tu sais bien, dit-il, que je ne peux pas avoir de chagrin, mon père était un personnage odieux que je ne voyais plus ; ne me laisse pas dans ce couloir... Vraiment, pour la première fois que je viens... et il l'embrassa.

— Attends, fit-elle, il faut que Clarisse se lève, elle est encore au lit, reste là une seconde.

Lorsqu'on lui ouvrit la porte de l'unique chambre, Clarisse avait revêtu un peignoir bleu, mais ses pieds étaient nus dans ses pantoufles et ses cheveux roux s'écroulaient sur ses épaules.

Il y avait trois chaises, un lit de pitchpin, une armoire à glace et une toilette. Quelques éventails coloriés égayaient les murs, une lanterne vénitienne, ronde comme un ballon à tranches, pendait au plafond, mais l'humble pièce avait surtout sa fenêtre.

Elle était dans le mur comme le cadre d'un prodigieux tableau panoramique.

Lorsqu'on s'en approchait, on voyait frissonner au premier plan, toit végétal de l'antique jardin, une forêt de rameaux printaniers, et plus haut, pareil à un patriarche qui aurait gravi la colline du labyrinthe, ancêtre religieux et sacré, le grand cèdre du Liban bénissait l'éveil des bourgeons et des feuilles de ses branches plates étendues.

Des tours, des dômes, des toits s'étageaient ensuite à l'infini et, au fond du tableau, le Sacré-Cœur de Montmartre semblait une blanche ascension de nuages figés, pétrifiés selon la forme d'une basilique.

Claude, s'extasia...

Sylvaine avait retiré son chapeau, et Clarisse apportant de la cuisine trois tasses de chocolat fumant et des verres d'eau fraîche, ils déjeunèrent devant la croisée ouverte à tous les souffles du printemps.

. . . .

Claude, qui avait quitté Paris dans l'après-midi, arriva à Saint-Aube, le lendemain matin à sept heures, et se rendit tout de suite chez le notaire qui l'avait avisé du décès.

Maître Chènevis, qui se levait, le reçut dans son étude sombre et moisie.

Des casiers verts, quelques chaises, deux tables la meublaient, et la glace au-dessus de la cheminée était remplacée par un abominable chromo représentant le président de la République, rose comme une jeune fille, peigné comme un garçon coiffeur, avec le grand cordon de la Légion d'honneur qui sortait de son habit ainsi que la bordure d'un tricot rouge.

Ce fut long. Claude ne comprenait pas très bien ; il pensait à Sylvaine, et se demandait comment on pouvait vivre là, toujours, en écoutant le vent de mai qui faisait tinter les panonceaux de Mᵉ Chènevis.

Il fallut deux heures d'explications et vingt signatures. Claude héritait de 800.000 francs.

Il fut obligé d'accepter le déjeuner que lui offrit le notaire, et ils allèrent ensemble à la maison où était mort M. Humilian.

C'était une grande bâtisse neuve que Claude ne connaissait pas. Il se laissa guider.

Des aïeules sur le pas des portes épluchaient des pommes de terre pour la soupe, une jeune fille se peignait, les bras nus, devant un petit miroir accroché à sa croisée, mais tout le monde travaillait, et il n'y avait dans les maisons et dans les rues que des vieilles, des enfants et des poules.

Ils passèrent devant l'Ecole. Des voix criardes ânonnaient une leçon et la règle du maître claquait contre un pupitre.

Sans un mot, croyant respecter la douleur de Claude, Me Chênevis s'arrêta devant la maison.

Ils entrèrent.

C'était affreux! Le maniaque qu'était M. Humilian avait fait démolir la vieille habitation commode et avait bâti sur son emplacement cette villa de charcutier retiré des affaires.

A la place des lilas, des vieux bancs de marbre, du vivier, des charmilles, poussaient de maigres ifs ridiculement taillés, des corbeilles de fleurs en forme d'étoiles, et pas un arbre, rien que des sentiers semés de graviers blancs. Un vrai jardin de directeur d'hospice dans une sous-préfecture!

A l'intérieur, c'était encore pire. M. Humilian avait vendu les beaux meubles anciens.

Me Chênevis poussa une porte. C'était la chambre mortuaire.

Le lit n'avait pas été refait; quelques fioles traînaient sur la cheminée.

Par discrétion, le notaire prétexta une affaire et laissa Claude, en lui rappelant qu'il déjeunait chez lui, à midi.

Demeuré seul, le jeune homme ouvrit la croisée du salon et s'y accouda.

Un chapeau de paille coiffait un if taillé en boules, dans le jardin, et il se souvint que même en hiver son père ne portait pas d'autre coiffure.

Il évoqua un visage glabre, un corps sec et voûté à la place de l'if; puis, sur une chaise-longue du salon, il revit une jeune femme en deuil qui pleurait, en jouant machinalement avec les bagues trop larges de ses doigts pâles.

Sa mère, qu'on avait mariée contre son gré, était morte d'une mélancolie intarissable.

Claude pensait aux mornes repas, où toujours éclatait une scène.

La malheureuse ne mangeait pas, une larme pareille à une

grosse goutte de cristal tombait dans son assiette, et elle se sauvait dans sa chambre.

Lui, demeurait là, avec le vieux maniaque qui s'amusait à contrefaire les mines désolées de la pauvre femme; et après vingt ans, Claude sentait encore l'étouffement des sanglots contenus, cette douleur que l'on éprouve à pleurer en mangeant, à jeter du pain sur les pleurs qui montent !...

Il ne referma la croisée que lorsqu'il entendit sonner midi, et alla déjeuner comme il l'avait promis.



Madame Chènevis s'était parée pour la circonstance, et Claude, ayant oublié la fille du notaire, regardait les quatre couverts de la table.

Mathilde Chènevis, qui préparait son entrée, ouvrit la porte de sa chambre.

Elle était maigre, trop bien coiffée, et elle lâcha d'un trait les phrases banales qu'elle étudiait sans doute depuis un moment.

Madame Chènevis s'excusait, le déjeuner n'était pas encore prêt... si on avait su... Saint-Aube manquait de tout... Le boucher ne tuait qu'un veau le samedi... Mais Mathilde, qui souffrait du terre-à-terre de sa mère, ayant été chercher son album, le tendit à Claude en le priant de l'honorer de quelques lignes.

Il feuilleta le cahier.

De vieilles demoiselles sans imagination y avaient copié des maximes chrétiennes; M[e] Chènevis y parlait en deux strophes boiteuses de sa Muse et des autans qui avaient soufflé sur sa tête; des amies de pension avaient dessiné de naïfs bouquets, et toutes ces pages célébraient la beauté, la douceur, la modestie et la grâce de la maigre Mathilde.

Claude fut obligé de s'inscrire pour quatre vers...

Puis le déjeuner s'éternisa; le notaire avait visité la capitale, comme il disait, pendant une exposition, et il ne se souvenait que d'un Paris en stuc limité au Champ de Mars, de Bullier, où un médecin l'avait conduit, de quelques autres endroits aussi misérables, mais tourbillonnants de filles, illuminés de gaz, sonores de musiques crapuleuses, et dont il gardait à jamais un éblouissement d'éden!...

Claude repartit, le soir même, épouvanté!

III

Ayant loué un pavillon au bord de la Marne, il s'y installa à la fin de juin en compagnie de Sylvaine et de Clarisse.

C'était une vieille maison du XVIIe siècle, dans un grand parc qui descendait jusqu'à la rivière, en pente douce, avec ses innombrables roses et ses statues rongées de mousse qui donnaient aux massifs des aspects de bois sacrés.

Un Sylvain était assis dans l'eau d'une vasque au fond du jardin.

Et dès les premiers jours, ils eurent des surprises charmantes, de la cave, où ils trouvèrent une Vénus de marbre couchée sur les couvertures déchirées d'un lit antique, au grenier, où ils découvrirent un herbier et une collection de gravures.

Clarisse prétendit qu'elle ressemblait à une rousse charnue qui, dans une large couche dont les draps traînaient sur le parquet, élevait, les jambes nues jusqu'aux hanches, un bichon frisé entre ses pieds.

Sylvaine et Claude la firent rougir en riant de ses propos, car de la belle fille du dessin on ne voyait guère que les jambes grasses et les bras ronds, sa tête étant presque cachée par un oreiller de dentelles.

Le parc était enclos de deux grands murs, et dans celui de droite, une porte, dont la serrure rouillée était sans clef, paraissait n'avoir jamais été ouverte.

Un petit-fils du propriétaire habitait de l'autre côté de la muraille, dans un pavillon semblable à celui que Claude louait.

On l'appelait le vicomte, et il était fou.

Il vivait là, seul avec une vieille servante qui préparait ses repas et couchait au village, beau, disait-on, et doux comme une fille. Il pouvait avoir vingt-cinq ans.

Souvent, la nuit, ils l'entendirent jouer d'un antique clavecin chevrotant qu'il traînait sur la pelouse, et comme il avait des crises nerveuses lorsqu'on l'enfermait, il couchait dehors, dans un lit dressé entre deux arbres, abrité par une toile.

Il frappait parfois à la porte de la muraille, et parfois ils l'entendaient sangloter.

Un matin même, Clarisse, ayant ôté la terre et la rouille qui

emplissaient le trou de la serrure avec l'épingle de sa *charlotte*, aperçut son œil, et elle courut vers Sylvaine et Claude, comme si elle eût découvert dans le jardin une pierre précieuse.

— J'ai vu son œil! si vous saviez; il est bleu, bleu-vert, de l'indéfinissable nuance que l'on obtiendrait en fondant ensemble une émeraude et une opale,... il est pâle, d'une pâleur verte et bleue, où court un frisson d'eau au clair de lune!...

— Vous êtes bien poétique, petite sœur, dit Claude en riant. Il faudra vous méfier de l'œil d'émeraude et remettre de l'argile dans la serrure..

★

Le lendemain du jour où Clarisse avait vu l'œil du fou, comme elle tardait à s'éveiller et qu'il était près de midi, Sylvaine voulut se baigner dans la vasque au fond du parc.

C'était un vieux bassin de marbre aux marches moussues et douces comme si elles eussent été peluchées d'un humide et glauque velours. Les genoux du faune hilare assis au milieu disparaissaient dans l'eau claire qui venait de la belle rivière à travers les troncs mouillés des arbres séculaires.

Sylvaine, ôtant sa robe japonaise de soie mauve brochée de papillons et de violettes, apparut sous les branches qui tamisaient le soleil, n'ayant plus qu'une rose dans ses cheveux crêpelés de Sarrazine, et ses mules rouges à hauts talons de satin.

Elle les abandonna au bord du bassin et descendit une marche.

L'eau mit à sa cheville un bracelet froid... — Oh ! Claude, si tu savais comme la mousse du marbre est délicieuse à mes pieds nus... Lui, pensait à cette divine Maria Padilla del Flor qui entrait au bain devant son royal amant don Pedro le Cruel, devant les courtisans qui buvaient ensuite une coupe de l'eau tiédie par la chaleur de son corps splendide.

— Claude, va chercher, dans le vestibule, mon ombrelle, mon ombrelle rouge, tu sais ? — Il s'éloigna, et lorsqu'il revint, Sylvaine était assise sur les genoux submergés du Sylvain dont elle tenait le cou renversé d'un bras de nacre que le soleil faisait presque lumineux.

La soie de l'ombrelle crépita et Claude la lui tendit, mais

elle fut bientôt lasse de la tenir ouverte, et, l'ayant fermée, elle s'amusa à écrire sur l'eau avec la pointe !

— Devine ce que j'écris, devine !

Il suivait l'ombrelle qui traçait à la surface du bassin les lettres d'une calligraphie mystérieuse tout de suite effacées.

Il crut comprendre qu'elle avait écrit « je t'aime », mais elle éclata de rire.

— Non, non, ce n'est pas cela... tu ne le sauras pas, tu ne le sauras jamais... et elle lança l'ombrelle sur le gazon.

Puis elle quitta les genoux du demi-dieu et s'allongea dans le bassin.

Seule, sa tête était hors de l'eau, qui faisait plus vaporeux son grand corps brun.

Ses cheveux se dénouèrent, la rose trop mûre s'effeuilla, et lorsque Sylvaine se redressa, elle prit les pétales à poignée et alla les offrir au chèvre-pieds.

Des perles de cristal lucide ruisselaient de ses longs doigts joints.

Puis lorsqu'elle eut remis son peignoir mauve et ses mules à hauts talons, elle passa son bras frais sous celui de Claude et ils s'en allèrent à travers le parc endormi où flottaient des guirlandes de papillons....

Clarisse les attendait, et ils s'arrêtèrent en l'apercevant. Elle avait trouvé dans quelque armoire une ancienne robe pompadour dont les manches courtes montraient jusqu'aux coudes ses bras ronds, et dont les paniers semblaient sur le perron une large cloche de soie bleu-pâle, adorablement fanée. Dans ses pesants cheveux roux elle avait emmêlé une couronne de muguets, et elle descendit les trois marches lentement, cachant derrière un éventail sa gorge dont le décolletage de sa robe montrait les globes de neige vivante et blonde, souriante, légère, telle une apparition du passé, et semblable, dans sa fraîche jeunesse et sa toilette archaïque, à une amoureuse de jadis, miraculeusement ressuscitée !

Claude lui offrit son bras, et ils allèrent vers la table que la servante avait dressée sur la pelouse, Sylvaine tenant la longue traîne de sa sœur...

Ils s'assirent dans de craquants fauteuils d'osier ; la nappe était une vaste dentelle posée sur un transparent de satin jonquille ; et, fixée au tronc d'un arbre, une tente de toile rouge

empêchait le soleil de cribler la table de ses monnaies d'or.

Aucune pièce du service n'était pareille.

Sylvaine avait un verre de cristal vert, Claude une coupe, et Clarisse buvait du lait dans une tasse chinoise.

De même pour les assiettes : sèvres légers aux bleus célestes, moustiers de pâte grasse aux verts acides, vieux Rouens, tout était mêlé, et le couvert ainsi dressé formait une symphonie éclatante.

Des confituriers lucides montraient des abricots entiers, sanguins et confits dans une gelée d'ambre ; les flacons rafraîchissaient dans un énorme pot de pharmacie, une admirable faïence dont on pouvait lire l'inscription presque effacée : « Theriaca A » ; et Sylvaine avait fait des chemins de table naturels en effeuillant sur la nappe des roses et des muguets, autour des plats, des verres et de la corbeille d'argent qui offrait les fruits du dessert, de beaux fruits venus de Fontainebleau ou des Iles, des pêches veloutées, des fraises et des bananes.

Il était une heure lorsque la servante apporta les hors-d'œuvre, et à trois heures, Sylvaine et Clarisse préparaient encore paresseusement des desserts compliqués.

Sylvaine avait rempli la coupe de Claude de champagne glacé, de sucre, de groseilles, de quartiers de pêches et de petites fraises des bois. Clarisse avait fait un gâteau d'amandes, de noisettes et de miel, qu'elle croquait avec une banane.

Renversé dans son fauteuil d'osier, Claude fumait des cigarettes orientales.

Comme une fleur envolée, un papillon aux ailes soufre semées de lunules de turquoise palpitait au-dessus du groupe, et Clarisse, se levant, voulut le prendre ; mais la robe de soie ancienne craqua, se déchira de l'épaule au coude, montrant les beaux bras nus, ronds et gras de l'aimable fille, et la mousse d'or bruni de ses aisselles en sueur dont l'odeur chaude flotta une seconde dans le grand soleil.

Elle arracha les manches inutiles et les jeta au visage de Claude.

La soie était tiède et parfumée. Etait-ce les bras vivants de Clarisse, était-ce les bras d'une grande dame d'autrefois qui avaient ainsi embaumé l'étoffe ?...

Avec douceur, le soir tombait, et du village lointain où l'on

fêtait le 14 juillet, venaient des bruits de pétards et des bouffées de musiques agrestes qui devaient enlever les couples de danseurs, sous les platanes d'une place.

Sylvaine allongée sur l'herbe s'était assoupie, les pieds nus dans ses mules rouges à hauts talons, et Claude songeait, regardant la chair ambrée de sa jambe, où s'égarait une coccinelle surprise peut-être de ce chemin de velours blanc apparu brusquement dans la forêt touffue du gazon vert.

Lorsque Clarisse, qui avait été jusqu'à la Marne, revint, il lui montra l'insecte sur le mollet nerveux de sa sœur, et la jeune fille, enfantine et cruelle, prit la bête à bon Dieu, qu'elle transperça d'une épingle, et, s'approchant de Claude, arrangea sa cravate dénouée et y piqua l'épingle qui semblait ainsi un bijou vivant.

Claude ne protesta pas; les bras de Clarisse étaient duvetés comme des pêches et leur odeur l'étourdissait.

Puis, tandis qu'il lisait un journal, troublé par l'obscure douleur de l'insecte à sa cravate, Clarisse, qui s'était sauvée en riant, revint avec une moisson de roses dans le tablier de sa jupe immense.

Autour de Sylvaine endormie, elle disposa des roses rouges grasses comme des seins et qui poussaient en buissons sur les pelouses, des roses-thé qui fleurissaient sur le perron, des roses roses défaillantes et comme éternellement pâmées et déshabillées, des roses pompons qui enguirlandaient la grille rouillée du parc, des roses moussues qui élevaient au-dessus de la porte un arc triomphal de flammes rouges et de parfums...

La jeune femme disparut sous un linceul féerique de fleurs royales et l'on n'apercevait d'elle que le bout de son pied nu, et son ardente tête pâle aux yeux fermés.

. . . .

Après le dîner, ils s'attardèrent longtemps au jardin.

Des papillons en noir velours épais obsédaient la lampe, et vers dix heures ils eurent le spectacle lointain d'un feu d'artifice sur une colline. Comme tous les soirs, Clarisse alla chercher son violon et joua sous l'arbre qui abritait la table.

L'instrument sanglotait éperdument, il semblait la plainte harmonieuse de cette belle nuit moite, et ce cri aigu, qui parais-

sait ne point devoir finir, éclatait brusquement en un hymne de joie.

L'espoir renaissait, la vie était mystérieuse et belle, il y avait la chair des femmes, la fraîcheur des lèvres et des bras, l'éclat des yeux, les balcons sur de beaux sites, les soirs traversés de brises douces, l'amour et, au-dessus de tout cela, l'infini vaporisé de clair de lune !...

Clarisse était debout, dans sa robe à ramages dont la jupe formait une vaste corbeille sur la pelouse, sa tête inclinée sur le violon ; et quand elle se reposait, du côté de la rivière nocturne, le chant des hauts peupliers s'élevait, frissonnant et aérien...

. . . .

Lorsqu'ils voulurent rentrer, Clarisse, marchant devant Claude et Sylvaine qui se tenaient par la taille, joua un morceau de Glück, et les conduisit dans un sillage de musiques nuptiales vers la maison où étaient les larges lits.

Comme ils allaient franchir le perron, la dernière fusée de la fête monta, constellation inconnue et fantastique qui éclata en plein ciel, sur le toit sombre, et y ruissela en grappes de feu, en gerbes de braises, dont les épis se volatilisèrent en un bouquet d'étoiles d'or.

IV

Juillet passait, fauve, ardent, splendide comme une haute flamme parfumée, et Claude pensait demeurer encore jusqu'au milieu de septembre. En revenant de la vasque où il s'était baigné avec Sylvaine, il prit la main de son amie et mit à son doigt un anneau d'or.

— Veux-tu, ma grande, que nous nous mariions à mon retour de Sainte-Aube où je suis rappelé par le notaire ?

Je partirai ce soir pour quatre jours, mais, si tu veux, la semaine prochaine, nous irons à la mairie du village; nous louerons deux chevaux et on sortira la vieille berline que nous emplirons de roses ; ce sera une noce charmante, dis, qu'en penses-tu ? —

Sans répondre, Sylvaine l'étreignit dans ses bras de nacre qui sentaient l'eau...

. . . .

Le surlendemain, par une aube étouffante, Claude, qui en avait fini plutôt qu'il ne croyait avec Mᵉ Chènevis, revint.

Il allait doucement, voulant surprendre son amie.

Il entra dans sa chambre.

Sylvaine n'y était pas et son peignoir traînait sur sa bergère.

Il pensa qu'ayant eu peur, elle avait couché avec sa sœur, mais au bout du couloir la porte de Clarisse était ouverte et le lit n'était pas défait !

Il se dit que, sans doute, ne pouvant dormir à cause de la chaleur, elles étaient déjà au jardin : il sortit, mais le parc était vide et il descendit jusqu'à la Marne.

Les roses innombrables embaumaient, les statues à peine dégagées de la nuit ajoutaient au mystère des massifs, et un oiseau matinal chanta vers une étoile qui clignotait au ciel violet.

Il fut obligé de s'asseoir sur un banc ; les arbres du jardin tournaient devant ses yeux...

Etaient-elles parties ?

Il se leva, passa devant la petite porte. Elle était bien close.

Il regarda par le trou de la serrure.

Las d'une double nuictée, et ses yeux d'émeraude fermés, le beau fou dormait dans son lit dressé au milieu d'une pelouse, et Sylvaine et Clarisse, assises de chaque côté, remettaient paresseusement leurs mules rouges !

Au doigt de son amie, il vit luire l'anneau d'or qu'il lui avait donné.

Elles ne comptaient pas sur son retour : Clarisse avait dû entraîner sa sœur, et le dément avait sans doute passé, dans leurs bras des heures uniques !

Entre les deux jeunes femmes il semblait un éphèbe de la grâce mythologique, brisé par le caprice amoureux de deux déesses réconciliées dans la couche qu'elles quittaient à l'aube, ne laissant au bel adolescent qu'un souvenir de songe, si divin qu'il en eût douté au réveil sans les parfums ambroisiens de leur chair et de leurs doubles chevelures !

Claude s'éloigna. Elles allaient venir. Ils les attendrait...

Il entendit le bruit de la clef que l'on mettait dans la serrure, puis la porte rouillée grinça, et Clarisse sortit la première.

Vraiment, à tout autre moment, il eût trouvé délicieux le tableau.

Clarisse avait raison le jour où ils découvrirent au grenier les gravures libertines.

Elle ressemblait parfaitement à la belle fille qui élevait un bichon au bout de ses pieds nus...

Puis Sylvaine parut, encore ensommeillée. Elles refermèrent la porte.

Tout à coup, elles aperçurent Claude qui les regardait, les bras croisés, et elles devinrent brusquement de pauvres femelles surprises, tassées sur leurs jambes épaisses, de misérables êtres écrasés par la faute antique, nues à la lisière d'un bois. Claude leur jeta : « Habillez-vous et partez... J'ai laissé de l'argent sur la table du salon... Prenez, pour le train. Dépêchez-vous. »

Il leur tourna le dos et ne rentra dans le pavillon que lorsqu'il eut entendu sonner sur la route la porte qu'elles fermaient en s'en allant.

Dans l'allée qui longeait la haute muraille, il ramassa une clef rouillée que Clarisse avait perdue...

V

Lorsque la douleur nous ampute d'un morceau du cœur, elle sait nous envelopper de stupeur. Le patient ne souffre pas durant l'opération...

Ah ! vieilles scies jamais ébréchées, tenailles, lames rapides, dans quels baumes amers et mystérieux avez-vous été trempées ?

Claude, pendant cette matinée, ne pensait qu'à l'embarras des deux femmes, à leur arrivée à Paris, aux regrets d'avoir sacrifié la fortune aux désirs d'une nuit trop chaude.

Le fou l'intéressait à présent plus que son amie.

Avant de se mettre à table, il alla ouvrir la porte de la muraille avec la clef perdue par Clarisse.

Puis, ayant copieusement déjeuné, il renvoya la servante, lui expliquant que ces dames étaient parties les premières et qu'il retournait lui-même à Paris. Elle pourrait revenir à cinq heures pour les bagages et la voiture...

Alors, devant la table que cette fille n'avait pas desservie,

brisé par sa nuit de voyage, il s'endormit dans un fauteuil d'osier.

★

Lorsqu'il s'éveilla, il vit un jeune homme qui revenait de la Marne, dans un poudroiement d'or à travers les branches.

Il comprit quec'était le fou.

Sans doute, il s'était baigné dans la vasque, car son corps svelte ruisselait d'eau.

Des sandales de toile blanche étaient lacées à ses chevilles nues, et sur son bras droit que lui eût envié une jolie femme, il portait le peignoir de Sylvaine !

Il s'en drapa et, vint à Claude.

Ses yeux étaient si pâles qu'à quelques mètres on n'apercevait qu'une tache claire à la place des prunelles, et les boucles soyeuses de ses cheveux blonds encadraient sa belle tête d'ange mélancolique.

Il s'arrêta devant la table, haute figure équivoque, dans la robe japonaise de soie mauve brodée de violettes et de papillons, et, sans rien dire, il atteignit une coupe de fraises et se mit à les manger une à une délicatement.

Claude lui versa du champagne dans son verre de cristal épais, et, l'ayant vidé d'un trait, il le tendit de nouveau.

Il n'avait probablement jamais goûté au vin, et fut tout de suivre ivre.

Il jeta son verre, qui ne se brisa point, sur le gazon étoilé de pâquerettes.

Il en cueillit une et l'effeuilla, soucieux.

Mais soudain, sa joie éclata. D'une voix enfantine, il cria : oui, c'est oui ! La fleur l'a dit, la fleur ne peut pas mentir... Elles reviendront cette nuit... Et s'adressant à Claude stupéfait :

— « Vous êtes le gardien des sœurs Vénus ?... »

Il versa lui-même du champagne dans la coupe où avaient été les fraises.

— Oui, c'est cela... Elles m'ont dit qu'un méchant gardien, très, très puissant, les enfermait dans un château magique, sous la rivière, mais que la nuit, parfois, elles rompaient le charme et... qu'elles reviendraient comme hier...

Elles s'appellent les sœurs Vénus... la plus jeune est blonde

et a des épaules douces, mais l'autre, la grande brune aux jambes chaudes... si vous saviez !...

Claude, furieux, s'était dressé, et, d'un coup de poing, avait envoyé le fou contre la table.

L'adolescent s'y entailla le poignet, et, prenant un couteau à dessert, comme Claude qui regrettait déjà sa brutalité s'approchait, il le frappa au hasard.

Il s'écroula dans l'herbe. La lame avait tranché la carotide!



Lorsqu'à cinq heures la servante revint, elle trouva, agenouillé près du cadavre de Claude Humilian, le fou aux yeux d'émeraude, éclaboussé d'une pourpre que le soleil d'août fendillait sur sa peau nue, et murmurant :

« Le gardien est mort, le gardien des sœurs Vénus ! »

LÉO LARGUIER.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs.

XCVIII. — Justice.

M. DELARUE. — Hum !

M. DESMAISONS. — Hum !

M. DEL. — Eh bien ?

M. DESM. — Eh bien ?

M. DEL. — Heu !

M. DESM. — Heu !

M. DEL. — Qu'en pensez-vous ?

M. DESM. — Qu'en pensez-vous ?

M. DEL. — Oh !

M. DESM. — Il faut y venir.

M. DEL. — Croyez-vous ?

M. DESM. — Assurément.

M. DEL. — J'ai été surpris...

M. DESM. — Moi aussi. Agréablement.

M. DEL. — Je n'aurais pas cru...

M. DESM. — Enfin, il faut vous y faire.

M. DEL. — Je ne demande pas mieux.

M. DESM. — Vous êtes content ?

M. DEL. — Cet effondrement de la justice... Ah ! Oui, je suis content :

M. DESM. — Il paraît qu'ils ont fui, le jugement prononcé, laissant les honnêtes gens se réjouir.

M. DEL. — Ramassant en hâte leurs paperasses, ils ont décampé, allant achever leur mauvais rêve.

M. DESM. — Et cette simple femme de ménage tenant tête à « l'homme qui venge la morale publique ».

M. DEL. — Quelle rengaîne !

M. DESM. — C'est « celui qui défend la société ».

M. DEL. — Je vous en prie. La société gagnerait beaucoup à ne pas être défendue par des mensonges et par des lâchetés. Chaque fois qu'un de ces hommes parle, on se sent devenir « coquin » avec délices, on réprouve l'état d'honnête homme .. Mais je dis des énormités.

M. DESM. — Oui, et qui pourtant sont justes. Qui voudrait faire partie des défenseurs de la justice, si la justice, c'est ça ? Maintenir une femme au secret pendant un an et demi, ne recueillir sur le crime que l'on instruit que des potins de journaux et de loges, essayer d'y mettre de l'ordre, n'y pas réussir, faire là-dessus des hypothèses sottes et lâches et venir dire aux jurés : « Messieurs, vous allez la condamner, n'est-ce pas, parce que j'ai des rhumatismes, et que je suis bien fatigué. Faites cela pour moi ! » Voilà la justice, telle qu'ils nous le présentent. C'est là ce qu'ils appellent « prendre la défense de l'ordre social ». Quelle comédie, quelle bouffonnerie !

M. DEL. — Prenons-le plutôt du côté comique. Sans cela, ce serait à rougir d'être des hommes. Ils font leur métier.

M. DESM. — Non, non, disons : « Ils font leur devoir ! » Il faut que les grands mots soient tous salis, et qu'on ne puisse plus les prendre même avec des pincettes. Le Devoir ! Mais c'est qu'ils ont l'air de parler au nom de la communauté. Merci, je ne suis pas solidaire.

M. DEL. — Croyez-vous que cet accusateur public fût sincère ?

M. DESM. — Comme une brute. Il faisait son Devoir. Et chacun sait que, lorsqu'on fait son Devoir, on sent comme un velours sur la conscience. C'est la récompense. S'il eût manifesté le moindre doute, aussitôt le velours eût été remplacé par une pelote d'aiguilles. C'est à quoi les honnêtes gens s'aperçoivent qu'ils font ou non leur Devoir. Le mécanisme de la chose est, vous le voyez, des plus simples. On construirait facilement l'automate vertueux. Il étonnerai même ses contemporains par la certitude de ses réactions. Notez que je l'approuve en secret, cet accusateur. Il est logique. Et puis, il sait bien qu'un acquittement est, pour la magistrature, le plus épouvantable des scandales, puisque c'est un scandale irréparable et qui prouve, plus clairement que la plus belle erreur judiciaire, l'absurdité de la justice. Voulez-vous le fond de ma pensée ? Tout cela est très bien, et il ne peut pas en être autrement, attendu qu'en matière criminelle les magistrats sont particulièrement incompétents. Comment ! Voilà des hommes de ce siècle qui croient encore à la véracité des témoignages ! Quand il est prouvé que, sur dix personnes, il n'y en a pas une capable de dire la couleur du papier de sa chambre ! Je passe trois et quatre fois par semaine rue Bonaparte, et cela depuis quinze et vingt ans. Or, la semaine dernière, j'y ai découvert une boutique, une antique boutique, que je n'avais pas encore vue ! Le témoignage, oui, si l'on vous prévenait, cela pourrait avoir, quelquefois, une valeur. Mais hors ce cas-là, la plupart des hommes regardent sans voir. Songez à une femme avec laquelle vous avez couché, il y a un an, et demandez-vous la couleur de ses cheveux. Cela n'empêche pas les magistrats de faire état d'un témoignage unique pourvu qu'il soit toujours le même, ce qui ne prouve qu'une chose, c'est

que le témoin est entêté et qu'il ne démord point de ce qu'il a une fois proféré.

M. DEL. — Si vous ôtez à la justice la croyance au témoignage, que lui restera-t-il ?

M. DESM. — Cela ne me regarde pas. Qu'elle cherche ! Elle trouvera. Si vous me dites qu'il a fait cette nuit 2 degrés au-dessous de zéro, je vous croirai, parce que cela n'a pour moi, qui en avais dix ou quinze dans une chambre, qu'un intérêt fort modéré ; mais si je devais considérer le fait comme un fait scientifique, je vous demanderais si vous vous êtes servi d'un bon thermomètre enregistreur, et si ses données concordent avec celles des autres thermomètres du même mécanisme. Si oui, nous aurions une preuve. Que la magistrature se serve du thermomètre enregistreur, c'est-à-dire, en l'espèce, des faits bien constatés et dont il reste une preuve tangible. Ainsi le vol est certain, quand on trouve dans la poche du voleur une douzaine de porte-monnaie ; ou l'assassinat par tel individu évident, quand on trouve près du cadavre le morceau de drap qui manque à la culotte de l'assassin. Les preuves par l'objet sont innombrables et il y en a presque toujours, à moins que la bêtise des premiers témoins ne les ait négligées. Enfin, il y a encore les preuves qui résultent d'un tas de petits faits qui rentrent logiquement l'un dans l'autre : c'était ce genre de preuve qu'on pouvait relever dans l'affaire Steinheil ; seulement, les petits faits ont refusé de se laisser rassembler logiquement ; c'était comme au jeu de patience : il y en avait toujours un qui restait en dehors et l'assemblage était toujours à recommencer. Ce qui n'a pas empêché, en outre des magistrats, un tas de gens de s'être fait une conviction.

M. DEL. — Oui, mais la conviction, c'est quelque chose de si fort qu'on ne peut pas lui résister.

M. DESM. — Je le veux bien, mais elle ne doit jamais assumer la place de la raison ni venir s'immiscer dans un raisonnement. La phrase innocente : « J'étais convaincu que... », peut prendre un sens épouvantable. Il faut rougir d'être convaincu, si on ne peut s'empêcher de l'être. C'est la conviction qui a fait tant de martyrs ridicules et tant de bourreaux grotesques. Chercher la mort par conviction, ce fut la folie des chrétiens persécutés, mais la donner par conviction, ce fut la folie des chrétiens persécuteurs. La conviction morale produit les mêmes effets que la conviction religieuse ; la magistrature moderne le prouve chaque jour, comme l'ancienne. Il vaut mieux, disait à peu près Joseph de Maistre, faire périr dix innocents que d'épargner un coupable. Voilà où mène la conviction que la loi de Dieu doit toujours triompher. C'est toujours, même si on ne la nomme pas, au nom d'une divinité criminelle que l'on poursuit jusqu'à l'ombre du crime. Car, nous autres, qu'est-ce que cela nous fait que le crime

parfois triomphe? Il n'y en aura pas un de plus pour cela, et d'ailleur, est-ce si rare? Celui qui n'est arrêté que par la crainte du châtiment ne l'est pas, en réalité, mais seulement par la lâcheté qu'il ajoute à sa perversité. Je suis convaincu qu'une société sans justice ne marcherait ni mieux ni plus mal qu'une société pourvue d'une mauvaise justice, et la justice est toujours mauvaise. Ils croient sauver la société et ils punissent un criminel sur dix! Voyez *les Crimes impunis*, de Macé. Alors, leur orgueil s'exalte, leur vanité se rengorge. Pauvres gens qui ne savent pas qu'ils sont pris dans le déterminisme universel, à peu près comme un voyageur dans un train rapide! Ils croient qu'un échafaud va ralentir la vitesse du train; ils croient que par hasard dix échafauds vont l'arrêter...

M. DEL. — Non, mais...

M. DESM. — Protégeons-nous contre les malfaiteurs, je vous comprends : mais pourquoi les relâcher quand on les tient?

M. DEL. — Il y en a de plus ou moins coupables.

M. DESM. — Vous en êtes là, aux crimes gradés?

M. DEL. — Cependant.

M. DESM. — On relâche les criminels qui semblent médiocres...

M. DEL. — Et on a raison.

M. DESM. — Pour justifier la magistrature, lui assurer la perpétuité, de l'avancement et d'honorables traitements. Il faut qu'il y ait des gens en robes rouges. C'est un décor. Seulement, il leur manque, comme en Angleterre, une perruque.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Louis Haugmard : *La Vierge, la Femme et la Vie ;* Sansot, 3 fr. 50. — Sfenosa : *Choix de poésies françaises et provençales;* Editions de « la Vie provençale », Marseille, 3 fr. 50. — Marcel Azaïs : *Le Jardin clos ;* Firmin Montane et Sicardi, Montpellier, 3 fr. 50. — Tristan Derème : *Les Ironies sentimentales*, Bibliothèque de « Poésie », Toulouse. — Auguste Pujolle : *Evocations ;* Féret et fils, Bordeaux.

La Vierge, la Femme et la Vie. Ce n'est pas seulement dans la nomenclature de la comédie antique que l'on rencontre le bourreau de soi-même ; l'espèce en est abondante dans la vie et dans le monde de l'imagination, M. Louis Haugmard représente douloureusement l'un de ces crucifiés volontaires. On disait ici, il n'y a pas très longtemps, avec quelle lucide sagacité, ensemble cruelle et pitoyable, il avait observé l'âme chaste, sournoise et perverse de la jeune fille que tout invite à l'amour, qui s'abandonne et résiste, appréhende et désire. Il semble qu'il ait porté sur toutes choses ce même regard trop clairvoyant et que, déçu de s'apercevoir qu'il n'est rien d'absolu et d'infini, même pas la souffrance, il en soit venu à douter même d'un art où il n'est cependant plus novice :

Je ne sens plus régner en moi le dieu poète
Et je souffre l'enfer de n'en pas plus souffrir.

Et c'est pourquoi, torturé au fond de lui-même, hésitant devant l'amour et devant la beauté, il n'accepte ni ne refuse le destin et demeure au carrefour des routes, indécis, réticent et cependant plein d'espoirs secrets et d'émois profonds auxquels il n'ose satisfaire; jamais son cœur ne bat à l'unisson de l'heure et des autres cœurs :

Elle m'aimait et moi je n'aimais pas encor
. . . .
Je l'aime et maintenant elle ne m'aime plus.

Un instant toutefois il crut pouvoir égaler

L'amour, le grand amour tragique de Tristan.

Mais il n'est d'Isolde que dans la légende et par crainte des lendemains qui démentent et détruisent les joies les plus parfaites, il ne rêve plus que d'amours inachevées, ouvrant au rêve l'empire immense du possible :

Quand je ne serai plus, je veux que sur ma tombe
Mon pauvre cœur si las, encore fier et doux
Grimpe jusqu'au rosier dont une rose tombe
Pour habiter, au long d'un soir parfait d'août,

Cette rose pâlie, intacte et solitaire;
Et qu'alors une vierge approche à petits pas
Par le pressentiment d'un étrange mystère
Et baise cette rose — et ne la cueille pas.

S'il se laisse aller à l'enthousiasme, c'est pour célébrer les vierges humaines et divines, Artémis, Athéna,

Le sang d'Abisaïg, la pudeur d'Andromède,
. . . .
Électre au front têtu, la douce Iphigénie,
Victime filiale en deuil du Fiancé,
Et Polyxène, encor hennissante à la vie

Et qui choisit la mort; celles au corps châtié
Mortes avant le jour des noces qui le lie,
Mélancoliques morts dont Virgile a pitié.

Mais après Ophélie et Cordélia, après Camille et Clara d'Elliébeuse, toutes figures de beauté, voici Bernadette Soubirou, la stupide bergère à tête de brebis dont les yeux effarés furent hantés d'une fantasmagorie inepte et merveilleuse :

Car la divinité des simples est la vraie.

Ainsi par le détour des plus subtiles dialectiques M. Louis Haug-

mard revient à une simplesse trop primitive. Il n'est plus alors surprenant qu'il s'écrie :

N'être plus qu'un pauvre être humain, simple et profond,
Ne plus sentir en soi l'amertume qui serre
D'avoir trop vainement voulu communiquer
A quelques animaux, à des femmes, aux choses,
A ce qui vit fugace, insensible et tronqué,
Le goût d'éternité qu'ont mes lèvres moroses.

A tort sans doute, il se compara à la petite équilibriste de quinze ans qu'il vit un soir dans un music-hall montrant son corps maigre aux spectateurs falots :

Dont le dégoût repu flétrit sa puberté.

L'histrionisme lui est étranger et s'il conçoit l'artificiel, s'il s'est laissé parfois dominer par lui, il ne se cèle pas à lui-même que de perpétuels échanges unissent au monde même renié et détesté les plus fières pensées et il n'en dissimule pas l'aveu :

Je regarde, je lis une page et je songe...
Loyauté des sillons et promesse de fruits,
Brise fugace, odeurs, sons, murmures d'insectes,
Devenir incessant des formes et des bruits,
Où l'esprit compliqué se noie et se délecte,
Germes fins que la terre embrasse et va couver :
Tout cela vient baiser les strophes de mon livre
Qui sortent des feuillets, folles de retrouver
La Nature où leurs voix commencèrent de vivre.

Choix de poésies françaises et provençales. Dans le sonnet qui termine son recueil, M. Sfenosa compare avec une bonhomie narquoise les poètes aux beaux nuages blancs ; quand le temps est trop calme, les nuées tombent au fond des vallées, mais quand le mistral souffle, le vent les emporte vers le ciel où elles brillent comme des éclairs ; si le souffle inspirateur ne les soulève pas, les poètes ont beau se fatiguer, ils doivent faire le plongeon

Dèvon cabussa.

M. Sfenosa n'est pas arrogant et avantageux ; cependant il chante sur deux lyres et s'il traduisit en tierces rimes fortement musclées *l'Education d'Achille*, d'après Pierre Puget, c'est en provençal qu'il interpréta le Romancero, et l'on goûtera la concision brutale de ce dialogue : « Celui qui a fait cela connaîtra ma patte »,

Soun noum, pai (père)? — Gormas. — Bèn, lou tuarai,

Je ne sais si, en leur rudesse plus familière, il ne faudrait point préférer les poésies provençales de M. Sfenosa à ses poésies françai-

ses, et, dans ces dernières, celles où il abandonne les rythmes nettement martelés, pour une prose assonancée et mesurée, selon le mode des *Ballades françaises* de M. Paul Fort : par exemple, *la Chanson d'hiver*, qui dit dit le los mélancolique du « pauvre commis à cent francs par mois » ; il suffit d'une petite brise pour soulever les nuées légères et le furieux mistral ne souffle pas tous les jours.

Le Jardin clos. M. Marcel Azaïs a vingt ans ; certains de ses vers datent presque d'un lustre et il n'est pas donné à quiconque d'être, comme Rimbaud, à seize ans, un inventeur parfait d'images et d'idées dont nul auparavant n'avait aperçu les mystérieuses correspondances. Ce n'est pas que dans cet étrange *Jardin clos*, où les tournesols d'automne et les lys d'été fleurissent en même temps, M. Marcel Azaïs n'ait fait effort pour être singulier et différent. Mais il n'a trouvé le plus souvent que des associations de mots insolites :

> Sur les ceps alourdis par les moissons prochaines,

ou des métaphores extraordinaires :

> J'aurais un cœur piquet pour mon âme houblon.

Mais à côté de ces phrases d'un aussi extravagant mauvais goût on lira

> Oh! mon cœur, oublies-tu qu'il faut être candide,

et on ouvrira un crédit pas trop hasardé aux vers futurs de ce jeune homme délicat et barbare.

Les Ironies sentimentales. M. Tristan Derème naguères publia, en collaboration avec MM. François Carco, Léon Deubel, Roger Frêne, Georges Gaudion, Jean Pellerin, Jules Romains et André Tudesq, *l'Oliphant*, revue de littérature, « décédée dans le deuxième fascicule de son âge ». Parmi ces compagnons élus pour les premières aventures de lettres, il en est plusieurs qui ont fait montre d'indépendance et de recherche intellectuelles et M. Jules Romains est sans contredit l'un des plus réellement nouveaux d'entre les nouveaux poètes ; car la jeunesse de l'auteur n'implique pas toujours la nouveauté de l'œuvre. Mais c'est déjà un signe favorable que d'avoir voulu pour pairs tel ou tel plutôt que d'autres, sans se courber sous la discipline un peu pédante d'une école. Plus sentimental peut-être qu'ironique, M. Tristan Derème ne consent que rarement au ton tout à fait élégiaque ; il aime à entremêler d'impertinences et de gamineries ses propos lyriques ; il n'a pas horreur de la rime funambulesque, mais c'est aussi un bon humaniste, qui ne peut songer au voyage vers les îles lointaines sans penser à Horatius Flaccus et à l'airain triple, et il n'est pour lui tristesse ou joie où n'intervienne,

comme adjuvant ou comme réconfort, quelque littérature. Le couplet que voici donne une idée assez juste de sa manière :

Quand tu m'auras quitté (ne lève pas les bras),
Quand tu m'auras quitté, car tu me quitteras,
Je n'irai plus chercher d'œillets chez la fleuriste,
Je demeurerai seul avec mon rêve triste,
Et je dirai : « Voilà la chambre où tu te plus
Et voilà le miroir qui ne te verra plus,
La table d'acajou, le canapé, le pouf, le
Tabouret où le soir tu posais tes pantoufles.
O golfe calme où le bonheur était ancré !... »
Et quelquefois amèrement je sourirai,
En feuilletant mon vieux Racine aux coins de cuivre,
Des pantins que tu fis dans les marges du livre.

M. Tristan Derème ne serait-il pas un bibliophile sévère, qu'il puisse sourire de gribouillages sur les blancs fanés d'un vieux livre, ou bien est-ce là un symbole de son esprit qui s'égaie à faire danser auprès d'Andromaque et de Bérénice, qui lui sont secrètement les plus chères, de vaines, futiles et scandaleuses marionnettes?

Evocations. Les quinze sonnets de M. Auguste Pujolle évoquent des figures augustes, redoutables et charmantes : Aphrodite, la Chimère, Sapho, Françoise de Rimini, d'autres encore ; nous les avons connues plus belles que ces pâles ombres, et si parfois un peu de leur splendeur se révèle sous le vêtement d'emprunt qu'il leur a composé, trop souvent l'expression est très faible, trop inférieure à ce qui fut auparavant dit en syllabes définitives, et François Ponsard plutôt que Théodore de Banville, qui fit surgir vraiment de l'ombre *les Princesses*, se serait réjoui d'un vers aussi prosaïque :

Iobatès croyant son beau-frère perdu.

Que M. Auguste Pujolle ait le courage de renoncer aux poncifs ; il sait, malgré de fâcheuses gaucheries, manier les mots avec une assez gentille habileté, et on pressent qu'il réussirait mieux s'il suivait plus simplement sa nature propre.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Marguerite Burnat-Provins : *Le Livre pour toi*, Sansot, 3 fr. 50. — Claude Lemaître : *Les Chimères*, E. Flammarion, 3 fr. 50. — André Beaunier : *La Fille de Polichinelle*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Jules Leloup : *Pétrus Pacôme Requin*, chez l'auteur, 3 fr. 50. — Auguste Germain : *Les Maquillés*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Eugène Joliclerc : *Le Fruit vert*, Lemerre, 3 fr. 50. — José de Bérys : *Un Jeune homme sensible*, Pierre Douville, 1 fr. — Claude Farrère : *Trois hommes et deux femmes*, Bibliophiles fantaisistes. — François de Curel : *Le Solitaire dans la lune*, Bibliophiles fantaisistes. — Armand Bell : *Magdalen-Collège*, Société française, 2 fr. 50. — Henri Laumonier : *Trois années de poste*, Hanoï, 3 fr. 50. —

Camille Lemonnier : *La Maison qui dort*, Fasquelle, 3 fr. 50. — M. et A. Fischer : *L'Art de se quereller*, E. Flammarion, 4 fr. 50.

Le Livre pour toi, par Mme Burnat-Provins. Voici que M. Henry Bataille fait son petit Barrès et *complique* les choses de *l'amour*. Par hasard, une dame a mis au monde un livre tout nu. Il arrive, lui, M. Bataille, armé d'un joli pagne couleur plumes de paon, il ceint les reins de cet innocent volume, d'abord imprimé pour les *seuls amateurs* (c'est la naïveté de ses éditeurs qui l'affirme), et il le présente aux lecteurs avec l'élégance que seule une grande habitude du coup de théâtre peut donner à un préfacier délicatement roublard. C'était *le livre pour toi*, cela devient *le livre pour tous* dans le classique format in-18, ô combien Jésus ! « A des œuvres de telle sorte il faut, pour leur faire passer le fleuve de l'oubli, une légende comme celle de Rossetti, comme celle de Pétrarque. Accomplissez une action d'éclat, Madame, attachez un retentissement romanesque à l'histoire de ces amours, fût-ce un scandale. N'hésitez pas ! Tuez Sylvius, s'il le faut ! » Je vous en prie, Madame, ne tuez personne. Et en fait de scandale contentez-vous de la préface d'Henry Bataille. Vous êtes certainement une charmante créature, atteinte de platonisme aigu comme le sont la plupart des femmes de lettres trop bien douées, et votre Sylvius-Apollon n'existe que dans votre imagination. Vous avez chanté le poème des sens et vous en avez tiré une religion comme, jadis, les belles filles païennes, dont l'impudeur se parfumait des virginales senteurs de l'oranger, tressaient des guirlandes pour couronner la tête chauve du dieu Phallus, tout en n'en demeurant pas moins vierges. Vous nous avez prouvé, par tous les moyens mis à la disposition d'un candide littérateur, que la littérature n'est pas un vain mot et qu'elle va souvent jusqu'à nous permettre de toucher les choses du doigt. Je ne vous chicanerai pas sur : « la table polie où paraît, unique, mieux que la figue onctueuse, le fruit au cœur entr'ouvert qui prétend nourrir Sylvius et le désaltérer. » (*Nourrir* est dur !) Mais au nom des Muses, amies d'Apollon, ne risquez aucun crime pour activer la vente. Ne croyez pas, surtout, malgré l'assurance de votre préfacier, qu'à paraphraser le *Cantique des Cantiques* avec une grande simplicité de moyens, vous puissiez être devenue *naturiste*. Les *naturistes* font mûrir les poires au printemps et vous possédez, au sujet des fruits phénomènes, sinon défendus, des connaissances très supérieures. Ce que je regrette pour la gloire pure de votre livre, c'est seulement ce petit pagne pervers, couleur de plumes de paon. Vous n'imaginez guère la rosserie des préfaciers quand ils ont envie de bêcher quelqu'un. Ils démoliraient un chef-d'œuvre pour s'en élever un tas de pierres bonnes à jeter dans le jardin des voisins ! Et ils en laissent toujours retomber quelques-unes sur le nez de l'auteur. Vous voici successivement bombar-

dée *naturiste*, *assassin*, et... *aquarelliste*, car vous avez, déclare-t-on, l'âme d'une *aquarelliste*... Pire injure! Que si, par-dessus le marché, vous êtes une bonne mère de famille, je vous plains de tout mon cœur. On vous défend *les Anthologies* où l'on égratigne les Lucie Delarue-Mardrus ? Mais je vous assure qu'au *Mercure de France*, dans ce « Caveau de famille », ainsi appelé, je pense, parce qu'on y fait de perpétuelles concessions aux auteurs, nous aimons autant les femmes de lettres que vous semblez chérir le Dieu Phallus, et quand nous leur tressons des guirlandes nous n'abusons pas des épines. Personnellement je suis de l'avis de M. Paul Léautaud, qui déclare que Mme Lucie Delarue-Mardrus n'écrit pas en français. J'y mets cette nuance : elle parle un bon français *juif*. (Remarquez que M. Paul Léautaud a le droit d'être plus difficile que moi, lui qui répondit modestement à un personnage assez influent pour lui offrir un prix Goncourt : « Mon roman n'est pas au point ! ») Le *français juif* est tout entier décrit dans une tirade de Romain Rolland et je ne saurais rien ajouter à la description : pourquoi diable voulez-vous que ces timides observations chagrinent les gens? C'est comme si vous disiez à un Gascon qu'il a l'accent et à un Russe qu'il est *slave*. D'ailleurs Mme Lucie Delarue n'est pas juive, son mari n'est qu'arabe et il nous le prouve par sa merveilleuse traduction des *Mille nuits et une nuit*. Alors? Est-ce qu'il n'y aurait plus moyen de s'exprimer librement dans la sacro-sainte république des lettres? En vérité, Madame, votre livre tout nu, *le Livre pour toi*, pour *lui* et pour *nous*, se serait bien passé de ces vains ornements et de ces citations malencontreuses. Moi aussi j'ai la terrible habitude de mettre les pieds dans tous les plats... d'argent de la littérature, mais je n'ai pas encore commis la suprême maladresse de traiter une femme de *naturiste*, d'*assassin* ou d'*aquarelliste*, ni même de l'inciter au plus médiocre des arrivismes. Je n'oserais pas me servir de ces fleurs-là pour la frapper. Elles ont un piquant dangereux.

Les Chimères, par Claude Lemaître. Il y a eu, jadis, un savant qui mit un nouveau-né dans une tour pour lui donner seulement à boire et à manger. Il fut privé, durant vingt ans, de tout commerce avec les hommes et on ne lui apprit qu'à rechercher son bien-être physique par tous les moyens possibles, lesquels moyens sont, du reste, assez réduits. On en fabriqua une belle brute qui cassait la figure à tout le monde et l'histoire ajoute qu'elle voulut aussi casser la figure à son... bienfaiteur. Moralement parlant, c'est le roman de Mme Claude Lemaître... et il ne prouve rien, sinon beaucoup de talent, de la part de son auteur, plus quelques illusions sur les âmes féminines, toujours si décevantes. En sevrant votre enfant de tous les plaisirs, vous obtenez un gaillard éperdument épris d'aventures. En élevant votre

enfant au milieu des distractions les plus raffinées, il aura très certainement l'envie de les fuir pour pratiquer le renoncement à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. N'exagérons rien... Mais n'oublions pas la cravache... surtout s'il s'agit d'une fille. Lorsqu'on en a deux on peut en destiner une à la prostitution, mais il faut fouetter l'autre de emps en temps si on tient à ce qu'elle marche droit. J'ai déjà dit que je ne suis pas capable de frapper une femme, même avec une cravache, mais je conseille volontiers cet exercice au voisin.

La Fille de Polichinelle, par André Beaunier. Ça, c'est une fille encore plus curieuse : elle n'admet pas qu'un homme puisse aimer deux fois! Je la trouve charmante. Tout le début de sa vie conjugale me ravit, parce qu'il nous apprend que la fille en question, celle de Polichinelle, je dirai la fille de l'homme, possède un réel sens de la pudeur. Elle marche dans l'absolu. Pendant que les autres *marchent*... simplement sur les planches, dans les comédies mondaines ou ailleurs. Malheureusement ça se gâte quand le mari rentre en scène. On parle trop. On parle tellement que l'auteur se grise de ce qu'il dit ou leur fait dire et il en perd un peu le nord. Quand une fille pareille, très droite de caractère, retrouve un Monsieur recollé avec l'ancienne amie, la cause première de la désunion elle peut l'aimer encore, mais elle n'en veut plus... ou alors ce n'est pas vraiment le caractère droit et entier, le rare oiseau qu'on a désiré nous montrer en plein vol. Maintenant, peut-êre que ce n'était, en effet, qu'un pantin brisé de plus sur la scène de l'idéal, la pauvre fille du pauvre Polichinelle.

Pétrus Pacôme Requin, par Jules Leloup. J'ai appris dans ce livre, non sans plaisir, comment se fabriquait le fromage de gruyère. J'y ai fait la connaissance d'un individu effrayant, successivement *poids vif* pour presse à gruyère, sorcier, tatoueur, marchand de coco, inventeur du *frein catastrophe*, etc..., personnage tantôt trop vrai, tantôt complètement falot. Je ne sais pas pourquoi l'auteur écrit dans une langue tourmentée d'expressions médicales, mais il fera son chemin, car il a des idées amusantes. Je lui conseille de débrouiller son écheveau, par exemple, avant d'entamer son canevas.

Les Maquillés, par Auguste Germain. Il y aurait peut-être un bon moyen de calmer la fureur de leur vanité, c'est de ne pas les admettre justement dans les grandes familles bourgeoises; mais quel est le bourgeois qui ne joue pas sa comédie de salon, aujourd'hui, quelle est la bourgeoise qui ne se maquille pas ? Songez que nous vivons tous avec un objectif braqué sur nous et nos moindres gesticulations. Une sorte d'horreur mystique empêchait jadis d'approcher trop près ces... excommuniés. Il faudrait trouver aujourd'hui le microbe de leur maquillage qui nous éloignerait physiquement de leur poignée de main. Les comédiens et les miroirs sont deux objets

troublants. Je les redoute et j'ai toujours envie de faire le tour pour savoir s'il n'y aurait pas quelque chose derrière eux, quelque chose de réel qui serait leur excuse.

Le Fruit vert, par Eugène Joliclerc. Un papa amoureux de sa fille, laquelle n'est pas sa fille de par les liens du sang. C'est à la fois très honnête et très fruit défendu sinon vert, mais c'est bien romanesque.

Un jeune homme sensible, par José de Bérys. Petit-fils de Jean de Tinan, ce jeune homme se ressent d'avoir un grand-père si jeune. Il est un peu mièvre, mais n'oublie pas, ainsi que tous les jeunes hommes de tous les temps, de se regarder marcher... et de s'étonner de son ombre sans trop en avoir l'air.

Trois hommes et deux femmes, par Claude Farrère. *Les Mains flétries* contiennent une très belle page sur la *médiocrité* en amour où l'on voit l'héroïne laver à la potasse les carreaux de sa cuisine. Il y a eu le grand coup d'aile libérateur dans l'espace, la fuite dans un désert où l'on serait si bien tous les deux, les êtres de luxe! Or, ils se regardent maintenant tristes et pauvres, traînant une petite vie de petits employés qui tâchent de mettre des sous de côté pour acheter des vêtements propres. Alors, le héros enlève de nouveau la femme aimée dans le plein ciel de la liberté : ils n'y resteront que le temps que mettent des mains flétries à refleurir, puis ils retomberont dans un monde meilleur, *l'autre*. Le style de l'auteur, vif, élégant, correct et soigné, va de plus en plus vers la belle clarté française.

Le Solitaire dans la lune, par François de Curel. Les Slaves disent qu'il y a un homme dans la lune, qu'il s'appelle Clotar et qu'il fait allonger cet astre en y versant de l'eau! Ce personnage, ajouterons-nous, est vêtu d'une ample robe de chambre à cordelière, signée Armand Rassenfosse, et il contemple une femme morte étendue devant lui pendant qu'une autre femme diadémée le contemple lui-même d'un peu haut. Clotar a été dieu sur la terre et à cause de sa toute-puissance il a compris son impuissance. Le vrai dieu, c'est-à-dire le créateur de Clotar, ne peut pas lui pardonner d'avoir vécu dans la lune autrefois sans aucun enthousiasme à son égard. Et il l'envoie de nouveau dans la solitude éternelle pour lui apprendre que le plus fort n'a jamais raison. C'est là un beau conte préhistorique à faire étudier aux enfants qui sont déjà des hommes.

Magdalen-Collège, par Armand Bell. Pauvre roman de tendresse d'un travailleur qui ne rencontre jamais le repos. Il est écrit en chapitre épistolaire malheureusement. Le roman par lettres est si long, malgré toute la bonne volonté de l'auteur!

Trois années de poste, par Henri Laumonier. Un mariage franco-annamite et toutes ses péripéties jaunes, rouges, blanches et bleues. Coups de fusils et pavillons flambants.

La Maison qui dort, par Camille Lemonnier. Une jolie petite maison jouet comme on en voit dans les boîtes de Nuremberg et dans les histoires d'enfant sage. Une image tendre et surtout philosophique, le portrait d'un brave homme trop heureux qui voudrait donner, partager du bonheur. Hélas! on le tue sur son rêve et cela ne réveille même pas la maison jolie où dort sa femme, une épouse gourmande comme une chatte angora.

L'art de se quereller, par Max et Alex Fischer. Comme les deux auteurs connaissent donc de mauvais ménages! Ils devraient bien se marier pour donner le bon exemple... car ce sont de si bons apôtres!

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Léon Séché : *Muses Romantiques. Madame d'Arbouville d'après ses lettres à Sainte-Beuve (1846-1850)*, 1 vol. in-8, 3.50, « Mercure de France ». — Judith Gautier : *Le Collier des jours : le Troisième Rang du Collier*, 1 vol. in-18, 3 50, Félix Juven. — L'Abbé Ch. Halflants : *La Littérature française au XIXe siècle. Deuxième partie*, 1 vol. in-18, 3.50, Albert Dewit, Bruxelles. — *Les Hommes et les Idées : Jules Renard et son œuvre*, par Henri Bachelin, 1 vol. petit in-18, 0,75, « Mercure de France ».

On sait la place qu'occupa Madame d'Arbouville dans la vie sentimentale de Sainte-Beuve. Elle l'aima d'une amitié tendre, d'une amitié « qui est une affection », lui écrivait-elle, mais jamais, malgré les instances de son ami, elle ne s'abandonna à lui. Dans ce livre : **Madame d'Arbouville d'après ses lettres à Sainte-Beuve**, M. Léon Séché nous restitue, comme il sait le faire, la physionomie et la vie de cette femme, la situe dans son milieu, et, par son commentaire érudit, nous donne l'explication nuancée de ces admirables lettres. On est étonné de tant de précision et de sagesse de style. Mme d'Arbouville, que nous connaissions déjà par ses poésies et ses contes, se révèle ici comme un véritable écrivain. Le secret de son style est la sincérité de ses sentiments, mais, de même qu'elle sut dominer sa sensibilité, dans sa vie, elle sait maîtriser ses expressions et ne donner d'elle, dans ses lettres, que ce qu'elle voulait en donner. Cette sagesse affligeait Sainte-Beuve, qui, par de subtiles approches, essayait d'allumer en elle une étincelle : « Quoi! lui écrivait-il, n'y a-t-il pas un autre langage, une étincelle, un accent? » Plein de dépit, il ajoute : « C'est triste, chère Madame, de si peu s'entendre! je finirai un jour loin de vous... Je suis un homme à tout faire un certain jour pour m'arracher à ce qui eût pu être si doux, en restant si pur. » Sainte-Beuve écrivait pour lui-même : il y a là de quoi pétrir la plus divine saveur d'amitié, mais je ne suis pas digne de l'amitié, puisqu'elle ne me suffit pas.

Et, en effet, Sainte-Beuve avait mis son bonheur ou son amour-

propre à posséder entièrement, « ne fût-ce qu'une fois et pour *la nuance* », cette femme trop sage, et, nous dit M. Séché, il la harcela jusque sur son lit de souffrances, et, ce bonheur lui ayant manqué, il s'en montra toujours inconsolable.

Aux reproches de son ami elle répond :

Je ne suis pas cet être froid et inébranlable que vous rêvez, mais simplement un cœur pur, triste, rêveur, souvent ému et si découragé dès sa jeunesse qu'il n'a demandé à la vie d'autre bonheur que le repos, une certaine élévation de sentiments, une certaine droiture qui console et soutient.

Tous ces mots correspondent réellement à des sentiments vrais en elle, et on ne peut s'empêcher d'admirer cette femme, « un peu janséniste » peut-être, mais qui eut une attitude si digne dans sa vie et se montra assez forte pour sourire à la souffrance physique, et même à la mort. Faut-il, pour expliquer sa résistance obstinée aux invites obstinées de Sainte-Beuve, parler de ses sens? Sans doute ne furent-ils jamais éveillés, et peut-être que les gestes de l'amour lui paraissaient sans beauté, pour ne pas dire plus. Il faut ajouter qu'elle était toujours souffrante; et lorsque, tout à fait malade et condamnée par les médecins, elle ira chercher un dernier espoir de guérison aux eaux de Celles, Sainte-Beuve se repentira, comme l'écrit M. Séché, de l'avoir rendue si malheureuse, en lui demandant ce qu'elle ne pouvait pas lui donner. Elle écrit à son ami :

Cette mort, qui vient évidemment, et sans altérer la raison qui en sonde toutes les terreurs et la solennité, est une chose plus terrible que vous ne pensez. Je ploie sous le fardeau; pendant longtemps, j'ai été courageuse, mais cela dure trop et mon âme est vaincue avant mon corps. Je n'ai point appris à désaimer une vie où l'on trouve un ami comme vous. Je compte sur votre pensée, sur votre tristesse, sur le vide de votre cœur quand je n'y serai plus.

Sur cette lettre Sainte-Beuve, qui était à Liège, partit pour Lyon. Il y passa quelques jours avec son amie. Il ne devait plus la revoir.

Cette publication des lettres de Mme d'Arbouville nous fait regretter que les lettres de Sainte-Beuve aient été, presque toutes, détruites. Nous pouvons presque les reconstituer par les réponses de Mme d'Arbouville. « C'est pour moi un chagrin sérieux, dit-elle, que de vous entendre dire que vous êtes malheureux... Comment, avec le dévouement que vous avez dans le cœur, dire que vous n'avez pas de but à votre vie?... Vous avez besoin d'une direction morale. Eh bien, où est l'obstacle ? » Nous pouvons aussi, d'après ces lettres, reconstituer leurs conversations crépusculaires de chaque jour : « Hier soir, je pensais qu'il était fort doux qu'il y eût quelqu'un qui, en mettant le pied sur le seuil de la porte, ne se demandait pas où irai-je, mais prenait chaque jour le même chemin. » C'est contre ma volonté,

écrit-elle, que, « chaque fois que vous venez chez moi, la conversation tombe sur de pénibles questions. Je le déplore, j'aurais voulu plus de silence ».

Trois ans après sa mort, Sainte-Beuve, dans une lettre à Mme du Gravier, écrivait d'elle : « Elle voulait plaire et être aimée plutôt qu'aimer... J'en sais quelque chose. » En lisant ces dernières lignes, on se demande si Sainte-Beuve n'est pas injuste pour cette femme qui l'aima d'une affection si belle et si constante, et on est tenté de lui dire avec Mme d'Arbouville elle-même : « Pourquoi donc le penchant à croire *factice* tout ce qui diffère un peu de manière de sentir avec vous ? »

§

Mme Judith Gautier nous donne aujourd'hui **le Troisième Rang du Collier**, du collier des jours et de ses souvenirs. Nous entrons avec elle dans l'intimité de Wagner à Tribschen, où il s'est réfugié avec Cosima, et le Wagner qu'elle nous révèle est un être simple, aimant la vie, et ne dédaignant pas le rire et la plaisanterie. A côté des heures graves où le Maître voulait bien initier lui-même ses hôtes à ses nouvelles créations musicales, il y avait les minutes de détente. Villiers de l'Isle-Adam, qui accompagnait Mme Judith Gautier chez le Maître et partageait son admiration pour le dieu et l'œuvre wagnérienne, inquiète Wagner, qui a beaucoup de peine à comprendre ses discours et à s'expliquer son caractère.

En jouant avec Russ, le chien de la maison, Villiers s'est un peu écorché la main aux dents de l'animal. Il se croit enragé et court, tout d'une haleine, jusqu'à Lucerne se faire cautériser une plaie imaginaire. Wagner rit, et au retour de Villiers, il fuit en lui criant : Ne me mordez pas. Puis, « avec une agilité extraordinaire, comme pour échapper au danger, il grimpe jusqu'au sommet d'un sapin ».

Il faut ajouter qu'à d'autres heures Villiers sut captiver le maître par la lecture de *la Révolte*.

D'autres chapitres nous font assister à la répétition générale de *l'Or du Rhin*, au théâtre royal de Munich; une cabale est montée contre Wagner, et la mise en scène de son œuvre est volontairement ratée. Mais le Maître, heureux dans sa vie auprès de Cosima, accepte ces « misérabilités », comme il dit, avec une sérénité admirable. Faut-il ajouter que les perles du troisième rang du *Collier des jours* sont de la même pureté, de la même beauté que les précédentes ?

§

La littérature française au XIXe siècle, par M. l'abbé Paul Halflants, se compose presque exclusivement d'écrivains catholiques belges. C'est presque une fourberie d'intituler *la Littérature*

française un livre de critique de cette sorte. Je ne suivrai pas M. Halflants dans son analyse des écrivains religieux, français et belges, où on voit « la plume acérée du professeur d'éloquence » (Mgr Freppel) déchirer dans son examen critique de la Vie de Jésus de M. Renan « le masque de l'imposteur surpris en flagrant délit » ; c'est son rôle de parler ainsi. Mais lorsqu'il écrit, en parlant de Leconte de Lisle, que le poète des *Poèmes antiques* aime trop la beauté corporelle des déesses et que « cette adoration de la nudité antique produit une impression fâcheuse », on se demande pourquoi cet abbé lit des poèmes aussi profanes. Il cherche dans Leconte de Lisle « le rayon divin de la vérité religieuse » et il se fâche de ne le trouver pas. On voit d'après quel point de vue tout à fait spécial est faite cette critique ; rechercher ce qu'il y a de chrétien chez les écrivains et les poètes pour le mettre en valeur, ce qu'il y a de païen pour l'anathématiser. Voici le pauvre Sully-Prudhomme, poète pessimiste, victime du doute ; il écrivit un ouvrage en prose, *la Vraie religion selon Pascal*, « qui fourmille d'objections contre les principaux dogmes catholiques », mais il lui sera beaucoup pardonné parce qu'il reçut les derniers sacrements. Dans son étude sur Verlaine, M. Halflants ne manque pas de citer l'article qui fait tant d'honneur à M. Doumic : « Non content de nous initier... à toutes les turpitudes de sa vie... il s'installe paisiblement dans son abjection, etc. » Mais M. l'abbé Halflants ajoute sa petite note critique personnelle et qualifie *les Fêtes galantes* de piécettes légères, « d'humeur égrillarde ». On voit que l'auteur a compris toute l'émotion qu'il y a dans Verlaine. Je sais gré à M. l'abbé Halflants d'avoir écrit ce volume : il m'a beaucoup amusé.

§

Dans la collection les Hommes et les Idées : **Jules Renard et son œuvre**, par Henri Bachelin. Il était difficile de situer l'auteur de *Poil-de-Carotte* dans la littérature contemporaine : la manière de Jules Renard est toute personnelle et correspond à une vision de la vie d'une acuité peut-être unique. M. Bachelin a étudié l'œuvre de Renard avec une méthode parfaite : analysant ses livres, il nous montre ce que l'auteur de *l'Ecornifleur* apporta de nouveau dans la littérature. En voici un exemple : M. Bachelin rapproche, de deux levers de lune de Chateaubriand et de Flaubert, un lever de lune de Renard.

En 1800, Chateaubriand : La lune se montra au-dessus des arbres, à l'horizon opposé (*Voyage en Amérique*.)

En 1850, Flaubert : La lune, toute ronde et couleur de pourpre, se levait à ras de terre, au fond de la prairie. Elle montait vite entre les branches des peupliers qui la cachaient de place en place, comme un rideau noir limé. (*Madame Bovary*.)

En 1900, Renard : La lune se lève... Elle marche, légère, parmi les arbres. Ils vont la toucher du bout de leurs pointes, l'accrocher au passage. Mais elle glisse, leur échappe, et verse devant elle, pour annoncer sa venue, une lueur claire comme un flot de petit lait. (*Bucoliques.*)

M. Bachelin note encore que les détails observés par Renard sont « essentiels », ne s'appliquant dans son œuvre « qu'à l'individu particulier, précis, qu'il étudie : ils sont communs dans la vie à des quantités d'autres. » L'auteur cite de nombreuses pages qui font bien comprendre la méthode de Jules Renard, qui, dans ses œuvres, a dessiné des caractères avec la même déformation artistique qu'il a d'abord appliquée aux images.

JEAN DE GOURMONT.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Auguste Ehrhard : *Fanny Elssler*; Plon, 3.50. — Achille Richard : *Hercule*, trag. en 4 actes; Ollendorff, 1 fr. — Charles-Théophile Féret : *Maître François Villon*, 5 a.; Daragon, 2 fr.— Guillot de Saix et Théodore Botrel : *Le Grenadier breton*, 1 a.; Bricon et Lesot, 1 fr.— Léon Devy et Ray Rumac : *Midi à quatorze heures*, c. en 1 a.; l'Echo Dramatique, 1 fr. — F.-T. Marinetti : *Poupées électriques*, dr. en 3 a., avec une préface sur le Futurisme; Sansot, 3.50. — Olivier de Gourcuff : *Le Roitelet chez l'Aigle*, 1 a.; Nantes-Mondain, 0.50. — Victor Prautois : *Le Théâtre au Salon* (*le Triomphe de l'amour*, 1 a.; *Remords*, 1 a.; *la Sorcière*, 1 a.; *Sur la plage*, 1 a.; *Secret professionnel*, 1 a.; *Coupable rendez-vous*, 1 a.); Nilsson, 3.50. — Edouard Rothen : *Politiciens*, 1 a.; « le Cri de Marseille », 0.30.

De famille et de tempérament raisonnables, l'adolescente **Fanny Elssler** se livra d'abord au très vieux, mais influent, chevalier de Gentz, — celui-là même qui produisit une si vive « impression de répugnance » sur le bon poète Grillparzer :

Dans sa chambre à coucher, il était allongé, en robe de chambre de soie grise, sur un lit bien blanc. Il y avait là des bras mobiles pour lui amener l'encre et les plumes, selon ses besoins, et un pupitre qui se déplaçait automatiquement dans tous les sens. Je crois même que le vase de nuit, par une pression sur un bouton, venait lui offrir ses services.

A cette école Fanny acquit du style. Comme elle aima le succès et l'argent avec plus de fermeté que de fièvre, elle sut se retirer à temps du théâtre avec une célébrité intacte, pour soigner sa santé et jouir de ses rentes jusque dans un âge avancé. Ces qualités d'ordre, d'équilibre et de mesure plairont à nos psittacistes, qui en affublent, je ne sais pourquoi, les classiques, mais elles ne dotent point une biographie de beaucoup d'intérêt : aussi M. Ehrhard, très judicieusement, des dix chapitres de son livre, en a-t-il consacré trois à *l'Opéra vers 1830* et à deux portraits : *la Taglioni* et *le Dr Véron*... sans compter que, dans les sept autres, le fil assez uni du destin, d'Elssler sert surtout à enfiler des anecdotes amusantes où s'agrè-

nent, mieux qu'entre les doigts gourds des historiens attitrés, les burlesques mystères de la vie parisienne ou exotique sous Louis-Philippe le mal-aimé. Certaines, je le crains, rencontreront des sceptiques, par exemple celle de Fanny au Congrès de Washington :

Quand elle entra dans la salle des délibérations, les députés se levèrent... Ils l'invitèrent à s'asseoir au fauteuil du Président...

Les journaux américains? Méfions-nous de leur humour.

Le *Courrier des Etats-Unis* écrivait bien :

Jamais le théâtre du Park n'a vu telle solennité. Son enceinte étroite et sale semblait porter les traces d'un étonnement merveilleux !

Hum! (Maugis dirait même : hum-bug!) Notez qu'en dépit de son incontestable beauté Fanny venait de disputer vainement Paris à la laide mais géniale Taglioni, qui osa interrompre la « tradition » voluptueuse et passablement monotone de la chorégraphie par l'invention d'une danse sans costumes éclatants, chaste et presque fantastique, où elle utilisait pour un dessin plus décoratif et arabesque jusqu'aux disproportions de sa silhouette.

C'était en vain que le vénal Charles Maurice, à la solde de Véron, avait utilisé la manie néo-bonapartiste de l'époque et inventé de toutes pièces les prétendues amours du petit duc de Reichstadt et de Fanny Elssler — légende utilisée par Dumas dans *les Mohicans de Paris*, où M. Rostand est allé naïvement la chercher ; — c'était en vain que Théophile Gautier, lui-même, d'abord hostile, l'avait adoptée pour symbole, quant à la danse, vers l'âge où il commença de renier l'idéalisme des premiers romantiques.

§

A ses yeux du moins, le « retour aux classiques », tant prêché à l'heure actuelle, n'était qu'une conséquence du goût pour l'exotisme.

Car que vient-on nous parler de tradition française à propos de nos classiques? Ils rompirent avec elle plutôt, dans un geste d'une étonnante audace, auprès duquel celui de 1830 semble bien timoré, bien mal assuré : ils adoptèrent fougueusement la récente importation byzantine..., pour le moins aussi étrangère que nous l'est aujourd'hui la littérature japonaise. Mais à se traîner derrière ces indépendants, ces « cosmopolites », on a vu ce qu'ont pu glaner encore Delille, Ponsard ou M. Rivollet.

Il reste une incontestable force verbale et même, au 1er acte, de l'émotion chez M. Richard; toutefois, s'il respecte relativement la fable hellénique et se garde de procéder, comme tel de ses rivaux, par un suicide inattendu de son personnage, à la séparation d'Her-

cule... et de l'Œta, la métamorphose d'Alcide en Othello et le rationalisme dont l'action s'emboit la rendent, au propre, incompréhensible; combien il vaudrait mieux, que de rapetisser et dessécher ces beaux sujets, en dégager, grâce à l'aide d'un Louis Ménard, ce qu'on ne pouvait au siècle XVIIe, le symbole!

Que ne nous apprendrait pas, au contraire, la représentation de **Maître François Villon** ! Ne venez point me dire que le langage du XVe siècle, en quoi M. Féret l'écrivit avec une érudition surprenante, nous serait fermé. J'ai assisté, sans savoir un mot d'espagnol, à *El loco Dios*, joué par Guerrero et sa troupe, et je me suis aperçu, seulement le rideau baissé, que je n'aurais pu en traduire aucune phrase : l'action ne m'avait pas laissé le temps d'y penser.

M. Féret n'a pas cru devoir sacrifier ce qu'un Rabelais dit d'un Villon à ce qu'en nie la critique moderne des textes, cette outrecuidante que nous devrions tous traquer une bonne fois. Et il nous a donné un lamentable et tragique portrait, en sa toute faiblesse, du Maître dans qui semble râler l'immense Moyen-Age crucifié.

Vraiment, je frémis d'indignation à voir passer sous mes mains tant de belles œuvres sottement dédaignées des théâtres. Et pour quelles! Oui, je sais: celles que leur apportent nos gens du monde, depuis une dizaine d'années qu'il est bien porté d'être dramaturge, sont excellemment construites. Parbleu! il faudrait, sans cela, que ce fussent des ladres!... Du reste l'opération vaut la peine : et qui retient la sous-location d'une vingtaine de salles peut bien choisir ses manuscrits; au prix où ils sont !

M. l'avocat-général Trouard-Riolle a vu récemment se retourner contre lui toute la presse pour avoir révélé l'existence des agences dont elle recevait les révélations romanesques sur le crime en vogue. J'hésite à peiner les illustres clients de tels rabatteurs qui vont fouillant les cartons des théâtres...

N'en déplaise aux journaux spéciaux (l'un, où j'ai l'honneur grand de collaborer, attribuait — 12 novembre — *le Corbeau* d'Edgar Poe et son lugubre cri « never more » à... Shakespeare), notre époque regorge de talents méconnus. Si M. de Saix n'a pas, cette fois, réussi son **Grenadier Breton**, il faut l'attribuer, je pense, à la collaboration du trop connu Théodore Botrel, car son compagnon habituel, M. Devy, vient, uni à M. Ray Rumac, d'écrire le plus fin **Midi à quatorze heures** où s'indique l'erreur ordinaire des femmes envers l'homme qu'elles aiment. C'est — bien différent, bien plus étrange, et pourtant symétrique — le même défaut que présente John Wilson, ingénieur. Il a construit des **Poupées Electriques**, figurant à s'y méprendre des personnes respectables, devant quoi il prend plaisir (idée si anglaise, et protestante!) à se

conduire le plus indécemment encore que légalement du monde avec sa femme. Il la détraque à plaisir, en somme, comme il ferait d'un automate. Bientôt il la pousse à aimer un vulgaire séducteur, déjà cause autrefois d'un suicide : il se plaît à lui donner l'illusion d'être cet amant; et enfin, le jour venu, au moment où la malheureuse va réellement faillir, il surgit devant elle pour lui mettre dans la main l'arme dont, suggestionnée jusqu'au bout, elle se supprime.

Comme on voit, quoique les fantoches du titre ne soient pas ici qu'un symbole, mais aussi un peu un élément d'action, nous sommes devant de l'ibsenisme... pervers. Est-ce là le *futurisme* annoncé par la très brillante préface ? Je serais désolé qu'on suivît le conseil de M. Marinetti engageant ses admirateurs à le détruire pour se faire place nette, de même qu'il accepterait qu'on eût rendu préalablement le même service au futurisme. J'aime le passé, j'aime M. Marinetti. Et, quant au futur, il les contiendra nécessairement. Les grands créateurs avaient une érudition très vaste. C'est l'érudition restreinte, c'est le goût rétréci qui, seuls, font les imitateurs, comme ce sont les mouvements trop spécialisés où se déséquilibre l'eurythmie humaine.

L'originalité, disait Gœthe, provoque l'originalité.

§

Telle est un peu la morale du **Roitelet chez l'Aigle** (Elisa Mercœur chez Chateaubriand), par M. Olivier de Gourcuff : mais vous ne la dégageriez ni du **Théâtre au Salon** .. où les Muses sont invitées à descendre, heureusement sans succès, par M. Prautois, ni de **Politiciens**, un beau thème pourtant : les chefs de partis ennemis s'entendant, après l'orageuse séance publique, pour dauber sur la bête électorale.

GEORGES POLTI.

HISTOIRE

Vicomte de Guichen : *Le Duc d'Angoulême* (1775-1844) ; Emile-Paul, 5 fr. — Joseph Du Bourg : *Les Entrevues des Princes à Frohsdorf*, 1873 et 1883 ; Perrin, 3 fr. 50. — Dr Cabanès : *Mœurs intimes du Passé* (2e Série) ; Albin Michel, 3 fr. 50.— Memento.

Le Duc d'Angoulême, par le Vicomte de Guichen. — Biographe informé mais plus respectueux encore du Duc d'Angoulême, M. de Guichen n'a pas voulu soulever le voile sur des infirmités physiques susceptibles cependant, chez le fils aîné de Charles X, d'expliquer en partie ce que sa vie eut comme de manqué. Un récent ouvrage, signalé ici même (1), faisait allusion à ce qu'eut de plato-

(1) Voir *Mercure de France* du 16 septembre 1909 : *Madame, Duchesse d'Angoulême*, par J. Turquan.

nique l'union du Duc d'Angoulême avec sa cousine, Madame Royale, fille de Louis XVI. Quelques précautions et quelques égards où l'on soit tenu en pareille matière, un tel point ne devrait pas être entièrement négligé, comme le fait M. de Guichen. Quand il s'agit de chercher les raisons de certaines destinées, auxquelles sont liés en quelque mesure certains événements de notre histoire (car l'on peut admettre que les disgrâces du stérile ménage princier n'avancèrent guère les affaires de la Restauration), la vie intime appartient à l'historien aussi bien que la vie publique. Mais il ne faut évidemment pas demander de telles recherches à M. de Guichen, dont la piété légitimiste y verrait comme un sacrilège.

A part cela, l'on doit convenir que la biographie de M. de Guichen est ce que l'on a encore écrit de plus complet sur le pauvre neveu de Louis XVIII. Le ton du panégyrique, un peu trop continuel, n'empêche point l'ouvrage d'être une bonne contribution à l'histoire de la Restauration. Du fait d'un caractère timide, effacé, le Duc d'Angoulême n'y joua pas, sans doute, un rôle très actif ; cependant, sa part y fut plus large qu'on ne croyait, ainsi qu'il appert des recherches du nouveau biographe. M. de Guichen s'applique de la sorte à faire valoir le rôle du Prince, en 1814, à Bordeaux ; puis, en 1815, dans le Midi, où sa tentative de soulever, lors du retour de l'Ile d'Elbe, les populations de ces régions sur les pas de Napoléon n'est pas loin, malgré son piteux échec, de paraître à M. de Guichen un insigne exploit. Il a mis de même en valeur le rôle du Prince en Espagne, pendant les Cent-Jours, rôle resté inefficace, mais curieux, les sollicitations du Duc d'Angoulême ayant eu au moins pour effet de bien montrer la pleutrerie des Bourbons d'Espagne, sourds à toutes les instances tant que Napoléon semble encore menaçant, et qui, après Waterloo, se souviennent tout à coup des demandes d'intervention de leur cousin de France pour envahir la frontière des Pyrénées (expédition de Castanos), zèle suspect dont le Duc d'Angoulême eut grand'peine à conjurer les effets ruineux. Sous la Terreur Blanche, lors des troubles sanglants du Midi, l'intervention du Prince fut, d'après ce que montre M. de Guichen, des plus louables.

Il faut savoir gré à l'auteur d'avoir été sobre dans son récit de l'expédition d'Espagne (1823) (1), laquelle fut une simple promenade militaire. Rien n'égale l'aberration vaniteuse montrée, à l'occasion de ce facile succès, par le gouvernement de la Restauration : l'Arc de l'Etoile n'ayant plus pour toute destinée que de commémorer les exploits du duc d'Angoulême ! la prise du Trocadero donnée comme un pendant à Austerlitz ! Et ces niaises cérémonies publiques où l'enthousiasme de commande se bat les flancs pour

(1) Trop sobre, cependant, en ce qui concerne le côté politique.

transformer en foudre de guerre ce pauvre lourdaud de duc ; ces adresses grotesques dont la concision prétentieuse ne réussit qu'à être involontairement scatologique : « Le Roi a dit, Monseigneur, et V. A. R. a fait. » (Diable ! Bouvard et Pécuchet, qui voulaient écrire une histoire du duc d'Angoulême, n'eussent eu garde d'oublier cet exemple de style lapidaire !). Il faut rendre, d'ailleurs, cette justice au duc d'Angoulême, qu'en cette occasion il montra un bon sens estimable, traitant de « don quichotteries » toutes ces flagorneries.

En cette occasion, et dans beaucoup d'autres, M. de Guichen a montré qu'il eut un sentiment exact de ce qu'avait à faire la Restauration pour se concilier le pays. Aussi fut-il opposé aux ultras ; M. de Guichen a là-dessus toute une documentation intéressante qui éclaire ce côté de l'histoire de la Restauration. Mais le caractère doit être d'autant plus ferme que les opinions sont plus modérées, et malheureusement il apparaît bien que le Prince manquait de caractère : incapable, notamment, de résister à une pression de famille, il se joignit à son père et à sa femme pour demander, lui, le modéré, le renvoi de Decazes. Avec des idées saines, il eut donc peu d'influence. Son effacement, durant le ministère Villèle, fut d'autant plus complet qu'il était ici en désaccord non seulement avec les vues du ministre, mais, ce qui était autrement difficultueux pour lui (détail insuffisamment traité par M. de Guichen), avec celles de l'autoritaire Duchesse d'Angoulême. Les événements de 1830 virent cet homme timide brusquement prêt aux partis extrêmes et se déjugeant en tout : approbation donnée aux Ordonnances, refus de toute concession dans la crise, avanies faites aux conseillers modérés, etc. Ce caractère ne tenait pas, évidemment. En ces journées de Juillet, le Prince n'est plus qu'un pauvre homme furibond.

Les années d'exil furent, on peut le dire, la partie la plus forte de cette vie peu faite pour les luttes du pouvoir. Il n'y a qu'à s'incliner devant le chef-d'œuvre d'abnégation qu'elles présentent et méditer le témoignage de Chateaubriand, invoqué par M. de Guichen à la dernière page de son intéressant ouvrage, sur la noblesse qu'elles mirent dans le naufrage de la dynastie bourbonienne.

Les Entrevues des Princes à Frohsdorf, par Joseph Du Bourg. — Dans l' « Ordre » qu'il dressa « pour les funérailles de M. le Comte de Marnes » (le Duc d'Angoulême), le duc de Blacas d'Aulps, ministre de cette royauté exilée, marquait immédiatement derrière le char funèbre la place de « M. le Comte de Chambord ». Derrière le char funèbre du Comte de Chambord, la veuve du « Roi » défendit qu'on donnât la première place au chef de la Maison d'Orléans, qui, ne pouvant conduire le deuil, s'abstint d'assister aux obsèques. A la mort du Comte de Marnes, la vieille phrase sacramentelle : « Le roi est mort, vive le roi ! » restait tout entière possible

selon toutes les traditions de la Légitimité. A la mort du Comte de Chambord, la première partie seule de la phrase pouvait désormais être dite par les hérauts funèbres de la Légitimité; pour que la seconde pût être prononcée, où étaient, à défaut de rejetons directs, les successeurs ? En Espagne? A Naples ? Vagues fantômes! Et les bouches orléanistes, alors, voulurent, au bénéfice de la branche cadette, le faire entendre, ce « vive le roi! » complémentaire, ce répons triomphant donné par la vie à la mort. Mais, dit M. Joseph du Bourg, on le leur défendit. L'antique main de justice des Rois toucha ces bouches pour leur interdire la phrase, usurpatrice sur leurs lèvres.

De son vivant même, en effet, le Comte de Chambord la leur avait interdite, d'après la thèse que défend, dans cet ouvrage où des documents curieux se mêlent à d'intéressants souvenirs personnels, M. Joseph du Bourg, ancien familier du Château de Frohsdorf. Dans l'incident survenu aux obsèques du Comte de Chambord et rapporté ci-dessus, se résume, suivant le fidèle serviteur de Henri V, toute la politique suivie par le Comte de Chambord dans la question du droit successoral royal, que l'absence d'héritier direct laissait ouverte, et que les d'Orléans, dans les entrevues de Frohsdorf, notamment dans la fameuse entrevue de réconciliation de 1873, voulurent en vain, selon M. du Bourg, faire officiellement trancher en leur faveur.

M. du Bourg s'est constitué l'historien et le défenseur de cette politique du Comte de Chambord; il s'est constitué l'un et l'autre avec une intransigeance, une littéralité, un dédain des faits et des choses (fût-ce des doctrines si purement monarchiques, si peu « régime de Juillet » de M. le duc d'Orléans), par où il donne, en 1909, le spectacle un peu archéologique d'un ultra de 1815. Admirons le pieux entêtement de cet irréductible champion de l'hérédité légitimiste, laquelle, en ne s'affirmant plus guère que dans le vide, a rejoint, dans la poudre du même obituaire, les principes de 1815. « M. le Comte de Chambord, dit-il, a toujours gardé publiquement et officiellement une réserve absolue sur la question de sa succession politique. » Et il reproduit des documents, relate des souvenirs qui se rapportent aux deux périodes où la question de la succession politique du comte de Chambord a été agitée, et qui se placent l'une avant et pendant l'entrevue de 1873, l'autre entre les deux entrevues de 1873 et 1883.

Tout cela est fort bien (encore que, de Goritz, vers 1884, certain avis semi-officiel parvint à M. du Bourg de « laisser tomber cette affaire »). Mais, de l'aveu même du pauvre M. du Bourg, les authentiques héritiers de la Légitimité apparaissaient, dès 1883, année de la mort du comte de Chambord, comme assez falots. L'un d'eux, don Juan, parmi « les douloureuses et profondes impressions » des

obsèques du « Roi », se met à lui raconter ses chasses au canard, ses succès photographiques et son invention de bateau en caoutchouc : Eh ! bien, voilà un bateau en caoutchouc qui est une pauvre barque pour porter la Légitimité et sa fortune ! M. du Bourg s'y est embarqué, néanmoins, seul, ou à peu près, au refus de tout le monde, « même des zouaves pontificaux », s'écrie-t-il douloureusement ; et il godille, godille, le bon M. du Bourg, avec toute l'ardeur de sa confiance désespérée dans le caoutchouc présumé imperméable dont l'excellent Don Juan confectionna le dernier bateau légitimiste !

Comme œuvre de polémique légitimiste, le livre de M. du Bourg semble devoir tomber, nous ne dirons pas mal à propos, mais dans le vide, du moins en ce moment. Il est, d'ailleurs, un témoignage très intéressant, très vécu, sur l'existence et les idées du grand honnête homme de Frohsdorf. De Louis XVI au comte de Chambord, quel livre il y aurait à écrire sur le plus vaste naufrage politique qui fut jamais ! L'œuvre de M. du Bourg doit être conservée parmi les documents à consulter.

Mœurs intimes du Passé, 2e série, par le Dr Cabanès. — La question que, par piété légitimiste, M. de Guichen n'a pas voulu aborder dans sa biographie du Duc d'Angoulême, cette question de l'impuissance conjugale du prince, qui n'est pas négligeable dans l'histoire de la Restauration, valait la peine que M. le Dr Cabanès s'en occupât. Nous nous permettons de la lui signaler. Ce nouveau livre de lui, sur les mœurs intimes du Passé, nous en est une occasion.

On trouvera, dans cette nouvelle série, la même proportion heureuse d'érudition historique et de science médicale par où les ouvrages de M. Cabanès se sont imposés à l'estime des savants et du public. L'auteur, cette fois, a moins eu à s'occuper de certains cas médico-historiques donnés : le sujet, « la vie aux bains », à toutes les époques et dans tous les pays, ne les comportait guère. Mais jamais monographie de l'hydrothérapie universelle ne fut plus complète. Toute l'humanité est là, au bain, âges primitifs, époques grecque et romaine, Moyen Age, Renaissance, Age classique, Révolution, Dix-neuvième siècle, sans compter les humanités exotiques, Hindous, Malécasses, Maures, Turcs, Egyptiens, Persans, Finlandais, Japonais, etc.

Il est inutile d'insister sur les climats orientaux et sur les civilisations païennes, où le bain fut toujours parmi les pratiques les plus habituelles de la vie. Ce qu'on savait moins, c'est que le Moyen Age se baigna beaucoup plus que ne le prétend Michelet : « Nul bain pendant mille ans ! » On y connut même le bain de vapeur. Le préjugé chrétien contre les ablutions intimes y entretenait bien une certaine conception de l'honnêteté (surtout pour les femmes) où l'eau

n'était pas précisément l'article essentiel : cependant, il reste acquis que « les furieuses démangeaisons du XIIIe siècle » ont dû surtout exister dans l'imagination de Michelet (l'imagination, en effet, la plus démangée qui fut jamais), car les Perceval, les Tristan, les Iseult se lavaient certainement, aussi nets de peau qu'éthérés d'esprit. Et veut-on savoir, en revanche, à quelle époque on s'est le moins lavé ? Au grand siècle lui-même, où la crasse fut fort bien portée. Le talent de M. Cabanès, c'est de tirer, de la coutume qu'il nous décrit sous le double rapport physiologique et historique, des indications multiples sur les mœurs, sur les bonnes et sur les mauvaises, car il apparaît, d'après son savoureux ouvrage, qu'en tout temps le Vice et la Vertu furent également des plantes d'eau.

Et là-dessus, il ne nous reste plus qu'à souhaiter une chose au savant et spirituel auteur : c'est que, traduit en anglais, son consciencieux volume lui vaille, entre autres récompenses méritées, l'ordre du... Bain !

Memento. — Sans avoir précisément un apôtre en M. Edmond Rossier, le féminisme en histoire compte, en cet écrivain, un de ses adeptes. Il a tracé d'une main sympathique la plupart de ces *Profils de Reines* (avec préface de M. Gabriel Monod, Alcan, 3 fr.50). Si nous en croyons M. Ed. Rossier, dans la femme revêtue du souverain pouvoir, la faiblesse féminine même, sorte de délicate raison d'Etat, a, plus sûrement que ne l'auraient fait des rois, « éveillé des dévouements, provoqué des enthousiasmes ». Et aussi des désordres, pourrait-on objecter, en se référant au cas de Marie Stuart. Mais la contre-objection se présente aussitôt, avec l'exemple de Marie-Thérèse, laquelle justifie très exactement la remarque de notre historien féministe. De là à conclure que les plus caractéristiques périodes des grandes monarchies européennes aient « correspondu au règne des souveraines », il y a sans doute loin, malgré les exemples d'Isabelle de Castille, de Catherine de Médicis, d'Anne d'Autriche, de Marie-Thérèse, de Catherine II et de Victoria d'Angleterre. On ne sait si l'espèce de bonheur ou de génie politique qu'eurent certaines de ces reines, elles l'eurent précisément parce que femmes. En tous cas, on ne niera point que M. Edmond Rossier ait atteint son but, qui fut de réussir, « en exposant des sujets graves, à éveiller l'intérêt ».

Il est malaisé de disserter sur l'idée dominante de ce livre, où il est question de *l'Action providentielle dans la Révolution française* (Daragon, 5 fr.). L'auteur, M. Emile Garet, fait un relevé des événements qui se sont succédé de 1789 à nos jours (et son livre est au moins utile sous ce rapport). Tout en faisant sa liste, il compte sur ses doigts, distingue des périodes symétriques. Par exemple, les dix années de la Révolution, 1789-1799, se divisent en trois périodes : Monarchie constitutionnelle, République démocratique, République parlementaire ; et ces trois périodes initiales se sont symétriquement répétées dans le XIXe siècle, sur une plus vaste et complète échelle ; Monarchie constitutionnelle, de 1815 à 1848 ; République démocratique, de 1848 à 1852 ; République parlementaire de 1870 à nos

jours. Les deux Empires sont des intercalations dont M. Garet se charge de montrer le sens par rapport à cette économie « providentielle » de l'ensemble. « Providentielle », car les hommes n'auraient pu, seuls, déterminer un tel rythme. Et bref, grâce aux calculs de M. Garet, nous voici nantis d'une théorie providentielle de la Révolution française. Quand le petit collège d'augures théologico-révolutionnaires sera fondé, ce qui ne saurait tarder beaucoup, M. Emile Garet pourra repasser !

M. Fréderic Masson, depuis quelque temps, semble tirer, de ses puissantes monographies sur Napoléon, une mouture, une menue monnaie de polémiques. Préfaces et bon nombre des morceaux dont se composent des recueils comme celui-ci, *Jadis et Aujourd'hui* (2e série, Ollendorff, 3 fr. 50), expriment surtout, avec une verve batailleuse, les opinions, les partis-pris, voire même les rancunes de l'éminent historien. L'impérialisme de M. Frédéric Masson est intéressant, d'ailleurs. Mais nous ne pouvons guère, ici, que signaler les pages plus particulièrement historiques, dont certaines remarquables, telles que : « l'Aiglon » (réfutation des fantaisies pittoresques de M. Edmond Rostand), « Le baron Fain » (excellent), « l'Ogre de Corse », « l'Impératrice Joséphine est-elle morte empoisonnée? » Etc.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

J.-H. Boex Borel (J.-H. Rosny aîné) : *Le pluralisme*, Alcan, in-8°, 5 fr. — *Notes sur Auguste Comte par un de ses disciples*, Librairie ancienne et moderne, in-16, 3 fr. 50. — Albert Keim, *Helvétius*, Collection des plus belles pages. « Mercure de France », in-18, 3 fr. 50. — Alexandra David : *Les Théories individualistes dans la philosophie chinoise. Yang-Tchou*, V. Giard et Brière, in-16, 2 fr. 50. — René Gillouin : *Kant*, Louis Michaud, in-16, 2 fr. 50. — Memento.

Le Pluralisme est le premier des ouvrages de M. Boex Borel, dans lequel l'auteur traite d'une façon directe un thème purement spéculatif, mais la plupart de ses œuvres précédentes, composées en collaboration avec son frère sous le pseudonyme bien connu J.-H. Rosny, laissent percer un souci constant des problèmes qui intéressent la pensée philosophique sous toutes ses faces. C'est le caractère original de cette étroite collaboration que l'effort qui s'y exprime d'introduire dans le domaine de l'imagination des thèmes autres que le thème unique de l'intrigue sentimentale et d'élargir ainsi l'horizon littéraire. Des romans tels que le *Bilatéral* ou *les Xipéhuz* témoignent de ce souci spéculatif et plus directement encore peut-être *la Légende sceptique*, cette curieuse épopée cosmogonique que publia naguère *la Revue indépendante* et qui n'a pas été, que je sache, éditée en un volume spécial. Il ne m'a pas paru inutile de rappeler ces antécédents. Par la vocation instinctive et la passion intellectuelle dont ils témoignent ils signifient l'intérêt qui s'attache à ce premier ouvrage de philosophie pure.

Le Pluralisme est, selon l'énonciation du sous-titre, un *essai sur la discontinuité* et *l'hétérogénéité des phénomènes*. M. Boex Borel

s'y prononce en faveur d'une conception qui, tenant la multiplicité et la différence pour essentielles à l'existence, considère comme irréalisable toute tentative de réduction à l'un et à l'homogène. A mesure que nous découvrons des ressemblances plus étroites entre des phénomènes qui semblaient d'abord très distincts, à mesure que nous voyons plus souvent, sous l'effort de l'analyse, un phénomène se transformer en un autre et, comme s'il jetait un masque, révéler soudain une identité, nous sommes tentés de croire que la multiplicité des phénomènes qui éclate au premier regard jeté sur le monde n'est qu'une trompeuse apparence. Les esprits les plus réfléchis sont ceux souvent qu'un tel spectacle induit le plus aisément à généraliser ces révélations particulières, à tenir pour une infirmité, provisoire peut-être, de notre esprit son impuisance à démasquer dans tous les cas l'identité cachée sous la différence. Cette disposition des meilleurs esprits explique la vogue du monisme.

M. Boex Borel s'est donc appliqué à montrer, en réaction contre cette tendance, que les réductions que nous sommes tentés de prendre pour des identités ne sont que des analogies. « S'il faut, dit-il, attacher à ces ressemblances et à ces retours l'importance la plus grande, car ce sont eux qui nous permettent l'ordre et la mesure, sans quoi toute science serait impossible, il faut se méfier des illusions qu'elles font naître », et sa réfutation repose, dans le domaine des faits physiques et chimiques, sur une relation documentée et sur la discussion des faits mis en évidence par le dernier état de la recherche scientifique.

Poursuivant dans l'ordre logique la démonstration commencée dans l'ordre empirique, il fait voir qu'il est également impossible d'imaginer la multiplicité actuelle des phénomènes sortant d'un état initial d'homogénéité et d'identité absolue ou de supposer cette multiplicité actuellement donnée tendant, par voie d'évolution, vers cette identité. A l'occasion de cette seconde hypothèse l'auteur fait une juste critique des théories qui prétendent déduire cette évolution vers un état final d'indifférenciation du principe de Carnot sur la dégradation de l'énergie. Il montre que la loi de Carnot, valable dans le domaine de quelques relations particulières, n'a pas d'application dans le domaine métaphysique. L'ouvrage contient enfin une critique des principes généraux sur lesquels reposent les systèmes monistes et dualistes, analyse qui porte plus spécialement sur quelques thèses particulières, sur celle, entre autres, de M. Bergson. Il s'achève sur deux chapitres consacrés aux limites de la connaissance, l'auteur accordant la possibilité d'un progrès indéfini de la connaissance, mais stipulant un agrandissement parallèle du domaine de l'inconnu et donnant l'inconnu comme fonction du connu. « A mesure, énonce-t-il en une heureuse formule, qu'on épuise les ques-

tions, il en naît d'autres en plus grand nombre et d'une plus vaste envergure qui sont en quelque sorte le fruit même des solutions. »

La thèse pluraliste présentée par M. Boex Borel me paraît inattaquable à la condition toutefois de l'intégrer dans une conception plus générale, celle du monisme de la pensée, celle du monisme idéaliste contre laquelle ne portent pas les objections élevées contre le monisme en général au sixième chapitre du volume. Que la pensée, sous la forme du fait de conscience, soit ou non une substance, peu importe. Il suffit qu'elle soit un fait. Or, elle est un fait commun à l'infinie diversité des phénomènes. Ils sont homogènes en ceci qu'ils sont tous objets de pensée et s'ils sont différents entre eux, c'est parce qu'ils sont aussi comparables entre eux, parce qu'ils sont comparables entre eux sur le plan de la pensée. L'héterogène pur est aussi insaisissable que l'homogène pur et le pur discontinu que le pur continu. Tout phénomène est un compromis entre une part d'homogène, de continu, d'identité et une part d'hétérogène, de discontinu, de différence. Aussitôt, d'ailleurs, que l'on admet le monisme de la pensée, cette conception commande, comme une conséquence nécessaire de son propre jeu logique, le pluralisme phénoménal en faveur duquel M. Boex Borel relève une existence de fait. Dans un système qui n'admet qu'une seule réalité, celle de la pensée, le fait d'existence se trouve, à l'analyse, conditionné strictement par le fait de connaissance, tandis que les conditions de la connaissance requièrent une division à l'infini de la pensée avec elle-même en d'incessantes séries couplées d'objets et de sujets. Ces conditions stipulent qu'une chose est impossible : la fin de la division de la pensée avec elle-même, la réduction du divers à l'un. Le monisme de la pensée avec la nécessité de connaissance qu'il implique fait donc sortir le divers de l'un. il se fonde sur le jeu du principe de contradiction au cœur du principe d'identité. Loin qu'il élève des objections contre la thèse d'un pluralisme objectif, il doit la tenir pour sa conséquence la plus immédiate.

Les notes sur Auguste Comte, par un de ses disciples, émanent de M. Deroisin qui, pendant les dix ou douze dernières années de la vie du philosophe, entretint avec lui et avec son entourage philosophique des relations assez étroites. Les souvenirs personnels qui datent de cette période, joints aux renseignements recueillis par l'auteur, nous valent sur la famille et sur la jeunesse d'Auguste Comte, sur son mariage, sur la crise de folie de 1826, sur Mme Comte et sur Littré, sur Mme de Vaux, sur Sophie, enfin sur la personnalité physique, morale et intellectuelle de Comte, sur le brio extraordinaire de sa conversation, sur la versatilité et l'emportement de ses jugements, et sur tout un ordre de conceptions déterrantes dont l'auteur estime qu'il ne cessa de subir l'influence, un

grand nombre d'informations, d'anecdotes, de croquis et de portraits qui nous font pénétrer très avant dans l'intimité du grand homme. Les protestations ne manqueront pas sans doute de la part de bon nombre de positivistes contre une thèse qui, en proclamant l'entière immunité de la doctrine, affirme que Comte, à la suite de la crise de 1826, demeura fou partiellement le reste de sa vie et met sur le compte de cette aliénation persistante des manières d'être et d'agir que l'excuse que l'on en donne laisse la liberté de divulguer. Je ne crois pas, quant à moi, qu'il soit permis d'appliquer aux hommes de génie le mètre commun, et je ne pense pas pour ce motif que les faits rapportés par l'auteur des *Notes* soient de nature à ternir le renom de Comte auprès de ceux qui sont capables de porter sur son cas un jugement psychologiquement valable. Comte me semble, en effet, avoir été très exactement — quelle que soit d'ailleurs l'opinion que l'on professe sur sa doctrine — un homme de génie par l'exagération de puissance cérébrale, par le pouvoir prodigieux de systématisation dont témoigne son œuvre. Sous ce jour, l'ouvrage de M. Deroisin apporte encore, en dehors de l'intérêt de curiosité qu'il éveille, une utile contribution à l'étude des rapports du génie **et de la folie.**

M. Albert Keim est l'auteur de l'ouvrage sur *Helvétius, sa vie et son Œuvre*, publié à la librairie Alcan, dont j'ai eu l'occasion d'entretenir ici même assez longuement les lecteurs de cette revue. Nul autre ne semblait donc mieux placé pour présenter dans la collection des plus belles pages du Mercure de France un **Helvétius** où les qualités de l'écrivain et du penseur eussent chance d'être mises en évidence avec plus de discernement. M. Keim, à la suite d'une brève introduction, où les idées directrices sont exposées, a extrait des deux grands ouvrages d'Helvétius, *De l'Esprit* et *De l'Homme*, les chapitres les plus représentatifs des thèses sociales, morales et psychologiques de l'auteur. Sertie dans la forme brève de l'aphorisme, la pensée d'Helvétius a été présentée ensuite en un choix de notes et de maximes. Quelques lettres en petit nombre et, en appendice, l'Essai de Saint-Lambert sur la vie et les ouvrages d'Helvétius complètent heureusement la physionomie du philosophe.

Dans un petit livre sur **les Théories individualistes dans la Philosophie Chinoise**, Mme Alexandra David résume en quelques chapitres les thèses égoïstes de Yang-Tchou, en qui elle reconnaît un lointain prédécesseur de Stirner. Cette assimilation, confirmée par l'exposé de la doctrine et par d'assez nombreuses citations, est d'autant plus à l'honneur de l'originalité du maître chinois qu'elle est plus en opposition avec le ton habituel de la philosophie de sa race, généralement dictée par des préoccupations sociales très impérieuses. Il semble toutefois que cet individualisme

poussé à la limite ne soit pas incompatible avec les conceptions d'un Lao tseu, inspirées peut-être elles-mêmes, il est vrai, par une pensée étrangère, par cette haute métaphysique hindoue à laquelle Mme Alexandra David emprunte une des maximes, tirée du Baghâvad-gita, sous l'invocation desquelles elle a placé son ouvrage. Il vaut mieux suivre *sa* loi, même imparfaite ; dangereuse est la loi d'autrui. » Certes, mais comment connaître sa loi ? et à supposer que ce soit chose impossible, ne faudrait-il conclure qu'il convient de vivre avec un minimum de philosophie et de préméditation, avec un maximum d'activité instinctive? Une telle conclusion n'est pas peut-être très éloignée de celle de Yang-Tchou.

La librairie Louis Michaud vient de publier dans sa collection des grands philosophes un *Tarde* dont M. Henri Mazel a dit, du point de vue de la sociologie, tout l'intérêt qu'il offre, mais dont il faut rappeler aussi qu'il n'intéresse pas moins la philosophie, les théories de Tarde dépassant de beaucoup les limites de la sociologie et impliquant une conception dont la généralité s'élève jusqu'à la métaphysique. Dans cette collection vient de paraître également un **Kant** composé d'un choix de textes, d'une étude critique, d'une biographie et d'une bibliographie dues à M. René Gillouin. Cet ensemble est propre à donner une idée aussi complète que possible, en deux cents pages, de la philosophie critique et de son auteur.

Memento. — A signaler tout d'abord, chez Schleicher frères, la publication du tome VI du *Cours de Philosophie positive d'Auguste Comte* — (2 fr.) Ce volume, de plus de 550 pages, le dernier de cette publication, contient, outre une curieuse préface de Comte, le complément de la philosophie sociale et les conclusions générales — puis à la Librairie Nillsonn dans la collection publiée sous la direction du Dr de Régla, la Philosophie à la portée de tous, *le Mariage*, par M. Louis Faran. — Dans une importante brochure de 150 pages sous le titre de *la Conception matérialiste de l'Histoire* (H. Meric, Toulouse), M. André Pujol analyse la théorie marxiste, critique le déterminisme économique qui livre l'évolution historique au jeu d'une sorte d'automatisme métaphysique et constate l'influence heureuse exercée par le point de vue de psychologie intercérébrale appliqué par Tarde aux faits sociologiques. — Au cours d'un article paru dans Cœnobium et publié ensuite séparément sous le titre *Trois questions d'ordre religieux* M. Henri Mazel pose et examine avec une grande souplesse d'esprit ces trois questions : L'humanité se passera t-elle de religion ? Notre civilisation cessera-t-elle d'être chrétienne ? La France abandonnera-t-elle la religion catholique? tandis que dans une étude publiée puis éditée par *la Société nouvelle*, M. Jacques Brieu demande : *la Philosophie et la métaphysique sont-elles mortes ?* En guise de réponse, M. Brieu montre que, pour avoir été confondu avec l'objet particulier de diverses sciences, l'objet de la métaphysique n'en existe pas moins et qu'il a été identifié magistralement par Strada avec le fait antinomique considéré *in abstracto*. Poussant plus loin la démonstration, M. Brieu fait voir avec beaucoup de force, que par son

caractère neutre et général, ce fait, propre à la métaphysique, embrasse tous les faits antinomiques particuliers et concrets qui se rencontrent dans les autres sciences, en sorte que les lois qui le régissent et où la réalité métaphysique s'exprime valent pour toutes ces sciences et permettent à la métaphysique d'en effectuer la synthèse.

JULES DE GAULTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Ernest Lebon : *Henri Poincaré, biographie, bibliographie analytique des écrits*, collection les savants du jour, 7 fr., Gauthier-Villars — Prof. Dr W. Ostwald : *L'Energie*, nouvelle collection scientifique, 3 fr. 50, F. Alcan. — Ch. Ed. Guillaume : *Initiation à la mécanique*, coll. des initiations scientifiques, 2 fr., Hachette. — Yves : *Aviation sans formules*, 2 fr., Librairie du xxe siècle.

Par la biographie d'**Henri Poincaré**, M. Ernest Lebon inaugure une nouvelle collection : *les Savants du jour*. De tous ces savants, M. Poincaré est l'un des plus célèbres ; son esprit universel a pénétré dans tous les domaines de la pensée humaine.

La biographie est extraite du spirituel discours par lequel M. Frédéric Masson, directeur de l'Académie française, a reçu le 28 janvier dernier M. Poincaré, membre de cette académie ; à ce moment, notre grand mathématicien faisait déjà partie de trente-cinq autres académies. Après avoir confessé qu'il est de ceux qui ne comprennent pas les mathématiques, M. Masson cite l'opinion très autorisée d'un des confrères de l'illustre savant.

M. Poincaré est un esprit très vaste... Il est tout à fait remarquable par la diversité et la profondeur de ses connaissances. Il est non seulement géomètre, mais physicien et astronome, non à la manière des savants qui se livrent à des observations et à des expériences, mais par l'application qu'il a faite à ces sciences des méthodes analytiques ; en d'autres termes, il a cultivé et poussé fort loin la physique mathématique et la mécanique céleste.

Comme géomètre, ses travaux ayant trait à la théorie des nombres, au calcul intégral, à la théorie générale des fonctions se trouvent répandus dans plus de cent cinquante notes publiées aux *Compte-Rendus de l'Académie des sciences* et dans au moins autant d'articles ou de mémoires insérés dans les journaux mathématiques de France et de l'Etranger.

Professeur de physique mathématique à l'Université de Paris, il a publié quatorze volumes de leçons sur la lumière, l'électricité, la thermodynamique, la propagation de la chaleur, insistant surtout sur les rapports de l'électricité et vulgarisant en France, en les perfectionnant, les théories de l'Anglais Maxwell, expérimentées peu après et mises hors de doute par le grand physicien allemand Hertz. Par là, il n'est point demeuré étranger à la découverte de la télégraphie sans fil, application des ondes hertziennes.

Dans la partie astronomique, M. Poincaré a montré beaucoup d'originalité ; on lui doit des théories très intéressantes sur la disjonction de la terre et de la lune et sur la formation des diverses

étoiles variables ; on lui doit trois volumes sur les nouvelles méthodes de la mécanique céleste, qui font autorité parmi les astronomes.

Dans le grand public, M. Poincaré est connu par ses articles de revue et ses ouvrages de haute vulgarisation; avec les seize mille exemplaires vendus de *la Science de l'Hypothèse*, combien d'idées fécondes ont été semées. Grâce à une clarté merveilleuse, la plus haute philosophie scientifique se trouve mise à la portée de tous. Et c'est heureux, car bien peu eussent été capables de lire le millier de mémoires, notes, articles, publiés par Henri Poincaré dans trente recueils français, suédois, anglais, allemands, américains.

On trouve une longue liste de ceux-ci dans le présent livre, accompagnée des plus savantes appréciations.

§

C'est également un grand savant, le professeur W. Ostwald. Aussi, pour inaugurer la « nouvelle collection scientifique », M. Borel, en publiant la traduction du livre : **l'Energie**, a fait le plus heureux choix.

L'énergie ! Parmi les nombreux concepts, de nombre, de temps, d'espace... « aucun ne permet d'exprimer autant de choses relatives au contenu de ce monde, d'exprimer de pareilles choses avec autant de précision ni de les relier aussi bien entre elles ». Le temps et l'espace peuvent nous apparaître comme vides et dépourvus d'événements, au contraire l'énergie est l'élément essentiel de toutes les choses réelles, concrètes. Partout, dans toutes les circonstances, c'est elle qui agit. Le concept d'énergie est le plus grandiose de ceux qui se sont fait jour au siècle dernier. Cependant encore bien peu parmi nous sont capables d'en comprendre tous les aspects, et par suite toute la grandeur. Le livre de W. Ostwald, d'une philosophie si élevée, contribuera beaucoup à préparer les générations futures à comprendre les grandes idées et les sublimes beautés qui sont encore cachées derrière ce mot : *énergie*.

W. Ostwald commence par rechercher quelques-unes de ces idées dans l'antiquité et par examiner la question du mouvement perpétuel. Les chapitres suivants sont consacrés au travail, à l'équivalence du travail et de la chaleur, au principe de Carnot, à l'énergie et à l'entropie. Le travail est une première forme d'énergie, il donne lieu à deux sciences : la dynamique ou science du mouvement, et la statique ou science de l'équilibre. Galilée est le véritable fondateur de la dynamique : il a su donner la formule exacte d'un processus dynamique, à savoir la chute des corps vers la terre. Newton poussa les choses beaucoup plus loin. Huyghens a découvert la loi de la conservation de

la force vive, ce qui eut pour conséquence une controverse entre Leibniz et Descartes.

Il nous faut sauter de près de cent cinquante ans pour voir s'accomplir un progrès essentiel dans le développement du concept *énergie*. Et, tandis que, jusqu'ici, c'étaient des philosophes et des mathématiciens qui avaient joué le principal rôle dans ce développement, ce seront maintenant des représentants des sciences appliquées, des médecins, des ingénieurs. C'est qu'il s'agit d'étendre ce concept au delà du domaine mécanique, de découvrir l'invariant correspondant à chaque processus physique.

L'énergie de mouvement disparu réapparaît sous forme de chaleur. Voilà une idée qui nous est familière maintenant ; et pourtant ce n'est qu'en 1842 qu'elle fut exprimée pour la première fois d'une façon claire et précise, par le médecin Julius Robert Mayer, de Heilbronn. Mayer fut conduit à cette relation par l'étude des êtres vivants, et il en conçut toute la portée. Pour Mayer, la force est considérée comme une substance, une réalité, son indestructibilité et son incréabilité sont des marques de sa réalité. Joule, Helmholtz reprirent la même idée, la complétèrent en quelque sorte.

L'un des chapitres les plus intéressants du livre est celui consacré à *l'énergétique*.

On entend par énergétique le développement de cette idée que tous les phénomènes de la nature doivent être conçus et représentés comme des opérations effectuées sur les diverses énergies. La possibilité d'une pareille « description » de la nature ne put être imaginée que lorsqu'eut été découverte la propriété générale que possèdent les différentes formes d'énergie de pouvoir se transformer les unes en les autres. Robert Mayer fut donc le premier qui put envisager cette possibilité.

Jusqu'à lui régnait la conception *mécaniste* ; tous les phénomènes auraient pu se ramener en dernière analyse à des mouvements de la matière. Et aujourd'hui encore un très grand nombre de physiciens voient, comme Démocrite et Lucrèce, dans la « mécanique des atomes » le dernier mot de la science.

Ostwald s'efforce de montrer que les hypothèses mécanistes émises jusqu'à présent n'ont jamais abouti à un résultat satisfaisant.

En face de la conception mécaniste se dresse celle de Mayer, que nous appellerons la conception énergétique. Elle s'appuie sur le fait que *les énergies sont réellement différentes*.

Il est inadmissible que des choses que nous reconnaissons comme différentes puissent être identiques, car, si elles l'étaient, il n'y aurait évidemment aucune raison pour qu'elles agissent de façons différentes sur nos organes des sens, en supposant bien entendu des états comparables de nos organes. Ainsi de ce que nous savons distinguer l'énergie électrique de la force vive et le travail de la lumière, nous pouvons conclure en toute assurance que ces énergies sont différentes.

La science doit prendre tâche de faire ressortir ces différences avec la plus grande netteté et la plus grande exactitude, ne fût-ce que pour obtenir une représentation juste des réalités.

En admettant que toutes les énergies sont des énergies mécaniques, on efface les différences au lieu de les faire ressortir, on introduit dans la représentation du phénomène des particularités qui n'appartiennent pas au phénomène lui-même, mais bien aux hypothèses ajoutées arbitrairement. De pareilles hypothèses, Newton les repoussait, Mayer avait de l'aversion pour elles; il écrivait à Baur : « Une hypothèse, c'est ce que fait un algébriste quand, à la place de l'x de son problème, il met un u. » On doit se méfier des explications illusoires. Toute autre chose est d'indiquer les lois d'un phénomène, lois qui permettent de prévoir ce qui se passera.

Ce n'est pas là une véritable hypothèse. Les hypothèses sont des suppositions invérifiables, tandis que les suppositions scientifiques, que j'ai proposé, il y a quelques années déjà, d'appeler *protothèses*, sont établies dans le but d'être vérifiées, et possèdent, par exemple, la propriété inverse, celle d'être vérifiables.

Le livre se termine par trois chapitres intitulés : *la Vie*, *les Phénomènes psychologiques*, *l'Energétique sociologique*. Ostwald y développe des considérations fort originales, qu'il m'est difficile d'indiquer ici. Je compte y revenir prochainement en parlant de l'application de la chimie physique à la biologie. Ostwald fait apparaître une nouvelle notion, qui n'est pas applicable au monde inorganique, celle du « but ». Il s'appuie alors sur l'autorité de Darwin. J'avouerai que je ne comprends pas très bien ce que c'est que ce « but biologique ».

Je noterai que M. Ostwald traite la question de l'énergie presque indépendamment des personnes; à part les noms de quelques grands précurseurs, il ne cite aucun nom propre.

§

M. Poincaré s'étonne qu'il y ait tant de personnes qui ne comprennent pas les mathématiques. Il oublie que, trop souvent, elles sont fort mal enseignées. Grâce au récent ouvrage du très distingué physicien, M. Guillaume, **l'Initiation à la mécanique**, cette science devient facile pour tous.

M. Guillaume rappelle que la mécanique a été, pour l'humanité pensante, une puissante éducatrice.

Alors qu'on ne voyait encore, dans la multitude des phénomènes complexes qui nous entourent, — phénomènes météorologiques et biologiques notamment — que l'action incessante d'esprits bons ou mauvais, mais toujours puissants et subtils, détournant à leur gré le cours naturel des choses, la

mécanique, avec l'astronomie, sa sœur jumelle, a montré que, au moins dans un domaine restreint, les événements sont soumis à des lois, c'est-à-dire des relations constantes de cause à effet. Or, la croyance à l'existence des lois a été le début de la pensée scientifique, comme elle est encore le fondement de toute science; M. H. Poincaré l'a superbement exposé dans un livre que tout le monde a lu.

En attendant que tout le monde ait lu l'ouvrage de M. Guillaume, il faut qu'il y ait encore des livres comme **l'Aviation sans formules** de l'ingénieur Yves. Il y est question de cerfs-volants, aérostats, dirigeables, aéroplanes, moteurs..., tout cela sous la forme d'une piécette en deux actes. De nombreuses figures ornent le texte.

GEORGES BOHN.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

L'abbé A. Piquemal : *Etudes sur la ville et la paroisse de Courbevoie*, Champion, 5 fr. — L'abbé Jean Gaston : *Le Couvent des Bénédictines Anglaises du Champ-de-l'Alouette*, Champion, 1 fr. — Lotus Péralte : *La Caverne d'Altamira*, Sansot, 0 fr. 60 — Alice Nolte : *Essai sur le Monténégro*, Calmann, 2 fr. — Léonie Bernadini-Sjœstedt : *Pages Suédoises*, Plon, 5 fr.— Charles Porée : *L'Abbaye de Vézelay*, H. Laurens, 2 fr.

Après M. H. Vuagueux, dont ce fut, on peut s'en souvenir, le sujet de plusieurs conférences réunies ensuite en un volume, M. l'abbé A. Piquemal publie d'excellentes **Etudes sur la ville et paroisse de Courbevoie**; sur la série de ses seigneurs, depuis l'abbaye de St-Wandrille (645) jusqu'à la Révolution, et les divers souvenirs que l'endroit rappelle. Il ne suit, du reste, qu'à peine un ordre chronologique dans les chapitres qui traitent de l'histoire du pays; mais on peut retenir ceux qui se trouvent consacrés aux Etats-généraux de 1614, à la construction des casernes et au massacres des Suisses le 10 août 1792 ; au pont de Neuilly ; au Couvent du Saint-Esprit, occupé par des Tertiaires réguliers de St-François d'Assise, qui durèrent jusqu'en 1790 ; au château de Courbevoie et à la légende de Gabriel d'Estrées. — Lorsque vint le Concordat, le *château*, qui n'était qu'une construction quelconque, fut habité par M. de Fontanes et ensuite par Dupuytren ; on l'a démoli depuis et son emplacement est occupé par des rues et des bâtisses diverses. Le château de *la Montagne des Moines*, encore subsistant, date du XVIIe siècle ou de l'extrême fin du XVIe siècle; on y montre une fenêtre en forme d'œil de bœuf où Gabrielle d' strées, dit-on, se plaçait pour guetter la venue d'Henri IV; mais très probablement c'est là une légende et la belle Gabrielle n'a jamais eu de château à Courbevoie.

L'ouvrage de M. l'abbé Piquemal est complété par une étude de la période révolutionnaire à propos du premier curé du lieu, Léon Hébert, et une fois de plus se trouve fait le procès de cette époque néfaste qui fut le triomphe des légistes ambitieux, des avocats famé-

liques, de tous les fruits secs que l'impéritie de Louis XVI laissa s'installer en belle place, et qui ne firent de la bonne besogne que le jour enfin venu où ils se guillotinèrent les uns les autres. L'abbé Hébert, dénoncé comme *suspect*, et ensuite impliqué dans le stupide *complot des prisons*, en même temps qu'André Chénier et l'abbesse de Montmartre, fut décapité sur la place du Trône (25 juillet 1794).

Les chapitres concernant le Moyen-âge sont aussi très bien traités dans cet ouvrage, et indiquent une connaissance nombreuse et juste de l'époque. M. l'abbé Piquemal a utilisé, de plus, au cours de son récit, quantité de pièces d'archives, dont l'emploi judicieux doit donner toute confiance.

§

Le Couvent des Bénédictines Anglaises de Paris se trouvait, à l'époque révolutionnaire et depuis 1664, au champ de l'Alouette, rue Saint-Jean de-Latran (faubourg St-Marcel), — aujourd'hui rue des Tanneries, quartier des Gobelins. C'était encore une assez pauvre bâtisse, comme nous en devons tant d'autres au XVIIe siècle, et il en reste actuellement une cour dont les arcades de cloître, garnies de vitrages comme des boutiques, ont été utilisées pour ces logements ouvriers. Sous la Terreur, on en avait fait une prison où furent entassés des suspects, — des *ci-devant* — certains pour avoir refusé le serment de fraternité, ou celui de liberté et d'égalité. Après des vexations et perquisitions renouvelées avec la mauvaise foi habituelle de l'époque, les religieuses du champ de l'Alouette — surtout coupables d'être des religieuses — finirent par être transportées à Vincennes, puis revinrent au couvent des Fossés-Saint-Victor. Mais là s'arrêtèrent leurs tribulations ; en 1795, on leur rendit la liberté et elles se hâtèrent de repasser le détroit, — heureuses en somme, lorsque l'échafaud se dressait en permanence, d'en être quittes à si bon compte. — Ce sont leurs aventures et tribulations que raconte à son tour M. l'abbé Jean Gaston, d'après une chronique anglaise de l'époque, et dont le détail se lit avec intérêt. Deux vues de l'ancien couvent illustrent cet opuscule, dont la documentation encore est excellente.

§

A propos de la **Caverne d'Altamira** (Espagne), Mme Lotus Péralté publie quelques réflexions concernant les dessins d'époque préhistorique qui en revêtent les parois et qui ont été attribués aux Magdaléniens, peuplade de la dernière époque du quaternaire. Ses conclusions semblent très justes et beaucoup de ces dessins impliquent, en effet, une longue hérédité intellectuelle. — Y a-t-il seulement *progrès*, d'ailleurs, dans l'évolution mentale de l'humanité ? Notre état scientifique indique-t-il une *marche* en avant, ou plutôt

n'est-il pas le résultat d'une orientation spéciale de la pensée? De l'étude consciencieuse et faite à un point de vue synthétique de l'évolution des races, il résulte que chaque peuple oriente sa pensée vers le but où ses aptitudes l'entraînent; mais il est aussi difficile de classer ces orientations que de prouver la supériorité de l'une d'entre elles. — Ceci posé, on peut croire à une période de civilisation humaine qui aurait précédé la catastrophe diluvienne, — ce qui est du reste la croyance intime de plusieurs savants d'aujourd'hui; mais de ce vieil âge de l'humanité il n'est resté que quelques *témoins*, tels ceux de la caverne d'Altamira; puis des monuments qui sont dits *sans âge* parce qu'il est trop difficile d'en fixer même approximativement la date; enfin des traditions comme celle de l'Atlantide, disparue dans un immense déluge géologique, et dont l'existence presque prouvée laisserait croire à tout un passé d'évolution sociale, de civilisation. — N'empêche que la pensée absolue, fondamentale des nigauds de notre temps est de se croire supérieurs aux hommes de toutes les époques précédentes. Ils citent la locomotive, le télégraphe, les dernières conquêtes de la Science, et c'est cela qu'ils appellent le *progrès*. — Tribulat Bonhomet est bien immortel.

§

L'Essai sur le Montenegro, de Mme Alice Nolte, est le petit livre d'un esprit averti et curieux des choses historiques autant que des sites et des points de vue pittoresques. C'est un aperçu du pays et du peuple en même temps qu'un résumé de son histoire, — qui est souvent une véritable épopée. Le Monténégro, en effet, à la frontière de Turquie, n'a subsisté que par son caractère batailleur et son indomptable énergie; il en est encore à la période des croisades, lorsque les peuples chrétiens se levaient aux champs de Poitiers comme en Espagne, aux côtes d'Italie comme sur les rivages de Constantinople pour barrer la route à l'Islam. De là, dans ces régions, encore à présent, l'idée d'unité serbe et de patrie yougo-slave dressée contre le Turc qui reste et demeure l'ennemi. — Mme Alice Nolte a noté entre temps de curieuses coutumes populaires, de précieux détails de mœurs, et donne des indications précises sur l'état politique et social de ce petit peuple, pour lequel la question de religion est toujours une question de vie ou de mort, et qui reste à l'avant-garde de l'Europe, prêt à se battre pour une cause que notre pitié de nous a fait depuis longtemps oublier.

§

C'est avec intérêt qu'on peut lire les réflexions, précieuses un peu de Mme Léonie Bernardini-Sjœstedt, **Pages Suédoises**, — voyage à travers les hommes et les choses d'un pays trop ignoré, et donnant la caractéristique de la race en ses manifestations diverses, — race

active et saine, demeurée combattive et jeune, mais toujours pondérée dans son idéalisme. Le pays est donné dans des pages délicieuses qui évoquent Stockholm, la Venise du Nord, et la magie de ses ciels ; les sites du Skärgord et du Mélar ; Grihsholm et son musée de portraits royaux qui presque tous évoquent des souvenirs tragiques ; le pays de Kansen, puis la Laponie, Upsal, les fleuves du Norrland, Kiruna, des paysages arctiques ; la Dalécarlie avec ses lacs, les mines de cuivre de Falun ; — et voici enfin les types représentatifs de la race, ses hommes célèbres, à peu près ignorés en France : le peintre Carl Larsson, le prince Eugène de Suède, Bruno Liljefors ; la romancière Selma Lagerlöf, Verner von Heidenstam ; Ellen Key... Je passe sur des chapitres qui s'attardent à nous parler de l'éducation de la démocratie ; ce problème en France ne nous trouble plus guère, ce qui ne veut pas dire que nous ayons raison ; mais je dois convenir qu'on parcourt le livre de Mme Bernardin-Sjœstedt non seulement avec intérêt, mais avec le plaisir d'apprendre, et que ses *Pages Suédoises* sont des pages exquises.

§

La librairie Laurens a continué ses intéressantes monographies des grands édifices de France, par une étude sur l'ancienne **Abbaye de Vézelay**, de M. Ch. Porée. — Vézelay est un petit bourg de l'Yonne qui relevait autrefois du diocèse d'Autun ; placé très en hauteur sur une colline, il possède encore, outre l'église de la vieille abbaye, dont Augustin Thierry contait autrefois les démêlés avec les bourgeois du lieu pour leurs libertés municipales, la salle capitulaire et le cloître ; des parties du rempart et de vieilles maisons, — dont l'une a vu naître le trop célèbre Théodore de Bèze (1519) ; enfin, une des portes (XIVe s.) et au pied de la montagne une autre très belle église, celle de Saint-Père-sous-Vézelay. — L'église abbatiale date du XIIe siècle, et le monastère dut sa fortune à un pèlerinage de Sainte-Madeleine, dont un moine du lieu, un siècle auparavant, était allé à Aix dérober les reliques ; un narthex fut construit vers 1190 pour contenir l'affluence des pèlerins, obligés auparavant de passer la nuit autour de l'église, dans le cloître ou les rues, où ils couchaient sur de la paille ; le chœur, dont l'abside rappelle beaucoup celle de la cathédrale de Noyon, est de l'extrême fin du XIIe siècle, du style ogival à ses débuts ; cela fait pour l'ensemble une longueur de 120 mètres. — Le narthex, comme à Cluny autrefois, forme une première église précédant l'abbatiale ; le pignon décoré de statues surmontant des ouvertures longues et étroites est une œuvre du XIIIe siècle, et s'amorçait avant la restauration de Viollet-le-Duc, qui les a stupidement fait disparaître, à une décoration d'arcatures, de quatre feuilles et de statues qui devait donner à la façade une unité qui lui fait faute. L'argent manqua du reste pour achever les travaux ; sac-

cagée en 1569 par les Huguenots; mal restaurée par l'abbé Erard de Rochefort; presque abandonnée ensuite aux XVIIe et XVIIIe siècles, l'église de Vézelay devint enfin pour Viollet-le-Duc un de ses champs d'expérience. Mais, une fois de plus, on peut le dire, il n'y fit que de l'à peu près. — Elle est cependant très curieuse encore pour sa décoration des portails intérieurs et des chapiteaux de la nef, tous d'une facture différente et qui mériteraient d'être reproduits avec leurs illustrations des Livres Saints et de la Légende Dorée. Du reste, le texte de M. Ch. Porée donne à cette décoration une importance beaucoup plus grande que ne laisse voir l'illustration de son livre, — peut-être parce que la photographie se trouve impuissante en certaines circonstances, et que le crayon expert d'un artiste lui eût été malgré tout préférable.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS JURIDIQUES

L'Affaire Steinheil (Cour d'assises de la Seine. Audiences du 3 au 13 novembre 1909.)

Lorsque Steinheil adolescent songeait à la gloire, il est peu probable que, même aux heures de grande exaltation, il ait rêvé d'un avenir où le bruit de son nom emplirait le monde entier. Cependant le jour vint où ce nom fut le plus répandu de tous les noms. Des lèvres existent-elles qui ne l'auraient point prononcé, au moins une fois? Y a-t-il, dans l'Univers, un journal qui ne l'ait point imprimé?

Adolphe Steinheil, bien que timide et modeste, est arrivé d'un coup au sommet de la célébrité. Cette célébrité, il est vrai, n'est peut-être pas celle qu'il avait rêvée; mais on ne peut pas tout avoir. En tout cas, elle n'est pas banale et ne se trouve pas à la portée de tous, puisque, pour l'atteindre, il faut, pour le moins, avoir été assassiné en compagnie de sa belle-mère. Autrefois, pour être célèbre, il suffisait, paraît-il, d'avoir été bœuf-gras; maintenant, on est plus exigeant; les difficultés de la vie augmentent chaque jour.

Je ne crois pas que les annales judiciaires contiennent une affaire qui ait davantage passionné le public. Lorsqu'après avoir fait le coup de la perle à Couillard, successeur de Conan et de Pissot, Mme Steinheil fut arrêtée, les souverains de Norvège arrivaient à Paris. Leur visite passa inaperçue. Pour une fois, le peuple français négligea d'affirmer ses sentiments républicains en acclamant des monarques.

Et il fallait voir la foule qui, le samedi soir 13 novembre 1909, se pressait autour du Palais de Justice, attendant anxieusement l'arrêt et, en cas d'acquittement, la sortie du grand premier rôle. Le spec-

tacle était surtout curieux du côté de la place Dauphine. Dans le cadre pittoresque formé par les vieilles maisons c'était le grouillement le plus étrange et le plus troublant. Des milliers de gens de tous âges et de toutes conditions se bousculaient, haletants; que se passait-il dernière la grande façade du Palais qui, dans la nuit, se dressait immense, mystérieuse, avec ses grandes baies où luisait le reflet de lumières lointaines? Les opinions s'échangeaient à demi voix, comme aux cérémonies funèbres; et c'était vraiment le décor du dernier acte d'un drame populaire.

Vers deux heures du matin, Mme Steinheil fut acquittée, et un jeune avocat la conduisit à l'hôtel.

Le jury s'étant ainsi prononcé souverainement, il n'est plus permis d'examiner publiquement l'accusation et la défense. Mme Steinheil a été déclarée non coupable; cette décision lui appartient, elle est en droit de l'invoquer et de s'opposer à ce que désormais sa culpabilité soit discutée. On peut, certes, conserver sur l'affaire une opinion personnelle, une conviction intime; on n'est pas obligé d'admirer « Meg », ni même de l'applaudir, comme ont fait d'étranges partisans, mais vis-à-vis de la loi, Mme Steinheil est définitivement délivrée de l'accusation qui pesait sur elle.

De ces audiences, elle n'aura tiré que le bénéfice de l'acquittement. C'est déjà beaucoup, me dira-t-on. J'en conviens. Par contre, l'héroïne mystérieuse et troublante, « l'irrésistible » qui traînait derrière elle un troupeau soumis de fonctionnaires, de magistrats, d'artistes, de rentiers, qui jouait les Circé avec le même succès auprès d'un chef d'Etat et auprès d'un bourgeois campagnard, celle-là est sortie décapitée de l'audience.

Un des familiers de l'impasse Ronsin tenta bien, à la fin des dépositions de repeindre la statuette. Il chanta en prose poétique la bonté, la vertu, le désintéressement de Meg, sa piété filiale, son amour pour son mari, son labeur incessant et honnête, sa voix « fraîche comme un chant d'alouette », ses discrètes et admirables visites au Mont de Piété, où elle engageait la Croix de sa mère pour qu'Adolphe eût un potage bien gras et des fleurs bien fraîches, en même temps que de chaudes pantoufles; mais il n'arrivait pas à placer l'auréole sur la tête de l'accusée. Il est vrai qu'il lui tournait le dos.

S'il s'était retourné, il aurait vu, comme tout le monde, une femme au visage très ordinaire, celui d'une petite beauté provinciale dont la vie fut, par le hasard, placée au-dessus de ses destinées naturelles.

Il aurait vu des yeux expérimentés à couler les regards tendres, au point que cela semblait être une fonction naturelle, mais d'où, par moments, jaillissaient en éclair la colère, la haine, la dureté.

Ceux qui ont suivi les débats avec l'espoir de contempler une

grande figure ont été déçus. On annonçait une intelligence supérieure, une habileté hors de pair, une éloquence sans rivale. Rien de tout cela. Simplement une accusée très maîtresse d'elle-même et qui, comme beaucoup de femmes qui ne prétendent pas à la supériorité, parlait à tort et à travers, se contredisait sans embarras, niait l'évidence, affirmait l'impossibilité, et qui, lorsqu'elle se trouvait acculée devant un argument sans réponse, fondait en larmes, criait qu'on lui faisait mal, jurait qu'elle adorait sa fille et rappelait qu'elle faisait elle-même ses robes et ses chapeaux.

§

Ces débats, — qui l'eût cru — ont créé à l'étranger un immense mouvement de protestation contre la procédure criminelle française. Les Anglais, et surtout les Américains, ont été révoltés par l'interrogatoire que le Président de Valles fit subir à Mme Steinheil. A leur avis, cet interrogatoire est une barbarie qui dépasse les supplices de l'Inquisition.

Voici quelques opinions de jurisconsultes américains recueillies par le *New-York Herald* :

HONTE POUR LA CIVILISATION

M. John F. Mac Intyre, ancien substitut du procureur-général, qui a requis dans nombre de célèbres procès criminels et également défendu nombre d'accusés, notamment dans l'affaire Haines, dit : « Le système français est une honte pour la civilisation. Avec lui les innocents ont peu de chances d'échapper. Le monde civilisé devrait protester contre son maintien sous sa forme actuelle. »

C'EST UN SCANDALE

« La façon dont procède la justice dans l'affaire Steinheil est tout simplement un scandale », déclara M. Patrick H. O'Donnell, l'un des avocats les plus réputés de Chicago. « Elle n'offre même pas une apparence de justice. Dans notre pays tout verdict, tout arrêt rendu dans de pareilles circonstances serait immédiatement cassé par la Cour d'Appel. L'idée de faire accabler un accusé par le président et de l'obliger à faire lui-même la preuve de son innocence ou de sa culpabilité est le contraire même de la justice. »

MIEUX VAUT LA LOI DE LYNCH

Le spectacle qu'offre Paris, affirma M. Martin W. Littleton, est une honte pour la France et pour notre époque. Cette affaire devrait soulever l'opinion publique et la pousser à exiger l'abolition d'un système suranné. De pareils procédés judiciaires ne sont pas autre chose qu'une sorte de loi de Lynch comme il faut, qui n'offre même pas les avantages d'une pendaison à la bonne franquette dans quelque bourg perdu du Far-West. Une populace à l'ancienne mode donnerait à la femme que l'on juge à Paris un traitement plus juste.

Voilà de bien grands mots.

L'étonnement et l'indignation de ces jurisconsultes provient de ce que, dans la loi Anglaise et la loi Américaine, l'accusé ne doit pas être interrogé, s'il n'y consent. Du moment où il est arrêté, jusqu'au jugement, il peut ne pas ouvrir la bouche. Sa situation pourrait se résumer dans cette déclaration :

« Vous prétendez que je suis coupable ; prouvez-le au jury ; ce n'est pas à moi de vous y aider. »

En France, au contraire, le juge d'instruction, puis le Président ont le droit d'interroger l'accusé et de le mettre en demeure de s'expliquer sur certains faits.

Il est évident que le premier système est de beaucoup plus favorable à l'accusé. Celui-ci ne risque pas d'être condamné sur des présomptions résultant toujours soit de son silence, soit de ses explications insuffisantes, soit enfin de ses contradictions, puisqu'on ne peut fonder l'accusation que sur des preuves positives.

Ce système est souvent fort commode pour les coupables; car il est évident qu'il est difficile de démontrer la culpabilité de l'auteur d'un crime accompli sans témoins, lorsque l'auteur soupçonné ne peut être interrogé. Mais à cela les Anglais et les Américains répondent que mieux vaut laisser échapper cent coupables que de condamner un innocent. A cet égard , il est difficile de leur donner tort.

Certains présidents d'assises ont fait de l'interrogatoire un véritable duel avec l'accusé. Ils cessent d'être les directeurs du combat qui va se livrer entre l'accusation et la défense : ils descendent dans la lice et tâchent de porter à l'accusé des coups qui, dès le début, le mettent hors de combat, de sorte que le ministère public n'ait plus qu'à achever la besogne.

De grands abus ont été commis de ce côté. Combien de présidents n'ont vu, dans l'interrogatoire des accusés, que l'occasion de jouer le premier rôle dans une affaire sensationnelle ! Il faut s'y révéler habile tendeur de pièges, escrimeur alerte, raisonneur subtil ; et, quand de belles dames garnissent la salle, une pointe d'esprit est de rigueur. Ainsi des interrogatoires ont occupé la moitié des débats.

L'abus est d'autant plus blâmable que cet interrogatoire n'est point prescrit par le Code d'Instruction criminelle. C'est une invention des Présidents d'Assises. On a protesté souvent, la Cour de cassation a été saisie, mais elle a déclaré qu'à cet égard les pouvoirs du Président étaient absolus, qu'il pouvait procéder à ces interrogatoires ou n'y point procéder ; cela ne regarde que lui.

Les protestations semblent avoir ému la Chancellerie ; l'interrogatoire de l'accusé sera prochainement supprimé, dit-on. Ce sera un nouveau titre de gloire pour Adolphe Steinheil d'avoir provoqué cette profonde modification de la procédure criminelle.

JOSÉ THÉRY.

LES REVUES

La Grande Revue : M. et Mme A. Hamon commencent la traduction du « Manuel du parfait revolutionnaire », de Bernard Shaw. — *Le Spectateur* : « Du roman merveilleux-scientifique et de son action sur l'intelligence du progrès », par M. Maurice Renard. — *La Revue* : M. M. Daubresse expose l'état du « Prolétariat intellectuel féminin » en France. — Memento.

C'est toujours avec beaucoup de curiosité qu'on lit ou qu'on voit représenter une œuvre de Bernard Shaw. Il faut donc savoir gré à un traducteur français de publier aujourd'hui son « Manuel de poche du parfait révolutionnaire » (**La Grande Revue**, 25 octobre), ou une philosophie profonde se mêle à d'amusants paradoxes. Dans son intéressante « Introduction », M. A. Hamon écrit :

En 1903, au moment où naissait, en Amérique et en Allemagne, sa renommée théâtrale, G. Bernard Shaw publiait à Londres, chez l'éditeur Archibald Constable, un volume in-16 de 244 pages, dont le titre était *Man and Superman*. En sous-titre, on lisait : « A comedy and a philosophy. » Une longue préface, très longue même, puisqu'elle avait 37 pages, précédait la comédie en quatre actes, *l'Homme et le Surhomme*, suivie ellemême de *The Revolutionist's Handbook and Pocket Companion*, par John Tanner, M. I. R. C. (membre of the idle rich class), que complétaient des *Maxims for Revolutionists*.

John Tanner, M. C. R. O. (membre de la classe riche oisive), l'auteur du *Manuel de Poche du Parfait Révolutionnaire*, est le héros de la comédie *l'Homme et le Surhomme*. Il est le surhomme et, dans la pièce, il expose ses conceptions philosophiques et sa critique sociale dont le *Manuel*, — ce manuel qui est ici pour la première fois publié en français, — n'expose qu'un fragment.

... Le socialisme certain de son auteur donne au *Manuel de poche du parfait révolutionnaire* sa pleine valeur de pensée et montre que, s'il est fait pour l'amusement du lecteur, il est surtout fait pour son éducation et pour son enseignement.

De la courte « préface de l'auteur », nous citerons la fin :

Tout homme est révolutionnaire, relativement aux choses qu'il comprend. Ainsi, par exemple, tous ceux qui sont des maîtres dans une profession sont sceptiques à son égard ; par conséquent, ce sont des révolutionnaires.

Toute personne sincèrement religieuse est hérétique, donc révolutionnaire.

Tous ceux qui, dans la vie, se distinguent réellement, commencent par être révolutionnaires. Les personnes les plus distinguées, au fur et à mesure qu'elles vieillissent, deviennent plus révolutionnaires, bien qu'on croie généralement qu'elles deviennent de plus en plus conservatrices, par suite de leur manque de foi dans les méthodes conventionnelles de réforme.

Toute personne, âgée de moins de trente ans, qui, connaissant l'ordre social existant, n'est pas un révolutionnaire, est un être inférieur.

Et pourtant

Les Révolutions n'ont jamais allégé le fardeau de la tyrannie. Elles l'ont seulement changé d'épaule.

JOHN TANNER, M. C. R. O.
(membre de la classe riche oisive).

Voici un passage du *Manuel*, tiré du chapitre intitulé « Opposition de l'homme à son propre développement » :

.... Une chose que ne peut pas prévoir l'homme contemporain, c'est que le vrai Surhomme fera claquer ses « surdoigts » sur tous les idéals trompeurs de maintenant : droit, devoir, honneur, justice, religion et même décence ; et qu'il acceptera des obligations morales qui dépasseront celles que souffre l'homme actuel. En fait, icelui ne le remarque pas, quand, à sa face même, nos Surhommes accidentels le font. En réalité, lui-même le fait chaque jour, inconsciemment. Il ne s'opposera donc pas à la production d'une race de Grands Hommes ou de Héros, selon le nom qu'il leur donne, car il les imaginera, non comme de vrais Surhommes, mais comme lui-même, doué d'infiniment d'intelligence, d'infiniment de courage et d'infiniment d'argent.

L'opposition la plus gênante viendra de la crainte générale de l'humanité que quelque modification de nos coutumes conjugales ne soit une modification de nos plaisirs et de notre romanesque. Cette crainte, en prenant des airs de moralité offensée, a toujours intimidé les gens qui n'ont pas mesuré sa faiblesse essentielle. Mais elle ne l'emportera que chez ces dégénérés en qui l'instinct de reproduction est mué en une simple démangeaison de plaisir. Les procédés modernes de combiner le plaisir et la stérilité sont maintenant connus universellement et accessibles à tous. Ils permettent à ces personnes de s'extirper elles-mêmes hors de la race, processus déjà en activité, avec vigueur même. De là résulte la survivance de ceux qui sont fertiles avec intelligence, ce qui signifie la survivance des partisans du Surhomme. Ce qu'on propose en effet est purement et simplement l'élimination de l'élément le plus voluptueux du procès évolutionniste et le remplacement de l'ancienne reproduction inintelligente, inévitable, quasi inconsciente par une reproduction intelligemment réglée, consciente (1).....

§

Le vingtième siècle semble devoir être propice aux découvertes

(1) « Le rôle joué dans l'évolution par le voluptueux sera le même que celui déjà joué par le glouton. En tant qu'homme possédant le plus puissant des motifs pour se nourrir, le glouton prend toujours plus de peine que ses compagnons pour se procurer de la nourriture. Quand la nourriture est si difficile à trouver que ce n'est qu'avec de grands efforts qu'on peut s'en procurer en quantité suffisante, alors l'appétit du glouton développe au plus haut point son esprit de ruse et d'entreprise. Par suite, il devient non seulement le mieux nourri, mais encore l'homme le plus capable de la société. Mais, sous des climats plus hospitaliers ou bien dans les pays où l'organisation sociale, relative à l'approvisionnement de nourriture, permet facilement à un homme de trop manger, le glouton mange à en perdre la santé et finalement la vie Tous les autres voluptueux prospèrent et périssent de la même manière. Et voilà pourquoi la survivance des plus capables signifie finalement la survivance de ceux qui savent se dominer, se contrôler parce qu'eux seuls peuvent s'adapter au perpétuel changement de conditions produit par le progrès industriel. »

scientifiques, si l'on en juge d'après ses glorieux débuts. Déjà, la seconde moitié du dix-neuvième siècle avait été fertile dans le domaine des inventions. Rien d'étonnant, par conséquent, que des romanciers aient subi, plus que d'autres, l'influence de leur époque et que cette influence se soit manifestée dans leurs écrits : le merveilleux se prête en effet, admirablement, aux œuvres d'imagination.

Dans l'excellent article de M. Maurice Renard (**Le Spectateur**, octobre), il y a des aperçus fort intéressants, la preuve d'un sens critique affiné, une compréhension très nette des écrivains dont il est question. Nous citerons ces pages :

... Edgard Poe, avec deux contes seulement, *la Vérité sur le cas de M. Valdemar* et *les Souvenirs de M. Auguste Bedloe*, fonda le roman merveilleux-scientifique pur, comme il instaura le roman policier avec trois autres nouvelles prototypes, mais celles-là si complètes et synthétiques, si absolument définitives, qu'en cette matière il ne pouvait susciter que des imitateurs et pas un seul disciple. Par contre, dans le mode merveilleux-scientifique, il eut des apôtres célèbres, puisque Villiers de l'Isle-Adam écrivit *L'Eve moderne*, Stevenson *le Docteur Jeckyll* et *Mr Hyde*, e puisque enfin voici H.-G. Wells.

Avec ce dernier, le genre qui nous occupe se déploie dans toute son ampleur intégrale, et ce mot composé, dont les hommes se prennent à le désigner, consacre sa vie et certifie son être, à la manière d'un baptême.

Mais qu'on ne s'y trompe pas. Si la maîtrise de Wells à imaginer et à mettre en valeur des thèmes de merveilleux-scientifique a fait la gloire du romancier anglais, tous ses livres sont loin d'en être autant de types. Je ne retiens comme tels que cinq romans et quelques nouvelles. Sans parler des vaticinations socialistes et de certaines œuvres d'un modèle assez quelconque, il y a en effet quelques écrits de Wells où le merveilleux scientifique n'est qu'un prétexte à philosopher, un facteur secondaire de l'intrigue, et que, pour cela, nous récuserons. Exemple : *Place aux Géants*. (Ce n'est pas, remarquons-le, que, dans les cinq romans et quelques nouvelles retenus, Wells se prive de satires ou d'enseignements. Au contraire. Mais les hautes leçons qu'il nous y donne se dégagent si naturellement de l'affabulation merveilleuse-scientifique qu'il n'a pas même besoin de les exprimer, et que, d'un bout à l'autre du roman, il poursuit sans une digression, sans une révélation de sous-entendu, l'histoire de la découverte prodigieuse ou de l'événement extraordinaire. Exemple cet apologue formidable : *l'Ile du Docteur Moreau*.)Et il y a aussi d'autres ouvrages — fort curieux, du reste, et qui font de Wells un véritable novateur — où ce n'est plus la science, mais la seule logique (considérée non comme science mais comme l'habitude de l'esprit) qui vient se mêler au merveilleux. Je les écarte aussi et propose d'appliquer à ces fables (exemple : *la Merveilleuse visite*) l'épithète de *merveilleux logique*, réservant celle de *merveilleux scientifique* pour celles qui nous présentent l'aventure d'une science poussée jusqu'à la merveille ou d'une merveille envisagée scientifiquement (1)...

(1) Observons, d'ailleurs, que le merveilleux-scientifique, — bien qu'il soit né le

§

Le problème du « prolétariat intellectuel féminin » a ému M. M. Daubresse, qui en commence l'étude (**La Revue**, 1er novembre), après s'être consciencieusement documenté. Mais il est à craindre que les sages conseils qu'il donne ne soient pas suivis par les intéressées : il est certain que la question exposée par lui est intimement liée à celle du prolétariat en général et qu'elle n'en est qu'une des faces évidemment les plus curieuses. Voici quelques passages qui s'adressent aux institutrices libres, aux artistes lyriques et dramatiques, aux « bas-bleus » :

... Pour les institutrices qui acceptent d'être à demeure dans les familles, la baisse des prix est notable. « Autrefois, dit Mlle Decaux dans *la Ruche Syndicale*, on n'aurait pas offert moins de 1.200 francs à une institutrice ; maintenant on lui offre quelquefois le pair et, sans hésiter : 500,600,800 fr. Une situation de 1.200 à 1.500 francs est présentée maintenant comme particulièrement bonne. On offre aujourd'hui ces conditions (500, 600, 800), pour des situations qui étaient, *il y a quelques années*, rémunérées 1.800 à 2.000 francs.

A côté des institutrices logées dans les familles, les « coureuses de cachet » donnant des leçons de français sont les plus malheureuses de toutes. Les prix des leçons sont devenus dérisoires, et ces leçons elles-mêmes sont presque introuvables.

Les artistes lyriques et dramatiques à la recherche d'engagements ont à subir d'autres exigences et à trouver, en plus de leurs appointements, des ressources que blâme la morale et qu'excuse la nécessité. Nous ne parlons même pas ici des infortunées exploitées par les tenanciers des cafés-concerts, mais de beaucoup d'autres, que leur cruelle destinée conduit vers les coulisses, plus ou moins bien famées, d'un quelconque établissement théâtral.

Quant aux femmes qui possèdent, ou croient posséder des talents d'écrivains, on ne saurait trop les décourager de faire de la littérature. Journaux, revues, magazines sont envahis, submergés par le flot des manuscrits, montant, montant toujours, sans qu'on puisse songer — même gratuitement — à leur publication. Les livres ne se vendent guère et, entre autres crises, nous avons celle de la librairie. Mauvais moment....

Ce « mauvais moment » dure depuis longtemps déjà et rien ne fait prévoir sa fin. Seule une transformation complète de notre organisation sociale actuelle pourra remédier à un état de choses aussi déplorable.

Memento. — *La Grande Revue* (25 octobre) : M. Charles Martel : *Souvenirs de « La Justice »*. — M. Alfred Naquet : *Le Crime de Barcelone*. — *La Revue* (1er novembre) : M. Nicolas Ségur : *Nietzsche et sa philosophie*. — M. Georges Vayssié : *Les Vêpres ciciliennes*. — *Revue bleue* (30

premier, — n'est qu'une modalité du merveilleux logique et non pas un genre distinct de celui-ci.

octobre) : M. Maurice Barrès : *Greco ou le Secret de Tolède*. — (6 novembre) : M. Emile Faguet : *Pour la rime*. — Zangwill : *Le Polisseur de verres*, nouvelle. — *La Société Nouvelle* (octobre) : M. Léon Legavre : *Un crime social : l'assassinat de Francisco Ferrer*. — *La Phalange* (20 octobre) : M. André Spire : *Israël Zangwill et son œuvre*. — *La Nouvelle Revue* (1er novembre) : Ernest Reyer : *Lettres intimes* (publiées par M. Emile Henriot). — *La Rénovation esthétique* (novembre) : *Les Vieilles, Lassitude*, poèmes de M. Jean-Marie Chailleuse. — *Le Correspondant* (25 octobre) : *Les préfaces de Dumas fils et quelques préfaces dramatiques du* XIXe *siècle*, étude de critique théâtrale, par M. Jules Guillemot. — *La mort de « Conchine et Léonore ». I. Le meurtre de Concino Concini*, d'après des documents inédits, par M. Robert Lavollée. — *Revue de Paris* (1er novembre) : M. Louis Batiffol : *Un jeune ménage royal* (Louis XIII et Anne d'Autriche). — *Revue catholique et royaliste* (20 septembre) ; *Les Cygnes, Les Portraits*, sonnets de M. Abel Léger. — *« Les Travailleurs de la mer » et la parodie*, par M. Albert de Bersaucourt. — *Revue hebdomadaire* (6 novembre) : *Télégraphie et téléphonie sans fil*, par M. le professeur Ed. Branly. — *La Revue critique des idées et des livres* (25 octobre) : *Souvenir de Goritz*, par M. de La Tour-du-Pin Chambly. — *La Province* (octobre) : *Un ermite des lettres : Henry Cormeau*, par M. Albert Hennequin. — *L'Action nationale* (octobre) : *L'Alsace-Lorraine république*, par M. Léopold Emmel, député de Mulhouse au Reichstag.

INTÉRIM.

LES JOURNAUX

Les Inédits de Balzac (*La Dépêche*, 12 octobre). — Conclusions sur le féminisme (*Petite Gazette Aptésienne*, 13 novembre).

La quinzaine Steinheil n'a pas été favorable à la littérature dans les journaux. J'en profite pour réparer un oubli et présenter un remarquable article paru le mois dernier dans **la Dépêche**, où M. Octave Uzanne nous parle des inédits de Balzac et du malheureux sort qui leur est réservé, très probablement, dans la Bibliothèque-prison de Chantilly :

L'Institut de France est en train, nous dit-on, de prendre livraison du fameux legs du vicomte Spoelberch de Lovenjoul, dont l'hôtel du Boulevard du Régent à Bruxelles va devenir la maison de notre représentant en Belgique.

D'innombrables wagons chargés de manuscrits sont arrivés à Chantilly. M. Georges Vicaire, qui fut désigné récemment comme archiviste de cette nouvelle collection, accorde tout son zèle à leur classement. Parmi ces considérables dossiers de documents se trouvent d'intéressants papiers inédits, œuvres projetées, correspondances, essais de premier jet d'Honoré de Balzac, d'Alfred de Musset, de George Sand, de Théophile Gautier, Sainte-Beuve et de quelques autres maîtres écrivains de la seconde moitié du siècle dernier.

L'impatience de nombreux érudits commence à se donner carrière. C'est

à qui se flattera d'arriver bon premier à la curée des trésors littéraires accumulés par l'insatiable vicomte de Spoëlberch et de publier des œuvres abondamment nourries de pages inédites, intimes, amoureuses, mondaines de nos plus grands poètes, romanciers et critiques.

Je ne suis point parmi les optimistes qui s'attendent à la joie de pouvoir inventorier à Chantilly le legs Lovenjoul d'ici environ huit ou dix mois. Les choses ne vont point si vite dans les doux milieux académiques, où l'on ignore encore les records de vitesse. J'augure volontiers qu'il faudra plusieurs années pour mettre bien en ordre les paperasses formidables accumulées par l'excellent bibliophile belge qui achetait *un peu tout*, parfois au hasard et peut-être avec infiniment moins de jugement, de discernement et de méthode qu'on ne l'imagine trop volontiers. On trouvera bien du fatras dans ces wagonnées de papiers, beaucoup de superfluités, et il est hors de doute qu'il faudra maquiller l'ensemble de la marchandise pour ne pas la discréditer dans ses meilleures parties. Les curieux les plus autorisés admis dans le futur temple de l'inédit trouveront, cela nous apparaît hors de doute, bien des difficultés pour peu qu'ils se montrent indiscrets en réclamant des communications « *a discrétion* », comme on dit des consommations dans certaines auberges. Ils seront servis avec une parcimonie déconcertante, avec une réserve stoïcienne. Il y aura à Chantilly des « *enfers* » comme à la Bibliothèque nationale, des dossiers qui sentiront le roussi, des correspondances qu'on jugera inconvenantes et incommunicables, des notes, observations et mémoires pouvant choquer les sentiments de certains personnages survivants ; l'ombre de M. de Montyon planera, vertueuse, sur l'état de moralité valable des écrits du bon *Théo*, de la dame Sand, de l'oncle Beuve, du chantre de *Rolla* ou du sceptique Mérimée.

Mieux vaut en prendre à l'avance notre parti ; Chantilly sera la nécropole des œuvres les plus révélatrices, les plus indépendantes, les plus osées de nos illustres maître du dix-neuvième siècle. La porte académique les recouvrira d'une sollicitude aussi lourde que la pierre d'un tombeau. Une pruderie de prud'homme veillera jalousement à ce que certaines pages — (précisément celles qui nous intéressent davantage, parce qu'elles éclairent d'un jour nouveau l'intimité des grands esprits que nous chérissons) — ne soient jamais vulgarisées. Je fais vœu sincèrement de me tromper, mais je serais agréablement et profondément surpris si ma prédiction ne se réalisait pas dès l'ouverture de la collection Lovenjoul au château de Chantilly ou dans ses dépendances.

J'ai suffisamment connu et fréquenté naguère M. de Spoelberch de Lovenjoul, assez souvent il y a vingt ans et plus entretenu, avec lui, des correspondances littéraires au sujet de Musset et de Balzac, pour avoir apprécié sa rare courtoisie ; j'ai tenu en mains, chez lui, nombre de ses acquisitions de manuscrits et lui ai procuré parfois d'assez bonnes fortunes imprévues que l'état de ma propre bourse ne me permettait pas de réaliser. Je suis donc à même d'apprécier mieux que beaucoup d'autres ce qu'il peut y avoir dans ces fameuses liasses d'inédits qui inspirent à cette heure tant de curiosités.

Les manuscrits de Balzac, par exemple, furent en partie recueillis par M. de Lovenjoul, après le décès de Mme veuve de Balzac (ex Mme Hanska) dans l'incroyable désordre de l'hôtel du romancier livré aux huissiers, aux

déménageurs de la salle Drouot, aux curieux qui mirent à sac (le mot n'est pas exagéré) la belle demeure que ne protégeait même plus la fille de Mme de Balzac, la comtesse Mniszech, ni le peintre Gigoux qui y avait régné en maître, bien avant la mort du créateur de *la Comédie humaine*. Ceci se passait en juin 1882 et l'histoire de ce gaspillage incroyable formerait un étrange chapitre de l'étude de Balzac posthume. Ce roman des héritiers du génial romancier trouverait des incrédules tant il nous semble invraisemblable, comme la vie d'ailleurs toujours plus extraordinaire que la fiction.

J'ai tenu en mains, tant à Paris qu'à Bruxelles, de nombreux papiers inédits du créateur d'*Eugénie Grandet* et du *Père Goriot*. Je ne crois guère aux *chefs-d'œuvre posthumes* de Balzac. J'affirmerais plutôt volontiers qu'il n'en existe pas. La réputation littéraire de Balzac ne peut s'accroître par la publication des manuscrits qu'on parvint à sauver du désastre et reconstituer tant bien que mal. La plupart ne sont que des fragments, comme celui du *Traité de la volonté*, dont je transcris l'extrait que je m'avisai de copier par esprit de curiosité, car il n'est pas transcendantal :

Nous n'avons que deux états : l'activité ou la passibilité.

Toutes les fois que l'homme est passif, il est dominé il est contraint, il est esclave, il tend à reprendre son activité.

Toutes les fois que l'homme n'est dominé par rien et que, maître de lui même il s'adonne à une chose *proprio motu*, il est libre. La volonté qui le fait s'adonner à telle chose est un sentiment, et dans cette vraie nomenclature de nos forces, il n'existe de sentiments véritables que l'amitié, la reconnaissance en général et l'amour de la gloire. Dans tout le reste l'homme est contraint par des choses extérieures ou intérieures.

Je me souviens de nombreuses études classées sous le titre *Scènes de la vie militaire*, puis d'un *Ecce Homo !* qui fut annoncé en 1838 dans *l'Evénement* ; d'un *Prud'homme ministre* qu'on ramassa sous les pieds d'un garçon de salle de l'Hôtel Drouot et qui était un scénario de comédie. Il doit se trouver également dans le legs Spoëlberch cinq actes d'une pièce à peu près terminée que devait créer Frédérick Lemaître : *Richard Cœur-d'Eponge*. C'était, avec *le Roi des Mendiants*, qu'il destinait vers 1849 aux Variétés, et *Pierre et Catherine*, dont le plan avait été fourni à Holstein de la *Porte-Saint-Martin*, l'une des fameuses pièces de théâtre dont Balzac aimait à parler à ses proches.

Que sont devenus *les Héritiers Boireau*, roman presque achevé, qui échoua un instant dans la boue de la chaussée, et le manuscrit de *Cromwell*, qui date de 1820 et doit être complet ? Il s'agit ici d'une pièce en cinq actes en vers. Balzac n'était pas assurément un poète ruisselant d'inouïsme, il avait le sens de l'alexandrin classique et pompeux et la rime sans opulence des innombrables nourrissons des muses de la Restauration. Lisez plutôt ce passage du dit *Cromwell* :

LE ROI

Que me reprochez-vous ? Répondez.

CROMWELL

D'être roi.

LE ROI

Eh quoi ! vous m'enviez mon fatal diadème ?
Le foulez-vous aux pieds pour le ceindre vous-même,

Est-ce votre héritage, expliquez-moi vos droits.
Sera-ce votre épée ou vos tristes exploits ?

. . . .

et d'autre part ce début :

LA REINE

Arrêtons-nous, Strafford, je me soutiens à peine,
(elle s'asseoit)
En l'état où je suis, quime croirait la reine ?

Après quelques détails encore, M. Uzanne ajoute qu'il fit acquérir à M. de Lovenjoul un dossier, provenant d'une étude d'avoué, et comprenant tous les papiers d'affaires de Balzac. On y trouvera probablement bien des choses curieuses et peut-être la clef de sa vie difficile.

Telle est cette brève étude sur les papiers de Balzac, et que seul peut-être M. Uzanne pouvait mener à bien.

§

Voici dans la **Petite Gazette aptésienne** un curieux article sur le féminisme. Il est de M. Henri Dagan, qui résume très bien les récentes conclusions de M. Manouvrier sur cette question très claire, mais très embrouillée par les femmes.

Tout d'abord les femmes dites féministes ou émancipatrices n'ont paru à M. Manouvrier différer en rien physiquement ou intellectuellement des autres femmes de leur classe.

M. Manouvrier déclare qu'il a fait partie d'un groupe féministe ; qu'il a soutenu le parti des premières étudiantes qui réclamèrent le droit de prendre part au concours pour l'internat dans les hôpitaux : qu'il fut partisan du droit pour les femmes de témoigner dans les actes civils, du droit pour les femmes de recevoir le salaire de son travail et d'en disposer, etc. Mais il considère ces progrès comme ayant pour condition *la séparation naturelle des domaines masculins et féminins :*

« L'égalité des sexes dans l'espèce humaine peut être admise, au total, comme une équivalence des droits corrélative à celle des qualités et des devoirs. Mais égalité ou équivalence, n'implique pas ressemblance. C'est ici que les féministes s'égarent en demandant au législateur une ressemblance de droits que celui-ci leur accorderait vainement parce qu'elle ne serait pas conforme à des dissemblances profondes et parce que, pour la matière sociale comme pour toute autre, nous pouvons mettre la nature à notre service ou contre nous, suivant que nous adaptons ou non notre conduite à ses lois. Les lois sociologiques, il ne faut pas l'oublier, son dominées par les lois biologiques, et ce n'est pas impunément que celles-ci sont transgressées par les sociétés. »

La conclusion de M. Manouvrier est que : si le sexe féminin cherchait l'amélioration de son sort dans son indépendance vis-à-vis du sexe masculin, il trouverait une dépendance infiniment plus dure, et que c'est au contraire dans l'indépendance conjugale et familiale qu'il peut trouver le maximum d'indépendance et de bonheur compatibles avec les inexorables lois de la nature.

Cette conclusion ne sera peut-être pas du goût des féministes les plus téméraires, mais elle satisfera sans doute les femmes qui ne confondent pas la liberté avec l'extravagance et qui s'inclinent sagement devant la nécessité.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Athénée : *Page blanche*, comédie en 4 actes de M. Gaston Devore (4 novembre). — Vaudeville : *Maison de Danses*, pièce en 5 actes de MM. Nozière et Ch. Muller, d'après le roman de M. Paul Reboux, musique de scène de M. Valverde (13 novembre). — Odéon : *Jarnac*, drame historique en 5 actes, de MM. Léon Hennique et Johannès Gravier (17 novembre). — Odéon : *Les Sept contre Thèbes*, tragédie d'Eschyle, traduite par M. A.-Ferdinand Herold. *Les Deux Génies*, pièce en un acte, de M. Jean Bénédict (18 novembre). — Memento.

Ce n'est qu'une apparition. M. André Fontainas partait faire un petit voyage. Il a bien voulu penser à moi pour le suppléer pendant une quinzaine. Un peu de la comédie des planches au milieu de la comédie de la vie, et le temps d'écrire une chronique ! Ma foi, je n'ai pas dit non.

C'est le théâtre de l'Athénée qui m'a revu le premier dans mes fonctions d'intérimaire. Sait-on l'impression que j'en ai rapportée? J'ai un peu honte à la dire. On va me reprocher de penser en vieux bourgeois intéressé, et de juger les choses de l'art avec l'âme d'un commerçant. Mais qu'y faire? Cette impression, c'est un sentiment de compassion pour les directeurs de théâtre. Voilà un homme à qui on apporte un manuscrit. Il le lit, le sujet lui plaît, il imagine ce que cela donnera sur la scène. Ce sera un succès, certainement. Il distribue les rôles, commande les costumes, les décors. On répète pendant un mois ou deux, et trois soirées n'ont pas suivi la « première » que le résultat apparaît : le public est froid, les parties sur lesquelles on comptait ne portent pas, tout ce qui brillait à la lecture, ce qui paraissait solide et sûr dans l'animation des répétitions n'est plus, dans le silence de la représentation, qu'une pièce comme une autre, et c'est à recommencer. Avouez que ce n'est pas drôle, surtout avec la place qu'a prise la mise en scène dans le théâtre actuel, côté auteurs et côté directeurs. Autrefois, un théâtre avait un jeu d'une dizaine de décors, autant de mobiliers. Les pièces se passaient dans des cadres peu variables, salon, bureau, jardin, place quelconque On rafraîchissait un peu les peintures, on variait la place des accessoires, voilà tout. Les pièces n'en avaient pas moins de succès, souvent plus, même. Peut-être était-ce qu'on aimait davantage le théâtre, qu'on l'aimait mieux, qu'on avait plus de faculté d'illusion? Aujourd'hui, il semble qu'on n'ait plus en vue que ses côtés extérieurs, purement spectacle. On veut de la couleur locale, de l'exactitude dans les détails. Si une pièce se passe en Espagne, on va pren-

dre sur place les croquis des décors. Il faut aussi à chaque œuvre nouvelle un mobilier nouveau. Pour un peu, on modifierait à chaque fois la décoration de la salle, comme une surprise de plus pour la curiosité du public. Les pièces y gagnent-elles? je ne suis pas de cet avis. Ou elles ne sont faites qu'en vue des tableaux à montrer, ou l'attention est trop distraite et pour avoir trop à voir on écoute moins ce qui se dit. Quand ce n'est pas un succès, c'est pour le directeur non seulement beaucoup de temps et d'efforts de perdus, mais aussi beaucoup d'argent. Alors, qu'est-ce que vous voulez? Moi, je suis bon. Je me mets à la place de ce directeur, je le plains, et je n'ai plus du tout envie de dire du mal de la pièce. Ce n'est d'ailleurs pas absolument à **Page blanche** que s'applique cette petite tirade. On connaît M. Gaston Devore. Il a déjà fait jouer plusieurs pièces intéressantes, entre autres *la Conscience de l'Enfant*, à la Comédie Française, et *la Sacrifiée*, au théâtre Antoine. C'étaient des pièces sérieuses. Une thèse y était exposée, complète. On sentait que l'auteur avait une idée, une idée à laquelle il tenait, et qu'il voulait convaincre. Il y réussissait d'ailleurs souvent, tant sa manière était forte, simple, rapide. Aujourd'hui, M. Devore inaugure un autre genre. Au sérieux il a voulu mêler l'esprit, presque la farce, et il ne me semble pas que cela lui ait tout à fait réussi. Il l'a fait en tout cas de telle façon que sa comédie, qui est dans son essentiel une pièce à thèse, prend à beaucoup d'endroits tout l'aspect d'un vaudeville. M. Devore pose cette question : vaut-il mieux laisser une jeune fille dans l'ignorance des réalités de la vie, — ou au contraire l'en instruire, et faire d'elle par là une créature plus vivante et plus forte? Sur cette *Page blanche*, pour parler le langage de sa pièce, vaut-il mieux écrire la vérité, ou la laisser intacte? Nous avons tous notre avis là-dessus. Il est bien évident qu'une jeune fille qui passe son temps à penser à Dieu c'est bien bête, et qu'une jeune fille qui ne pense qu'à l'amour c'est bien ennuyeux... pour ses parents. Il est aussi bien certain que la jeune fille si parfaitement innocente sans être une sotte que nous présente M. Devore est un oiseau bien rare. Je ne suis qu'un vieux célibataire sans enfant et je n'ai peut-être pas voix au chapitre. Mais tout de même, j'aurais eu une fille, il me semble bien que j'aurais voulu qu'elle puisse sur tout ouvrir les yeux franchement. Il n'y a de dangereuses que les choses défendues, et regardées en cachette. Mais laissons cela. Ce qui nous occupe, c'est la façon dont M. Devore a réalisé son sujet, assez grave en lui-même. Il nous montre le ménage du vétérinaire Champoreau, le mari bon vivant, admirateur de la nature, habitué aux libres ébats des bêtes, et d'avis qu'une jeune fille doit tout savoir, — la femme, au contraire, pudibonde et religieuse à l'excès. Ils ont une fille, que la mère a élevée selon ses principes, autant dire dans un placard. Cette demoiselle est demandée

en mariage de deux côtés. D'abord par un vieux comte ami de la famille, ex-noceur que la Faculté a déclaré inoffensif pour le restant de ses jours, et qui n'aspire qu'à lui servir de second père. Ensuite, par un jeune et exubérant pharmacien, son ami d'enfance. C'est le comte qui l'emporte, à la grande satisfaction de Mme Champoreau, ravie d'une union qui laissera sa fille intacte, mais au grand mécontentement du vétérinaire, pour qui le mariage a un tout autre but. Il cherche bien à tout empêcher. Il fait venir de Paris en cachette la cocotte Pépinette, ex-maîtresse du comte. Dans un entretien avec sa fille, il essaie de l'éclairer en la renseignant sur la différence des sexes. Mais c'est là une leçon difficile, à laquelle il doit renoncer, et il ne réussit qu'à avancer les choses, en brouillant sa fille avec le jeune pharmacien qui va se consoler avec ladite Pépinette. Vous voyez si nous touchons au vaudeville et que les situations risquées ne manquent pas. La suite est de même. Le soir des noces, le comte, en conduisant sa jeune femme à la porte de sa chambre, sent revenir en lui les ardeurs dont il se croyait privé à jamais. Il veut les mettre à profit, mais la nouvelle comtesse, qu'on n'a nullement préparée, et pour cause, prend peur, le gifle, et court s'enfermer. Champoreau, qui a quitté les époux ivre de champagne, s'est attardé sous les fenêtres du château. Son ivresse et les cris de sa fille lui suggèrent alors une action héroïque. Il va faire enfin triompher ses théories. Il introduit dans le château Pépinette, qui ira prendre auprès du comte la place de la mariée. Il enlève ensuite celle-ci, et, après l'avoir exhortée en conséquence, la fait monter tout droit chez le jeune pharmacien, d'où elle redescend bientôt instruite et heureuse. Le comte divorcera en mettant généreusement les torts de son côté et les deux jeunes gens pourront s'épouser. Je veux bien que toutes ces situations, telles que les a amenées M. Devore, soient assez drôles. Il y a des mots amusants, qui font rire. Mais dans l'ensemble, ce mélange de sérieux et de bouffonnerie est un peu déconcertant, et si, moi, je me suis contenté de regarder, en homme à qui quarante ans de théâtre en ont montré bien d'autres, j'ai vu nombre de spectateurs choqués par la posture de ce père en si complet état d'ébriété, qui, après avoir marié sa fille, la soustrait à son mari pour la conduire dans les bras du fiancé évincé. *Page blanche* est du reste fort bien jouée. Il y a surtout un personnage qui m'a bien amusé. C'est celui, si je ne me trompe, qui est indiqué au programme sous ce nom : le baron. C'est tout à fait le physique de mon vieil ami le baron de Tinan. Même taille, même large barbe blanche couvrant la poitrine, mêmes sourcils en broussaille, même bonne voix un peu bourrue. Ce personnage est un compagnon de noce du comte. A la soirée du mariage, il est là. Cela lui fait de la peine de voir son vieux camarade, épuisé, fini, éteint comme il est, épouser ainsi une

toute jeune fille. Aussi, il n'y résiste pas. Chaque fois que le comte est un peu seul, il s'approche, lui tapote doucement l'épaule, et de sa bonne vieille voix un peu caverneuse : « Pauvre ami ! lui dit-il. Triste, triste ! » Il recommence ainsi cinq ou six fois. C'est irrésistible. On se rappelle, c'est dans Chamfort, je crois, ce mot d'un barbon qui épousait une jeunesse. « Comment diable sortirez-vous de là ? lui disait quelqu'un. — Oh ! ce n'est pas d'en sortir qui me gêne, répliqua-t-il. C'est d'y entrer. »

M. Paul Reboux a écrit un roman : **Maison de Danses**, dont l'héroïne est une sorte de Carmen chorégraphique attachée à un établissement de Cadix. Cette créature, dont le tour de reins et les yeux effrontés affolent tous les hommes, se donne à l'un et à l'autre, se prête, plutôt, par pur plaisir, comme elle danse, sans se soucier des jalousies, des haines, souvent terminées dans le sang, qu'elle provoque chez ses nombreux amants. Je n'ai pas lu ce livre et ne puis avoir d'avis à son sujet, ce qui, d'ailleurs, n'aurait rien à voir ici. On dit que la pièce qu'en ont tirée MM. Nozière et Ch. Muller et que le Vaudeville a représentée ne le reproduit pas fidèlement. Ces messieurs auraient modifié un peu partout, depuis le point initial de l'action jusqu'au dénouement. En tout cas, cette pièce, telle que je l'ai vue, n'a rien de bien marquant. Il y a Mlle Polaire, toujours curieuse à voir, une figure à la mode ! et qui danse et joue à merveille. Il y a Mme Tessandier, originale et simple, qui semble, dans son rôle, être arrivée d'Espagne hier exprès pour le Vaudeville. Voilà tout ce qu'il y a. Le reste est fait de détails, de figurants, de lumières, de bruit. Beaucoup de spectacle, assez pittoresque, je ne dis pas non, mais peu de pièce. M. Nozière peut être indulgent dans ses critiques. Il y a tous les droits. C'est surtout à cette pièce que je pensais en écrivant ce que j'ai dit plus haut sur la mise-en-scène. *Maison de Danses* est en effet fort bien montée. On voit tout de suite qu'on est chez M. Porel, un maître en la matière. Mais justement, le sujet, déjà si mince et traité avec si peu de force, en est encore affaibli. D'ailleurs, tant de beaux décors sont-ils vraiment exacts ? Car c'est aussi une chose qui arrive, souvent. A force de vouloir éblouir on dépasse la vérité, et les gens qui y sont allés vous disent que ce n'est pas cela du tout. Je ne serais pas étonné qu'une maison de danses à Cadix, fréquentée surtout par un public de pêcheurs, ne fût pas aussi brillante qu'on nous la montre au Vaudeville.

MM. Léon Hennique et Johannès Gravier ont fait représenter à l'Odéon un drame historique : **Jarnac**. Ces messieurs ont embelli très heureusement le conflit entre Jarnac et La Chateigneraie. Ces deux seigneurs ne sont plus divisés par une rivalité de courtisans. C'est l'amour seul, et plus encore ce sont les intrigues de la cour qui font d'eux deux victimes en les forçant à se poser comme ennemis,

alors qu'ils n'ont cessé d'être en secret les plus fraternels amis. Tant que vit François Ier, ils peuvent conserver cette amitié cachée, mais dès qu'il est mort, le Dauphin devenu Henri II rend inévitable leur rencontre. Ils s'y préparent donc, en héros, s'exhortant mutuellement au courage, fiers du sacrifice dont ils auront donné l'exemple, chacun demandant pardon à l'autre de l'assassinat qu'il va commettre. La rencontre a lieu en présence de toute la cour, et c'est Jarnac qui est vainqueur, comme dans l'histoire, avec le coup qui l'a rendu célèbre, — si défavorablement. Cette affabulation a fourni à MM. Léon Hennique et Johannès Gravier de très belles scènes pleines de noblesse. Ils ont su de plus se garder de toute tirade, le défaut souvent du drame historique. Tout dans ces cinq actes est juste, harmonieux et sobre. C'est un beau travail dramatique et littéraire. M. Antoine a monté *Jarnac* avec le luxe qui convenait. Ici la mise en scène, qui est fort belle, était nécessaire. Elle va de pair avec la pièce, sur le même plan. La rencontre du dauphin avec son père dans la forêt de Rambouillet, la mort de François Ier, la rencontre de Jarnac et de La Châteigneraie sont des tableaux de maître. Les mêmes compliments sont dus aux acteurs, tous assez historiques.

L'Odéon a également représenté une savante traduction par M. A.-Ferdinand Herold des **Sept contre Thèbes**, d'Eschyle. Je n'y étais point. Je crains trop l'ennui que ces pièces m'inspirent. *Les Sept contre Thèbes* étaient précédés d'un petit acte de M. Jean Benedict : **les Deux Génies**, qui met en scène Corneille et Richelieu. On m'en a parlé. Il paraît que c'est assez insignifiant. Et dire que ces pièces s'appellent des *A propos!* La langue française a de ces ironies.

Voilà mon intérim terminé et je vais maintenant rentrer dans ma retraite. Avant de vous quitter, laissez-moi vous dire une bien belle offre qui m'a été faite comme je terminais ici ma première année de critique dramatique. Celle de rendre compte des théâtres dans la revue *Akademos*, dont on préparait alors le premier numéro. Comme j'avais besoin de repos, il me fallut refuser, en remerciant comme il convenait. J'en ai eu un peu de regret, pendant quelque temps. On disait « notre oncle Sarcey ». On aurait peut-être dit « notre tante Boissard ».

Memento : Ambigu : *Nick Carter*, pièce en 5 actes et 8 tableaux, de MM. Alexandre Bisson et Guillaume Livet (4 novembre). — Théâtre des Deux Masques : *The Gentle Thief*, comédie en un acte, de MM. Rozenberg et Robert Bonnet. *Le Pot au lait*, comédie en un acte, de MM. Urbain Gohier et Jean Drault. *Quand je serai député*, comédie en un acte, de MM. Jules Gondoin et A. Greilsamer. *Maître Raban*, pièce en un acte, de MM. Jean Plémeur et O. de Gourcuff. *La Grève rouge*, pièce en un acte, de MM. Jean Conti et Jean Gallien (16 novembre). — Palais-Royal : *La*

Revanche d'Eve, vaudeville en trois actes, de MM. Antony Mars et Alphonse de Bell (18 novembre).

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

Richard Strauss et *Elektra*. — OPÉRA : *L'Or du Rhin* de Richard Wagner.

Les grands concerts font comme le nègre : ils continuent. Même M. Chevillard, fouillant dans la musique française, y découvrit, pour encadrer une symphonie de Beethoven, outre du Périlhou, une vieille suite d'*Esclarmonde*, épaves d'un four mémorable recueillies et rafistolées par M. Jules Massenet. Si nous parlions d'autre chose, d'**Elektra**, par exemple. C'est peut-être un peu tard comme actualité d'outre-Rhin et trop tôt pour ici. N'empêche qu'avec le *Gaspard de la Nuit* de Ravel, et certes dans un tout autre genre, la dernière œuvre de Richard Strauss ne s'atteste le plus remarquable dans la production de l'année européenne. Le musicien Richard Strauss est décidément un phénomène étrange, troublant, voire ahurissant. On ne saurait guère rêver malagme plus hétéroclite que cet art de casse-cou, qui semble s'évertuer à battre les records de toutes mégalomanies imaginables. Son évidente évolution déconcerte autant par la brutalité de l'effort que pour l'imbroglio des éléments disparates, sinon essentiellement antagonistes, qu'on y voit concourir en équilatérale indifférence ou frénésie. Doctement élevé au biberon du « style sévère », gavé de l'épais *Hofbræu* du contrepoint, le munichois adolescent réjouit d'abord ses professeurs et le parti « brahmiste » par la précocité d'une polyphonie de *Kapellmeister* vétéran. Quand ensuite il connut Berlioz, Liszt et Wagner, le pli était pris à peu près sans remède, ou du moins trop marqué pour s'effacer jamais. Son idéal avait changé, mais malgré son ardeur de néophyte romantique, ses moyens d'expression demeuraient d'un néo-classicisme incurable. C'est alors qu'il donna le spectacle d'une fécondité d'un extraordinaire éclectisme, où des lieder et de la musique de chambre quelconquissimes ponctuaient une série de « Poèmes sonores » (*Tondichtungen*) dans quoi, pour les avoir ornés d'un titre ou étayés d'un argument symbolique, l'auteur se figurait très sincèrement suivre la voie de Liszt, sans songer, du moins perceptiblement, que l'étiquette qui la recouvre est dénuée de toute efficacité sur la matière purement musicale de l'œuvre d'art. Cette période transitoire de l'activité straussienne constitue un singulier spécimen d'empirisme impatient, anarchique, fantasque. Au service de ses aspirations nouvelles, le « poète sonore » emploie délibérément les moyens dont, après son éducation, l'habitude lui fit comme une seconde nature et de quoi sa mentalité ne saura plus dorénavant se

dépêtrer. De *Mort et Transfiguration* à *Vie de Héros*, les formes traditionnelles sont indistinctement utilisées, détraquées ou déchiquetées au hasard et selon les besoins du programme ; les ressources scolastiques, de plus en plus dénaturées, disloquées, torturées, travesties jusqu'à la caricature parfois, — telle, entre autres, dans *Zarathoustra*, la fugue, — et il est curieux que la jeunesse d'un musicien en mal de libération impétueuse aboutisse ici à un art tout particulièrement, sinon presque exclusivement cérébral, où les combinaisons d'une polyphonie d'un arbitraire purement musical souvent échevelé s'adressaient au seul intellect, en affichant le plus parfait mépris pour l'intermédiaire des oreilles. Entre temps, cependant, *Guntram* et *Enoch Arden* trahissaient l'occulte poussée d'une sensibilité dont le beethoveno-wagnérien romantisme, mâtiné de quelque Schubert, gardait sous la teutonne pesanteur de l'écriture une âpre et poignante saveur. Il est intéressant de constater que ce soit dans les compositions dites de musique pure, — symphoniques ou autres et à programme ou non, — que prédomine obstinément ce caractère de cérébralité capricieuse, arbitraire et superficielle dont, dans *Vie de Héros*, la superposition d'une vingtaine de thèmes en kyrielle enchevêtrée est bien le plus oiseux et puéril échantillon ; tandis que la sensibilité musicale de l'artiste, aux prises avec une action ou un poème dramatique, en apparaît surexcitée d'emblée et prend aussitôt sa revanche. Les manifestations parallèles de ces tendances en apparence incompatibles avaient conduit le musicien à l'âge de la maturité créatrice, sans qu'on pût pressentir laquelle prévaudrait contre l'autre ou, le cas échéant, ce qui sortirait du creuset où serait effectué plus ou moins violemment leur alliage, quand parut soudain *Salomé* et on dut commencer à réfléchir. Assurément il fallait bien reconnaître encore ici le méli-mélo d'ingrédients hétérogènes, le heurt d'apports expressément contradictoires, mais engendrant un art tout spécial, unique en son genre, logiquement dérivé de ses origines, inséparable de ses causes et en dévoilant, avec la brutalité coutumière à l'auteur, les plus inopinées conséquences. L'hybridité constitutive de l'inspiration du musicien s'y affirme avant tout et le plus fâcheusement par le poncif mendelsshonien du thème de Jokanaan, qui, chaque fois qu'il intervient, fait l'effet de cheveux sur la soupe. L'impression, toutefois, est significative et implique implicitement l'homogénéité du reste. Et ce reste lui-même, à l'examen, ne se divulgue rien moins qu'original en ses éléments primordiaux. La verve mélodique y est des plus inconstantes, semblant flotter de la verdeur à l'épicé factice à travers le banal suprême. On y est quasi-soufflеté au passage par les plus flagrants souvenirs, les soubresauts les plus divers, où Wagner et Verdi s'accolent, où un landler viennois succède à une sonnerie de caserne. Les entrelacs de la polypho-

nie relèvent foncièrement de la mentalité contrapunctique, et c'est en somme à la coupe et aux procédés les moins dissimulés de la « variation » traditionnelle, que ressortit la fantasmagorie sonore où s'ébat Salomé la Danseuse. De tout cela pourtant résulte un art d'une personnalité frappante et incisive entre toutes, où l'emploi de moyens qu'on eût cru périmés aboutit fréquemment à la musicalité la plus neuve et la plus audacieusement *harmonique*.

Enfin vint *Elektra*, et ce n'est pas sans quelque stupeur qu'on y contempla ce qu'on serait tenter d'appeler les ultimes aboutissements du « système », si nul mot n'était plus impropre en l'espèce. Incomparablement plus inégale que la précédente, cette œuvre apparaît l'épanouissement le plus crûment primesautier qui soit des qualités et des défauts pareillement extraordinaires de R. Strauss. Le musicien s'y abandonne, avec une sorte de jemenfichisme éperdu, au sabbat des influences multiples et combien panachées qui contribuèrent à sa personnalité complexe. Aucun autre de ses ouvrages ne présente un aspect aussi hâtif et incohérent, un fatras aussi peu fardé de revenez-y d'école, de remplissages, de tirage à la ligne délayant des réminiscences d'acabit le plus bariolé. Et il est remarquable que les défaillances du compositeur paraissent d'ordinaire étroitement adéquates à la corrélative inégalité du drame. La prolixe, importune et bien portante Chrysothémis lui inspire une musique d'homologue incontinence et complexion, lourdement installée sur le double banc des portées pour y filer sans trêve ni merci la quenouille de banalités irrêvables. Ici, on est positivement effaré qu'un Richard Strauss ait pu écrire cela, en galvaudant par la même occasion une inattendue remembrance weberienne. La tendresse, du moins philadelphe, n'a pas non plus l'air d'être bien l'affaire de sa muse, et le couplet sentimental, que l'adaptateur allemand mit dans la bouche d'Elektra retrouvant son frère adoré, induit le musicien à la plus écœurante fadeur dont on ait jamais pollué une contrefaçon de Wagner. Enfin, la rallonge superflue et chiquée, de quoi M. de Hofmanstal osa truquer le dénouement de Sophocle, le chant de triomphe hystérique et la danse d'Elektra, instaurée nietzchéenne avant la lettre, ont fourni prétexte aux pages les plus décevantes, les plus vides, laides ou grossières, et les plus dépourvues d'intérêt purement musical qui se soient échappées de la plume du compositeur. Tout cela, et maint autre passage, oscille implacablement du médiocre au pire, et remplit les deux tiers de la partition. Mais le reste est tout différent et se classe parmi le plus rare, le plus étonnant qui se puisse rencontrer. Sans doute, il ne manque pas là aussi de pseudo-réminiscences, pourrait-on dire, tout particulièrement transparentes dans une rythmopée trop souvent wagnérienne, dans l'insouciant usage de mélismes évocateurs d'autrui jusqu'à l'excès,

où même on peut saluer les plus récentes proies de l'inconsciente faculté assimilatrice de R. Strauss. La reconnaissance d'Elektra et d'Oreste, en sa déchirante émotion, entremêle d'inécartables hantises franckistes et tétralogiques, avec le dessin persistant, monotone, fatal, qui traverse angoissant la scène tout entière, avec la walkyrienne montée de majestueux accords (p. 166, l. 2), tandis qu'un peu plus loin (p. 176, l. 3) le cri d'Oreste apitoyé nous transporte au dernier tableau de *Siegfried*. Cependant, ici comme ailleurs dans le meilleur qui nous occupe, on éprouve incoërciblement l'impression de quelque chose de personnel, d'inentendu, de musicalement insoupçonné encore que profondément musical, et, si on en recherche la cause, on la découvre essentiellement dans l'harmonie parfois inouïe, qui tantôt semble issue de la trituration thématique ou tantôt surgit spontanée, se divulguant principe générateur du mélos et de la polyphonie subséquente. C'est surtout dans l'immense et terrifiant dialogue de Klytemnestre et d'Elektra que ce caractère essentiellement harmonique s'affirme de façon saisissante, et dès l'abord sous une forme peu commune. Un accord, dont le déchaînement tumultueux (p. 53, l. 1) annonce la rencontre et le conflit des deux maudites, — y joue, comme au surplus un peu partout dans l'ouvrage, – le rôle d'un véritable leitmotif fondamental de quoi l'immuable harmonie préside aux combinaisons éventuelles comme à la transfiguration des thèmes concourant à la tragédie purement musicale. Au cours de cette scène, la plupart de ceux-ci — telles les inspirations incarnant Klytemnestre elle-même (p. 61, l. 4, mes. 4 et 5), son effroi (p. 60, l. 4, mes. 2 à 4), l'obsession d'un destin misérable (p. 62, l. 2, mes. 2 à 7) — sont des trouvailles d'une originalité péremptoire et d'une action irrésistible. Et on demeure stupéfait devant les résultats de la polyphonie où aboutit ici une mentalité contrapunctique. De l'inextricable entrecroisement de monodies souvent disparates, de l'amoncellement d'apparentes appoggiatures, de la mêlée d'innombrables accords de passage, naissent des agglomérations sonores inconnues (p. 81 à 84), d'une intensité expressive, d'une rudesse acerbe ou cinglante, quelquefois d'un envoûtement mystérieux et morbide (p. 84, mes. 1 et 2) à l'emprise de quoi on ne peut se soustraire. Sauf quelques trous épars peut-être, presque d'un bout à l'autre du tableau (p. 53 à 102, l, 3, m. 2), on a la sensation d'une sorte de maîtrise effrénée dans le maniement instinctif d'un langage sonore qui ne ressemble guère à rien de ce qu'on fit jusqu'à présent.

Et, lorsqu'on essaie de scruter ce langage, d'analyser ces agrégats ou accords imprévus, qui charment de go l'oreille ou s'imposent à elle après l'avoir troublée, on se voit obligé de recourir aux plus élevés des harmoniques accessibles plausiblement à la sensibilité con-

temporaine, mais exploités ici avec un sans-gêne de renversements dont on eût plutôt attendu de nos petits-neveux la hardiesse et la sécurité fougueuse. En vérité, il est telles pages d'*Elektra* qui laissent pressentir ce que pourrait bien être la musique dans une centaine d'années d'ici. A ce point de vue, R. Strauss paraît prendre dans l'art de sa patrie une place analogue à celle de Debussy dans le nôtre. Sans parvenir à dépouiller le vieux nourrisson des trois B, — (Bach, Beethoven et Brahms,) — cet Allemand pur-sang a libéré le contrepoint national, décortiqué, haché, broyé pour un limon nouveau dont lui aussi pétrit la glaise d'une musique « qu'on n'apprend pas à faire » et d'un art irréalisable en dehors du génie. Certes, dans son ensemble, cet art est inégal à un degré qu'on n'atteignit jamais, mais aussi d'une spontanéité exaspérée, impulsive, dont peut-être on ne saurait non plus signaler de modèle et qui pourrait nous inciter à quelque retour sur nous-mêmes. Nous y sommes choqués par les tares congénitales du plus induré germanisme, ahuris bien souvent comme dans un bazar où s'étalerait un fouillis de camelote et de précieux, de toc, d'inouï, de rare et de banal, mais nous n'y trouvons rien qui semble patiemment fabriqué, poli et repoli avec sollicitude ou minutie circonspecte, effilé jusqu'au mièvre ou fignolé jusqu'au joli. Voire en ses productions les plus génialement novatrices, est-ce toujours le cas pour notre art sans laideurs, harmonieux, impeccable, subtil ? Y aurait-il quelque incompatibilité secrète entre le goût et le plus libre essor de l'instinct spontané, et une énigmatique connexion relierait-elle la puissance à quelque brutalité inéluctable ? On pourrait objecter d'un seul mot « la Beauté », excluant par définition le laid et le brutal, et évoquer avec Wagner une puissance que nous en contemplons indemne en sa radieuse splendeur. Sans doute elle nous apparaît telle aujourd'hui, mais qu'on songe à l'effet que jadis *Tristan* produisit sur Reyer. Assurément, dans l'inégalissime *Elektra*, la laideur et la brutalité surabondent et offensent souvent nos oreilles sans la moindre compensation. Cependant il faut se méfier de généraliser l'impression subie à un premier contact et, bien souvent aussi, ce n'est que la surprise qui tend à rebuter notre sensation déroutée par l'encore jamais éprouvé, à l'instar de Reyer ailleurs ; — quoique, au lieu de « perdu dans un désert sans oasis au milieu d'horizons de sable », on se croirait plutôt assis sur le bord du cratère d'un volcan en ébullition. A l'épreuve pourtant on s'accoutume au cataclysme, on discerne dans sa clameur des voix inconnues, pénétrantes et, quand parmi les scories et les cendres sourd et jaillit la lave incandescente du génie, on respire avec ses vapeurs un arôme âcre, violent, capiteux, auprès de quoi, durant quelque délai du moins, les parfums les plus délicats semblent fades et les philtres les plus exquis, insipides.

§

Il est infiniment probable que la majorité des lecteurs et des rédacteurs du *Mercure* n'étaient pas encore de ce monde lorsque fut terminée et jusqu'à la dernière mesure orchestrée la partition de **l'Or du Rhin**. Ceci se passait en mai 1854, deux ans après le coup d'Etat, et c'est à l'heure où les authentiques « victimes du Deux-Décembre » survivantes garniraient à peine peut-être une ou deux rangées de fauteuils que notre Opéra nous en offre la première représentation. Il n'y a pas là pour nous de quoi être bien fiers et, si à maints égards notre Paris peut se targuer d'éclairer le reste du globe au réverbère du Progrès, il faut avouer que la Ville-Lumière met parfois de la réflexion à allumer son bec de gaz. Que dire aujourd'hui d'une œuvre que sait par cœur le moindre apprenti mélomane, qui traîne dans toutes les bibliothèques, et qui nous arrive au théâtre après que par lambeaux nous y avons connu le grandiose triptyque dont elle constitue le prologue ? Cette préface d'un livre lu, relu depuis si longtemps ne rime plus à rien et son apparition tardive ne fait que souligner son caractere d'avant-propos, d'avertissement indispensable. Ce sont en somme là de véritables prolégomènes, où le « penseur » Wagner expose l'argument métaphysico-moraliste qu'il lui plut d'insérer dans l'antique légende, pour en corser la psychologie rudimentaire et en agglutiner l'intrigue éparpillée. Il ne réussit guère ainsi qu'à en adultérer le réalisme primitif et la naïveté par un symbolisme postiche qui désormais nous semble moins ténébreux qu'un peu enfantin, sans obtenir jamais l'intime cohésion de ces deux éléments de son drame. Déchu d'un prestige philosophique éphémère, cet *Or du Rhin* nous apparaît un spectacle surtout pittoresque, où nulle humanité n'intervient pour nous poindre, tandis que, bien loin de trembler ou de palpiter dans l'attente, nous serions volontiers portés à plutôt sourire aux aventures de cette mythologie démodée, aux exploits de ces dieux, gnômes ou géants qui se jouent mutuellement les plus vilains tours de..... polisson. Bref, on y goûte le plaisir qu'on prendrait à un vieux conte de nourrice, écouté par un soir d'hiver sous l'âtre à la campagne. Et la musique même de Wagner favorise ici l'impression. Moins touchée par l'aile du temps qu'estompée comme en la pénombre de ce qu'elle prépare et qui suivit, transition incertaine encore entre le romantisme sensuel de *Tannhaeuser* et *Lohengrin*, et le symphonisme spéculatif où devait s'engager de plus en plus le musicien, elle demeure adorable, épargnée de grandiloquence, délicieuse de verve ingénue, d'harmonieux éclat, de fraîcheur. On imagine mal que sa jeunesse exubérante ou sereine ait cru regarder l'univers à travers les besicles de Kant ou de Schopenhauer. Son illusion, par bonheur, ne sut pas

prévaloir contre l'inconscient instinct du génie qui, en se figurant ratiociner, nous octroya de purs enchantements sonores. Et lorsque tout à coup résonne la hiératique invocation des Filles du Rhin, quand cet accord de 9e de dominante sur tonique, qui a un si fichu nom, fuse et semble gicler comme un faisceau de flamboiements diaprés, à cet embrasement de la seule harmonie le lingot d'or maudit pâlit jusqu'au piteux et « la Domination du Monde », inhérente à la possession de ce métal, en acquiert un air saugrenu qui s'étend à la « Régénération par l'Amour », en perspective. C'est dans la réalisation de ce premier tableau que notre Opéra s'est le plus heureusement distingué, quoique, d'une façon générale et malgré quelques gaucheries excessives, les décors et la mise en scène aient témoigné ailleurs aussi d'un effort digne d'indulgence eu égard aux traditions du lieu. Il aurait suffi sans doute de quelques lueurs d'illumination polychrome pour que cela fût souvent excellent et on se demande pourquoi, depuis les Enfers de *Bacchus* qu'on en vit veloutés de glauque et de blafard, les électriciens de la maison paraissent s'en tenir résolument au secours exclusif de la rampe. L'interprétation, au demeurant d'une bonne volonté fort honorable, eût autant gagné que le reste à être éclairée moins crûment, car l'unanimité des pensionnaires de notre Opéra subventionné ignore les notions les plus élémentaires de l'art de se grimer. Et puis, quels drôles de costumes! De quel Olympe ou Walhall facétieux sortent ces dieux de carnaval, ces déesses en corset, manteau de cour et robe à queue ou en déshabillé soyeux de péripatéticienne, sans compter les géants burlesques de *music-hall?* On n'ose pas interroger. Si tout ça venait de Bayreuth!... En tout cas, la musique en vient. Efforçons-nous de ne penser qu'à elle. Admirablement dirigé par M. Messager, l'orchestre de notre Opéra y fut parfait, quelquefois merveilleux. On ne le reconnaissait plus. Mais quelle piètre acoustique! Quand donc se décidera-t-on à démolir le monument de feu Garnier, ou bien à y loger un Etablissement de Crédit ou quelque Ministère, pour nous bâtir un édifice destiné spécialement à faire de la musique et où il soit possible de l'entendre?

JEAN MARNOLD.

ART ANCIEN

Divers : *L'Art et les mœurs en France* (H. Laurens, 12 fr.). — André Michel : *Histoire de l'art*, tome III, seconde partie (A. Colin, 15 fr.). — Urbain Mengin : *Benozzo Gozzoli* (Plon, 3 fr. 50). — Henry Martin : *Les Peintres de manuscrits et la miniature en France* (H. Laurens, 2 fr. 50). — Alphonse Germain : *Les Néerlandais en Bourgogne* (G. Van Oest, 3 fr. 50). — Jean Philippe Heuzey : *La Normandie et ses peintres* (Nouvelle librairie nationale, 2 fr.).

S'il est un sujet qui puisse aisément nous séduire, c'est bien celui professé à l'Ecole d'Art récemment sur **l'Art et les mœurs en**

France : il y avait là matière à retrouver nos maîtres intimes, non seulement les plus grands, comme Chardin, mais encore tous ces petits maîtres charmants qui donnent à l'école française un attrait particulier, de Callot, de Lenain, d'Abraham Bosse à Gillot, à Moreau le jeune, à de Nittis et Fantin-Latour. M. Raymond Bouyer, dont la sensibilité fine et la connaissance parfaite des choses de l'art s'allient à un très rare talent d'écrivain, s'était chargé de nous dire les mérites de ce dernier venu, Fantin ; M. François Monod a retracé parfaitement la carrière du délicat et excellent peintre Alfred Stevens ; M. Edouard Sarradin s'est attaché à Manet, de Nittis et Heilbuth, et son chapitre est certainement l'un des plus remarquables de ce remarquable ensemble. Peut-être se montre-t-il un peu sévère pour Thomas Couture, qui fut, en même temps que le maître de Manet, l'un des plus grands peintres de portraits du XIXe siècle, et ceci suffit à faire excuser l'homme et les théories. Mais il a sur les *Canotiers d'Argenteuil*, sur l'*Olympia*, sur le *Déjeuner sur l'herbe*, cette toile qui descend directement du *Concert champêtre* du Giorgione, des lignes définitives.

Voilà pour les plus modernes. Les anciens ont eu pour commentateurs MM. Maurice Tourneux, Edmond Pilon, Emile Hinzelin, qui s'est chargé de nous raconter la vie mouvementée, de nous décrire l'œuvre pittoresque de son compatriote Callot, et qui l'a fait avec une compréhension entière. Un disparu, dont le nom est lié maintenant à celui de nos meilleurs petits maîtres, et qui a donné d'admirables études sur les Le Nain, sur Abraham Bosse, sur Claude Gillot, qui par surcroît eût sans doute remis en lumière ce trop méconnu Valentin, dont quelques morceaux ont la largeur et l'allure des Zurbaran et des Courbet, je veux dire Antony Valabrègue, a montré la voie à MM. Charles Saunier, Léon Deshairs et Pierre Marcel. M. Charles Saunier regrette que le Louvre ne possède aucun portrait de qualité des Le Nain, mais aurons-nous jamais grand'-chose des nôtres au Louvre sans la générosité des amateurs ? Je parlais tout à l'heure des portraits de Couture : le Louvre les ignore, comme il ignorerait à peu près les peintres du XVIIIe siècle sans La Caze, ceux du XIXe sans Thomy-Thiéry, comme il ignorera ceux d'aujourd'hui, malgré le zèle de M. Dujardin-Beaumetz. Quant à la carrière de Chardin, elle a été résumée excellemment par M. Gaston Schéfer, qui a en outre rendu justice au délicieux Nicolas Bernard Lépicié, en dépit des critiques de Diderot.

C'est ce peintre si durement traité, écrit-il, qui peignit la *Douane* et ce petit chef-d'œuvre de couleur délicate que l'on peut voir au Louvre : le *Portrait de Carle Vernet*. La *Douane*, qu'une exposition récente a remis au jour, n'est pas seulement une œuvre charmante, pleine de couleur et de vie, son sujet en fait un document d'un rare intérêt... Dans le *Carle Ver-*

net du Louvre, Lépicié ne cherche pas à être philosophe, mais coloriste. Et il y réussit en créant un petit chef-d'œuvre.

Entièrement peint dans les colorations grise et rose, il a conservé tout l'éclat de sa jeunesse. Sans doute, il dut paraître aux contemporains une œuvre de parti pris, une gageure des tonalités claires. Aujourd'hui, il est au point. L'artiste avait peint pour l'avenir. Il avait deviné cette vérité que Puvis de Chavannes formulait ainsi : « Il faut donner quelque chose à manger au temps. » L'exécution de ce tableau est si remarquable, elle semble si moderne que l'on est en droit de se demander si elle n'est pas une exception, parmi les œuvres du XVIIIe siècle ? Loin d'être une exception, elle est conçue et exécutée selon la technique fondamentale de l'art classique.

M. Charles Normand, qui a étudié pour l'école d'art Greuze et Moreau le jeune, et qui a donné sur eux des appréciations d'une absolue justesse, a été lui aussi amené à relever quelques-unes des énormités de Diderot que voici :

— Il y a deux choses dans l'art, la morale et la perspective.

— La peinture a cela de commun avec la poésie,et il semble qu'on ne s'en soit pas encore aperçu, que toutes deux elles doivent être *bene moratæ*. Boucher ne s'en doute pas. Il est toujours vicieux, et n'attache jamais. Greuze est toujours honnête et la foule se presse autour de ses tableaux.

Ailleurs, continue M. Charles Normand, Diderot écrivait sans rire les lignes qui suivent :

— « Le méchant, qui va au Salon, doit y lire sa condamnation Il a beau s'embarrasser, pâlir, balbutier, il faut qu'il souscrive à sa propre sentence. Si ses pas le conduisent au Salon, qu'il craigne d'arrêter ses regards sur la toile. »

Quel vernissage original on ferait aujourd'hui dans ces conditions et aussi quel ouvrage on écrirait — mais trop considérable — sur les divagations artistiques des gens de lettres. Celui-là était bien le dernier conseiller qu'on dût suivre. Il accompagnait ses théories sur la morale dans l'art de commentaires fameux qui durent faire sourire plus d'une fois le discret Chardin : il troublait avec ses sophismes de pauvres artistes plus capables de manier la brosse ou l'ébauchoir que de se reconnaître dans les broussailles d'une rhétorique captieuse. Il réclamait d'eux à grands cris une sorte d'inspiration physique où ils devront déraisonner et lui-même donne largement l'exemple :

— « Mon ami, dit-il, transportez-vous dans un atelier. Regardez travailler l'artiste. Si vous le voyez arranger bien symétriquement ses teintes et ses demi-teintes autour de sa palette ou si un quart d'heure de travail n'a pas confondu tout cet ordre, prononcez hardiment que cet artiste est froid et qu'il ne fera rien qui vaille... Celui qui a le sentiment vif de la couleur a les yeux attachés sur sa toile, sa bouche est entr'ouverte. Il halète : sa palette est l'image du chaos... »

On n'en finirait pas s'il fallait faire la critique de la critique de

Diderot. Quand il s'exalte à propos de Greuze ou de Chardin, c'est à faux le plus souvent, et sans bien comprendre. Aussi bien les critiques d'art devraient-ils tous prendre la peine d'étudier d'abord la technique de la peinture, et si beaucoup sont abondamment renseignés, que d'autres, vieux ratés ou frais éphèbes, jugeant du haut de leur ignorance, remplacent un peu de savoir par des enthousiasmes extraordinaires pour de soi-disant génies, à tel point que le génie est aujourd'hui devenu beaucoup plus courant que le simple talent. L'étude de cette technique ferait mieux pénétrer les causes de la supériorité de tel maître, ancien ou moderne. Si les critiques d'art de Fromentin ont toujours une si haute autorité, c'est que Fromentin était, en même temps qu'un excellent écrivain, un peintre. M. Gaston Schéfer, par exemple, met parfaitement en évidence le profit qu'a tiré Chardin de l'observation des reflets. Dès 1757, Gautier Dagoty avait insisté sur le rôle des reflets dans les toiles de l'artiste :

Tous ses objets, dit-il, se mirent les uns dans les autres, et il en résulte une transparence de couleur qui vivifie tout ce que touche son pinceau.

On voit de suite les avantages de cette pratique : la peinture y gagne en harmonie puisque la plupart des tons participent les uns des autres ; de plus la matière de chacun des objets se trouve ainsi naturellement exprimée, les reflets étant d'autant plus sensibles que l'objet est poli : cette simple différence suffit déjà à caractériser le métal, le bois ou l'étoffe. On en voit aussi le danger : la confusion des tons et des choses. L'art, pour Chardin, n'est donc pas seulement de tenir compte du reflet, mais encore de le faire avec juste mesure ; même il se gardera toujours de l'exagération clownesque coutumière aux peintres de cuivres, et sa fontaine n'aura aucun de ces luisants excessifs qui sont un peu en dehors du domaine de la peinture.

§

Le tome III de **l'Histoire de l'Art** publiée sous la direction de M André Michel nous ramène aux débuts de la Renaissance. M. Gaston Migeon y étudie la céramique en Italie ; la peinture est passée en revue par M. A. Pératé, qui nous fait à nouveau goûter le charme des fresques de Masolino à Castiglione d'Olona, et de Michelino da Besozzo au palais Borromeo de Milan, qui résume l'art merveilleux de Gentile da Fabriano et de Pisanello et qui consacre à Piero dei Franceschi, souvent appelé Piero della Francesca, sur la foi de Vasari, quelques pages précises. M. Emile Bertaux de son côté nous initie à l'histoire de l'art espagnol aux XIVe et XVe siècles et son chapitre est l'un des plus originaux par la nouveauté des informations ; il montre le désir des éditeurs de maintenir cet ouvrage au courant des dernières recherches et d'en faire une encyclopédie aussi com-

plète que possible de tout ce que nous connaissons sur l'art ancien.

Benozzo Gozzoli est un des plus séduisants parmi les peintres italiens, et le célèbre *Cortège des Rois Mages*, dans l'oratoire des Médicis à Florence, constitue l'une des plus délicieuses suites de figures qui soient. M. Urbain Mengin vient de consacrer à cet artiste une très complète monographie et décrit en détails des fresques consacrées à Saint François dans l'église de Montefalco, ainsi que celles du Campo Santo de Pise.

M. Alphonse Germain et M. Henry Martin reviennent sur les Primitifs. Celui-ci étudie **les Peintres de manuscrits et la miniature en Fance** et passe en revue les ouvrages de Jean Pucelle, des Limbourg, de Fouquet : son livre constitue un memento précieux et sans lacunes. De son côté, M. Alphonse Germain, qui avait précédemment publié un fort intéressant travail sur les Clouet, montre cette fois le rôle joué par **les Néerlandais en Bourgogne**, et y allie une parfaite érudition à une rare compréhension de la beauté : Claus Sluter et Claus de Werve lui fournissent le prétexte de pages excellentes.

Il me faut enfin signaler, trop brièvement, le livre consacré par M. J. Ph. Heuzey **à la Normandie et ses peintres** : encore qu'il mêle peut-être inutilement les questions d'art et les questions religieuses, ses commentaires de l'œuvre de Poussin, Jouvenet, Géricault et Millet, pour ne citer que ceux-là, sont fort attachants : il est néanmoins remarquable que, quelles que soient les qualités communes de race qu'on puisse retrouver en ces artistes, ils n'ont que très rarement peint leur pays natal.

Memento. — Dans *l'Art et les Artistes*, M. André Pératé nous présente les esquisses du baron Gérard, conservées à Versailles, et M. Camille Mauclair indique le lien qui rattache un de nos meilleurs peintres d'aujourd'hui, M. Charles Guérin, à nos maîtres d'autrefois, en particulier à Chardin ; dans la *Revue de l'art ancien et moderne* M. Raymond Bouyer nous parle de Corot peintre de figures, et M. Gustave Mendel des nouvelles salles du musée de Constantinople.

TRISTAN LECLÈRE.

CHRONIQUE DU MIDI

Dans le Félibrige. — Le consistoire de Saint-Gilles. — Le consistoire d'Arles. — Le nouveau Capoulié : Valère Bernard. — Les destinées du Félibrige. — *La Morte*, de Paul Barlatier, dans la revue *le Feu*.

Je n'ai jamais fait beaucoup de place, dans ces chroniques, aux querelles intestines du Félibrige, trouvant les œuvres plus intéressantes que les hommes et n'accordant pas grande importance à une agitation superficielle et qui n'échappe pas toujours au ridicule. Il me faut, cependant, aujourd'hui, parler avec quelques détails des

deux Consistoires félibréens qui se sont tenus, à cinq mois d'intervalle, l'un à Saint-Gilles et l'autre à Arles, le premier ayant amené la démission de M. Pierre Dévoluy, capoulié (ou président) du Félibrige, et, le second, la nomination de M. Valère Bernard à cette fonction.

§

Le consistoire de Saint-Gilles restera dans le souvenir de ceux qui y assistèrent. Ce fut, en effet, une assemblée tragi-comique où l'on échangea force injures et pas mal de coups.

Le choix de Saint-Gilles comme lieu de réunion du Consistoire, au moment même où les fêtes d'Arles battaient leur plein, avait déjà indisposé quelques félibres. *Le Provençal de Paris* avait inséré, à ce sujet, la protestation suivante :

Le Consistoire félibréen avait officiellement décidé, sur la demande de l'*Escolo Mistralenço*, que la Sainte-Estelle 1909 aurait lieu *en Arles*. La récente, toute récente décision qui frustre Arles au bénéfice de Saint-Gilles n'a donc *rien d'officiel*.

Nous sommes certains, Mistral l'ayant déclaré formellement au correspondant arlésien du *Provençal de Paris*, que *le Maître n'ira pas à Saint-Gilles*.

De quelque prétexte qu'on décore le choix de Saint-Gilles comme siège de la Sainte-Estelle 1909, ce choix a comme une signification de *schisme*. Comment ! c'est au moment où l'on inaugure le *Palais du Félibrige* en Arles que le Félibrige OFFICIEL passe le Rhône et emporte la « Coupo Santo » en Languedoc ? — Il y a là des dessous qui seront dévoilés à leur heure ; mais ce qu'on peut affirmer, d'ores et déjà, c'est que le lundi 31 mai, tous les bons Méridionaux, sans distinction de partis ou de dialectes, de confession ou de tendances, se trouveront groupés, non à Saint-Gilles, mais bien en Arles, dans le *Palais du Felibrige* autour du subre-capoulié Mistral.

D'autre part, on avait distribué confidentiellement, quelques jours auparavant, une brochure qui attaquait vivement les réformes apportées par M. Pierre Dévoluy à la constitution félibréenne de 1876. On reprochait au Capoulié d'avoir voulu restreindre le but et l'activité de l'Association, et, par sa révision de 1905, d'avoir diminué le rôle du Consistoire.

L'assemblée de Saint-Gilles s'ouvrait donc dans des conditions particulièrement délicates pour le Capoulié. Il s'agissait de nommer quatre majoraux et deux assesseurs. Dès le début de la séance la discussion s'engagea sur une question de validité de pouvoirs. M. Dévoluy, s'appuyant sur l'article 10 du règlement intérieur du félibrige, déclara qu'il considérait comme démissionnaires six félibres majoraux, lesquels, en conséquence, ne pouvaient pas prendre part au vote. N'ayant pu obtenir la majorité sur la question préalable, le Capoulié

et treize majoraux quittèrent la salle. Le doyen des assesseurs, M. Arnavielle, prit alors la présidence et les élections eurent lieu. Furent nommés majoraux : MM. Charles-Roux (Provence), Robert Benoit (Périgord), Dr Fallen (Provence) et le duc de Lassalle-Rocremaure (Auvergne); assesseurs : MM. Prospèr Estieu pour le Languedoc et le marquis de Gantelm d'Ille pour la Provence.

La proclamation de ces résultats se fit au banquet de Sainte-Estelle, qui suivit, et elle suscita une bagarre dans laquelle la vaisselle fut brisée et notre ami Paul Mariéton quelque peu malmené.

Après avoir raconté ces incidents, un témoin oculaire, M. J.-R. de Brousse, écrivait dans *le Télégramme de Toulouse*.

Il résulte de tout cela une chose : c'est que s'il y a des scissions dans le Felibrige, si d'absurdes petites personnalités de village viennent indignement brutaliser des écrivains qui, comme Paul Mariéton, ont rendu dans l'immense public français des services considérables au Félibrige, il faut oublier tout cela. Le Félibrige doit se ressaisir et se rappeler le vers célèbre : « *Sian tout d'ami, sian tout de fraire* ». Cette mission n'est pas au-dessous des forces du Capoulié Pierre Devoluy, qui est un homme d'une grande éloquence et d'un grand cœur. Au milieu des basses rivalités et des étroitesses d'esprit qui l'entourent et qui rendent sa mission si difficile, qu'il n'écoute ni à droite ni à gauche ; qu'il se tourne toujours vers Maillane et il y trouvera toujours des conseils de sérénité, de vérité et de vie.

M. Dévoluy a-t-il suivi le conseil de M. J.-A. de Brousse? Toujours est-il que, le 27 août, il a donné sa démission de capoulié et qu'un nouveau consistoire s'est réuni à Arles, le 31 octobre dernier.

§

Le **Consistoire d'Arles** s'est passé dans le plus grand calme. La réunion a eu lieu dans la grande salle du palais du Félibrige. Vingt-quatre majoraux y assistaient, vingt-trois autres s'étaient fait représenter. Frédéric Mistral était présent. Par trente et une voix, M. Valère Bernard a été élu capoulié et, le soir même, il a levé le premier, dans un banquet qui ne vit pas se renouveler les scènes de Saint-Gilles, la coupe d'argent donnée par les poètes catalans à la Provence.

§

Nul plus que **Valère Bernard** n'était digne de succéder à Roumanille, à Mistral, à Félix Gras et à Pierre Dévoluy.

Valère Bernard est, en effet, une des personnalités les plus attachantes du Midi artistique. Il n'est pas seulement poète provençal original et vigoureux, il est encore romancier de grand mérite, et, tel un homme de la Renaissance, on peut dire qu'il n'y a pas d'art

qui lui soit étranger. Il fait, tour à tour, de la peinture, de la gravure à l'eau-forte, de la sculpture, de la reliure, de la céramique, etc.

Dans son vaste atelier du quai de Rive-Neuve, à Marseille, dont les fenêtres donnent sur la vie grouillante du Vieux-Port, on trouve ainsi réunis des paysages lumineux et purs, des portraits, des scènes décoratives dans le goût de celles de Puvis de Chavannes, qui fut le maître du peintre, des eaux-fortes sombres et tragiques, des statuettes, des grès aux belles flammes. Dans ses peintures et ses gravures, Valère Bernard a quelquefois traduit de magnifiques visions symboliques. Sa série d'eaux-fortes sur la *Guerre* est une suite de rêves fantastiques. Cette partie de son art surprend chez ce méridional qu'on pouvait croire voué aux jeux de la lumière et arrêté à la surface des choses. Elle dénote chez Valère Bernard le don de la pensée profonde et nous dévoile un esprit méditatif et concentré.

Mais, en le nommant capoulié, c'est, naturellement, l'écrivain provençal qu'on a récompensé. Dans cet ordre, on peut dire que, parmi les vivants, Valère Bernard vient immédiatement après Mistral. Aucun d'entre les félibres actuels n'a le talent du poète de la *Pauriho* et du romancier de *Bagatouni*.

Dans ses vers : *les Ballades d'Airain*, *les Charniers*, *les Pauvres gens (li Ballade d'Aram, li Cadarau, la Pauriho)*, Valère Bernard est sombre et violent et il chante de préférence les souffrances des miséreux. Mais il ne fait pas, pour cela, de la poésie sociale. Il y a en lui une âme pitoyable et il plaint avec sincérité ceux qui traînent une pauvre vie.

Son dernier recueil, *Long la mar latino*, dont j'ai parlé ici même, marque, du reste, de grands changements dans la manière du poète. C'est une superbe louange de la mer Méditerranée et d'un de ses plus beaux coins : le golfe de Naples. Valère Bernard s'y est servi du vers libre, ou plutôt du vers blanc, à l'imitation de la poésie italienne, et jamais le provençal, sauf dans le *Poème du Rhône*, de Mistral, n'avait rendu une telle musique. Quant au lyrisme de ces vers, il est si prestigieux qu'il brûle encore dans la traduction.

L'apport de Valère Bernard comme romancier est au moins aussi considérable. Il est l'auteur de deux romans : *Bagatouni* et *les Nomades*, et de nombreuses nouvelles.

Dans *Bagatouni*, Valère Bernard nous conduit au sein du vieux Marseille, dans les rues étroites qui descendent vers le port et montent vers le ciel et où s'agite une population d'étrangers de toutes nations. Le héros de *Bagatouni* est un pauvre cordonnier à l'âme candide qui rêve d'une humanité meilleure et qui se heurte aux vices et aux passions de ses compagnons de misère. Il y a là des tableaux de mœurs populaires d'un réalisme admirable. Valère Bernard s'est

souvenu, pour les tracer et les colorer, qu'il était peintre. La langue que parlent ses personnages est un mélange extraordinaire de provençal, d'italien, d'espagnol. Les « bas-fonds » de Marseille ont trouvé en Valère Bernard leur Gorki, bien avant, du reste, qu'on ne parlât de l'écrivain russe.

Avec *les Nomades*, Valère Bernard nous transporte dans la campagne provençale, sur les grandes routes que sillonnent sans relâche les bohémiens. Il imagine une rencontre entre des nomades de hasard, deux provençaux qui fuient les villes, et des nomades de race, une tribu de romanichels à l'âme farouche, aux mœurs cruelles. Nous vivons de la vie errante et traquée de ces éternels voyageurs, nous pénétrons dans leurs roulottes, nous écoutons leurs chansons, nous assistons à leurs danses et aussi à leurs rapines. Entre ces gens défiants et sauvages et les deux nomades volontaires épris de nature et de liberté, un terrible conflit éclate bientôt et le livre se termine sur des scènes désolées, au fond de la Camargue, aux bords inhospitaliers de la mer.

Les nouvelles de Valère Bernard n'ont pas encore été réunies en volume. Elles constitueront un ensemble dont le titre : *la Feruno* (les Fauves), dit assez la signification. Valère Bernard s'est proposé, dans chacune d'elles, d'étudier un cas de bestialité humaine et je crois qu'aucune littérature n'offrira une telle série.

Avec une œuvre aussi importante (à laquelle il faut joindre la publication prochaine d'un volume de vers), le nouveau capoulié fera bonne figure auprès de ses prédécesseurs.

§

Quelles seront, sous la direction de Valère Bernard, les destinées du félibrige?

Je crois que le nouveau capoulié aura tout d'abord à cœur de ramener le calme et l'harmonie dans l'association. Je m'en rapporte au propre témoignage de Valère Bernard, qui m'écrit là-dessus :

C'est un honneur certainement d'être capoulié, mais quelle charge! Vous ne vous imaginez pas dans quelle situation délicate je me trouve avec ce félibrige divisé en deux camps! Mais, avec du bon vouloir, de la courtoisie, en prenant les choses d'un point de vue élevé, comme elles doivent être prises entre poètes, j'espère renouer la bonne tradition des sept de Fontségagne.

En somme, le Félibrige, tout comme la France au lendemain de la chute de M. Clemenceau, a besoin « d'apaisement et de détente ». La chose est aisée : il lui suffit de redevenir une association purement littéraire, sans aucune arrière-pensée politique ou sociale. Dès qu'on l'a mêlé aux revendications décentralisatrices et autres, on l'a perdu. Valère Bernard, qui est, cependant, d'idées fort avancées, me

paraît concevoir son rôle de Capoulié de la bonne façon. Il sera un poète parmi d'autres poètes. Dans les réunions et les banquets qu'il présidera on ne s'occupera ni de fédéralisme, ni de royalisme, on chantera simplement, comme faisaient les sept de Fontségugne, la beauté de la Provence. Ainsi, peut-être, maintiendra-t-on, longtemps encore, vivantes et glorieuses, une langue et une littérature.

§

La revue *le Feu* a publié, dans son numéro d'octobre, un drame en quatre actes : **la Morte**, par M. Paul Barlatier. Je signale volontiers cette pièce parce qu'elle apporte une contribution remarquable à la connaissance des mœurs rustiques provençales. On est trop accoutumé à considérer la Provence comme le pays du tambourin et de la farandole, de la gaîté facile et de la galéjade. Qu'on lise *la Morte* et on y verra combien grave est le fond de l'âme provençale.

M. Paul Barlatier qui, jusqu'ici, avait paru tourné vers la tragédie antique, vient de se révéler un profond observateur de la vie présente. En quatre tableaux rapides, sobres et violents, il fait vivre devant nous un drame villageois plein de mystère. L'action est conduite avec une telle sûreté qu'on ne peut s'arracher à elle. La représentation de cette tragédie rustique produirait sans doute grand effet et l'on verrait combien cette œuvre s'apparente. pour la force et pour la passion, aux deux drames provençaux célèbres : *l'Arlésienne* et *le Pain du Péché*.

PAUL SOUCHON.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

M. André Gide et la littérature française de Belgique. — M. Emile Verhaeren : *Les Villes à Pignons* (Deman, Bruxelles). — M. Georges Virrès : *Ailleurs et chez nous* (Vromant et Cie, Bruxelles). — M. Franz Hellens : *Les Hors le Vent* (Lamberty, Bruxelles). — M. Arnold Goffin : *Thierry Bouts* (Van Oest, Bruxelles), *Saint François d'Assises* (id.). — M. Henri Liebrecht : *Histoire de la littérature belge d'expression française* (Vanderlinden, Bruxelles). — Théâtre du Parc : *Macbeth* (traduit par Maeterlinck).—*La Route d'Emeraude*, par MM. Demolder et Richepin. — *Min d'Avènes*, par MM. des Ombiaux et Nigond. — Mort de Mme Jules Brouez. — Memento.

Tandis que de soi-disant latins et celtes de Bruxelles, de Liège et de Poperinghe mènent et affectent de grands airs de puristes, de classiques, de grammairiens intègres, de gaulois sans alliage, M. André Gide, répudiant des zélateurs du même genre en France, fait indirectement la leçon aux nôtres. Combien j'ai lu avec plaisir ses excellents articles sur « Nationalisme et Littérature » publiés dans la *Nouvelle Revue française*. Venant d'un écrivain si pur, si éminemment français, les déclarations par lesquelles il termine son étude

n'en auront que plus de portée. Comme ces lignes s'appliquent à nos pasticheurs et à nos rhétoriciens : « Libre à vous, messieurs, si vous ne vous sentez pas de force à en attaquer d'autres et les réduire à composition, libre à vous de vous en tenir aux terres déjà labourées ! mais admettez que ceux à qui la robustesse, la hardiesse, la *curiosité* et peut-être certaine inquiétude ambitieuse et passionnée proposent une aventure plus hardie, s'en prennent à ces terres nouvelles — sans être moins Français pour cela (1).

« Et je sais de reste, hélas ! à quel romantisme confus aboutit cette inquiétude lorsqu'elle n'est point maîtrisée ; l'œuvre d'art exige une ordonnance, mais qu'ordonner sinon ces forces tumultueuses encore ? Sur quoi nos disciplines s'exténueront-elles, sinon sur ce qui leur regimbe ? Qu'ai-je à faire de ce qui s'exprime aisément ? J'en veux mortellement à toute théorie qui ne m'enseigne pas un emploi suffisant de ma force et de ma vertu. Je languis dans les contrées trop salubres et sais que c'est d'abord au dragon qu'on reconnaît les Hespérides.

« O terrains d'alluvion ! terres nouvelles, difficiles et dangereuses, mais fécondes infiniment ! C'est de vos plus farouches puissances, et qui n'écouteront d'autre contrainte que celle d'un art souverain, que naîtront, je le sais, les œuvres les plus merveilleuses. Je sais que vous attendez après nous. Que m'importent dès lors les Trianons les plus parés et les plus solennels Versailles ! Je ne laisserai pas habiter dans mon cœur plus de regret que d'espérance, et ne retiendrai du passé que l'encouragement au futur ! »

C'est peut-être en Belgique que la littérature française nous ménage le spectacle le plus intéressant au point de vue où se place l'exquis auteur de la *Porte Etroite*. Des forces en est-il de plus tumultueuses, par exemple, que celles d'un Emile Verhaeren ? Lui-même s'en rend compte au point d'avoir pris ce substantif ainsi qualifié pour le titre d'un de ses meilleurs recueils de vers. C'est ici que s'étendent, plus vastes qu'en France même, ces terrains d'alluvion chers à M. Gide, ces terres nouvelles, difficiles et dangereuses, mais infiniment fécondes.

Les Villes à Pignons, le dernier livre de Verhaeren, le quatrième de sa série *Toute la Flandre*, nous fournit un nouvel exemple de forces tumultueuses, plutôt savoureuses et attendries cette fois, magistralement ordonnées. Avec quelle dévotion, quelle ardeur de tempérament, quelle bonté de créateur puissant, il nous parle de ces pauvres vieilles cités des Flandres, bien autrement mortes que Bruges, prématurément enterrée par Rodenbach, et qui s'appellent Damme, Courtrai, Ypres, Termonde, toutes ces cités matérielle[s]

(1) Ou sans être moins écrivains français pour cela. G. E.

ment déchues, mais plus poétiques que jamais où, pour employer l'expression du poète, le visage du silence est seul à se mirer dans les canaux. Après le Verhaeren des fresques, des tableaux de grande envergure, ceci représente du Verhaeren intimiste, patriarcal, de clair-obscur et de demi-teinte, transposition d'intérieurs de petits maîtres friands, sensuels et expansifs. Des paysages aussi alternent avec ces ateliers, ces estaminets, ces assemblées de confréries, mais des paysages sans grands horizons, plutôt intenses qu'imposants, saturés de nostalgie. L'atmosphère de nos petites villes, un peu rance mais sympathique tout de même, n'a jamais été mieux rendue.

Ce sont aussi des terres nouvelles, des glèbes inexplorées que cultive d'ordinaire M. Georges Virrès, un des interprètes robustes de la Campine limbourgeoise. Dans son nouveau livre *Ailleurs et chez nous*, il fait alterner, comme le titre l'indique, les contemplations et les extases du Campinaire avec les découvertes et les surprises du voyageur. M. Virrès vérifie une fois de plus cette vérité dont témoigne l'œuvre de tant de maîtres, que ce sont précisément les artistes les plus attachés à leur pays qui saisissent et apprécient le mieux la beauté et le charme d'autres ciels et d'autres terres. On ne peut vraiment bien aimer l'humanité qu'en commençant par sympathiser avec ses proches. A l'occasion ces terriens, ces autochtones endurcis se révèlent les plus vibrants, les mieux voyants, les plus impressionnables des nomades, les plus avertis des cosmopolites. C'est le cas de M. Virrès. Et jamais il n'eût aussi bien parlé de l'Italie s'il n'avait si fervemment chéri ses bruyères de Lummen et de Genck. C'est d'ailleurs ce que lui dit, en de meilleurs termes M. Dumont-Wilden, son préfacier.

M. Franz Hellens est aussi un pionnier des terres nouvelles, farouches et un peu sauvages, ces terres barbares et méconnues où les civilisés de la littérature ne voient d'abord qu'incommodité et que danger. Les domaines qu'il parcourt et qu'il laboure dans ses *Hors le Vent* sont aussi en marge de la culture policée, aimable, mondaine, mise, comme on dit, à la portée du premier venu. Quelle âpreté, mais quelle robustesse! Avec quelle énergie M. Franz Hellens s'escrime de la houe et de la herse! Mais quelle sève dans ses produits, quel suc dans ses fruits âcres et rèches, mais sains et tout nouveaux! J'ai déjà dit mon admiration pour telle de ces proses, *Salles d'attente*, lorsqu'elle parut dans un de nos périodiques. Elle gagne encore à être lue dans ce volume où elle voisine avec des études d'une couleur tout aussi pathétique et hallucinante, *Soir de Gand*, *la Veille de l'Enterrement*, *Hors le Vent*.

M. Arnold Goffin, un érudit doué d'une exquise sensibilité de critique, publie un excellent livre sur *Thierry Bouts*, le primitif louvaniste dont il résume en ces termes, à la fin de son étude, le

talent et la signification : « Au total Bouts était un homme médiocrement inventif, plus propre à donner de la réalité une version analytique, d'une littéralité un peu étroite, qu'à en tirer les éléments d'une conception émouvante... Il semble qu'on l'entrevoie, lui, avec son œil méticuleux et son imagination inerte, derrière ses personnages indifférents et immobiles. »

Le même critique et historien, à qui l'on doit déjà plusieurs pieux et tendres ouvrages traitant de saint François d'Assise, consacre un nouveau livre au plus évangélique des successeurs du Christ ; il étudie cette suave figure dans la légende et dans l'art des primitifs italiens.

L'*Histoire de la littérature belge d'expression française*, de M. Henri Liebrecht, est un travail consciencieux, pour ainsi dire complet, d'une documentation abondante, un ouvrage qui ne brille point par des idées bien neuves ou des considérations inédites, mais qui renseignera avec une courtoisie et même une sympathique impartialité la masse des Belges sur l'existence, la valeur et le caractère de leurs écrivains. Une part très large est faite aux auteurs belges du Moyen Age, de la Renaissance et des époques antérieures à notre véritable vitalité littéraire qui ne remonte guère beaucoup plus haut que 1880. Cette étude des personnalités littéraires isolées, qui se révélèrent souvent à des intervalles séculaires et le plus souvent en dehors de nos provinces, représente même la partie la plus intéressante du copieux volume de M. Liebrecht. Pour l'époque récente et contemporaine, M. Liebrecht, tout en se montrant très au courant, aurait pu accorder plus d'importance aux créateurs proprement dits, aux véritables apporteurs de neuf, en négligeant quelques abondants virtuoses ou du moins en réduisant leur rôle à ses véritables proportions. Mais tel qu'il est, ce livre comble une lacune, il vient à son heure, et nous espérons le voir adopté par nos bibliothèques publiques, à commencer par celles des écoles. M. Edmond Picard a écrit pour M. Liebrecht une préface qui représente peut-être le morceau le plus original et le plus vivant de cet utile, mais un peu opportuniste ouvrage.

Au Théâtre du Parc, Mme Georgette Leblanc nous donna une intéressante représentation de la très belle traduction de *Macbeth* par M. Maurice Maeterlinck. Au même Théâtre, *la Route d'Emeraude*, de MM. Eugène Demolder et Jean Richepin, eut une série de représentations très suivies. En général le public ayant lu l'admirable roman de notre compatriote ne retrouva point le même ragoût coloriste et la même saveur néerlandaise dans la pièce, malgré les vers sonores et bien frappés de M. Richepin. Quant aux simples habitués du théâtre, à ceux qui ne lisent pas et dont la curiosité littéraire ne s'alimente que dans les salles de spectacle, ils auront pris M. Richepin pour un imitateur de M. Spaak. Il est certain que *la Route*

d'Emeraude dialoguée et mise en vers, se rapproche beaucoup plus de l'honnête *Kaatje* que du luxuriant chef-d'œuvre de M. Demolder. Enfin le Parc nous a donné une pièce de M. Nigond, poète berrichon, tirée du roman wallon *Mihien d'Avesnes*, de M. Maurice des Ombiaux. A la différence de l'adaptation de M. Richepin, cette paysannerie tragique serre de plus près l'original et préserve mieux la couleur locale et la saveur du terroir. M. Georges Rency a fait précéder les « matinées » de *Mihien d'Avenes* d'une ingénieuse et élégante conférence sur l'« âme wallonne ». Mais n'abuse-t-on pas de ces comparaisons entre la Flandre et la Wallonie ? Ne ferions-nous pas mieux, au lieu de nous ingénier à diviser en deux groupes, pour ne pas dire en deux camps, les écrivains français de Belgique, de les réunir sous le même drapeau, comme c'était le cas au temps de la *Jeune Belgique* ? Prenons garde. Les politiciens tendent déjà à séparer les écrivains catholiques des écrivains libéraux !

Mme Jules Brouez, mère de Fernand Brouez, le toujours regretté fondateur de la *Société Nouvelle*, est morte, le mois dernier, à Mons, dans sa soixante-quinzième année Mme Brouez était une femme d'élite, une femme de cœur et d'intelligence, qui entretint un commerce intellectuel avec de grands artistes comme Carrière, ou des penseurs et des savants comme les frères Reclus. Elle était demeurée l'amie dévouée et maternelle de tous les écrivains, frères d'armes et collaborateurs de son fils. Disciple de Colyns, elle contribua à la propagande des idées de ce philosophe. Mais affranchie d'un esprit étroitement sectaire elle étendit sa généreuse protection à toutes les œuvres de bonté et de beauté.

Memento. — *La Belgique artistique et littéraire* (octobre). M. Arnold Goffin : *Poussières du chemin* ; M. Frans Hellens : *Un peintre mystique de la Lys* ; M. Edmond Picard : *Léon Cladel* ; M. J. Jobbé : *L'Esprit du* xxe *siècle*.

(Novembre). M. Louis Delattre : *Contes d'avant l'amour* ; M. Georges Rens : *Marines* ; M. Fernand Séverin : *Critique littéraire*.

L'Idéal Philosophique (octobre). M. Ulric : *Critique d'art*.

Le Thyrse (novembre). M. Léon Wéry : *L'Ame belge*. Des vers de M. Ramackers, des articles de MM. Maurice Drapier, Rosy, De Bouck.

L'Art flamand et hollandais (octobre). M. Jacques Mesnil : *Les Mystères et les Arts plastiques*.

La Vie Intellectuelle (octobre). M. Georges Rency : *L'Ame de la Wallonie* ; M. Prosper Henry De Vos : *Les Deux Routes* ; M. Georges Rency : *Le Clerc et le Curé*.

La Société Nouvelle (octobre). M. Jules Noël : *l'Athéisme, base rationnelle de l'ordre*.

Accusé de réception : *Eglesygne et Fleurdelys*, pièce en 3 actes, en vers blancs par M. Pierre Broodcoorens (Verhellen, Bruxelles).

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Prinz Hamlets Briefe; Berlin, Reichl u. C°, M. 3. — Heinrich Spiero : *Rudolf Lindau :* Berlin, Egon Fleischel u. C°, M. 2. — Karl von Stengel : *Weltstaat und Friedensproblem;* Berlin, Reichl u. C°, M. 3. — Detlev von Liliencron : *Gute Nacht, hinterlassene ; Gedichte* Berlin, Schuster u. Lœffler, M. 2. — Detlev von Liliencron : *Letzte Ernte;* Berlin, *ib., id.,* M. 2. — Memento.

Prinz Hamlets Briefe. — Lettres imaginaires d'un Hamlet imaginaire. Le prince héritier d'une maison souveraine allemande renonce volontairement au trône, après un long voyage en mer qui devait faire oublier un scandale de cour. Il est déjà âgé de quarante-cinq ans et a lui-même un fils d'une vingtaine d'années qui régnera, celui-là, car il a toutes les qualités militaires qui font, de nos jours, un bon prince allemand. Malgré sa jeunesse, sous son magnifique uniforme, avec son aspect brutal il a déjà l'assurance du commandement. « Hamlet » s'est retiré dans un château éloigné des villes, une méchante bicoque entourée de champs et de forêts, où il vit seul, avec un intendant agronome. De là, il adresse à sa mère des lettres fréquentes, où il étale son cœur désabusé.

Cette philosophie pessimiste, le prince la tire de sa longue fréquentation à la cour et de sa profonde connaissance des hommes. C'est une sorte d'aristocratisme anarchiste qui ne déplaira pas à nos intellectuels dernière manière. De loin, il lui plaît de s'intéresser à la politique, une politique qui n'a rien à voir avec celle des « messieurs en frac et en uniforme ». Il ne lit pas de journaux, mais se plonge dans les ouvrages d'agronomie et d'économie politique.

J'ai beaucoup réfléchi à la liberté et j'ai appris à l'aimer comme un évangile; mon cœur en est infiniment plein, mais je ne puis me communiquer qu'à toi qui est la plus libre de toutes, bien que ton cœur ait à supporter le poids le plus formidable. Ah ! si l'on venait à apprendre que l'héritier d'un trône pense comme homme politique, les courtisans ne seraient pas seuls à se scandaliser, mais aussi les philistins libéraux! Payer de sa personne pour la liberté, ce serait de nos jours, pour un prince, la tâche la plus noble ; car l'enthousiasme que mettait autrefois toute une génération à s'exalter pour elle a disparu depuis longtemps. L'interêt de la grande masse cultivée et de la masse inculte plus grande encore, se tourne vers les choses matérielles; elles ont, toutes deux, honte de leur attachement à un bien idéal...

... Mon mépris du troupeau n'est pas aussi grand que ma haine des gens « cultivés », de ceux qui s'appellent la société bourgeoise. C'est elle qui est, au fond, dans une nation, le ferment de la destruction.

Ce prince « Hamlet » sait se contenter de sa solitude. Avec quelques promenades quoditiennes et de petits travaux d'agronomie, il arrive presque au bonheur :

Nos contemporains ont l'habitude de blâmer amèrement un pareil quié-

tisme ou de s'en moquer de haut ; mais je suis persuadé que leurs descendants ne voudront guère en agir autrement que moi. Une culture jeune cherche à s'étendre, une culture qui est arrivée à sa maturité voudra chercher à se limiter, ce dont on voit déjà des traces dans les pays civilisés.

Bien qu'il s'imagine que ses convictions sont bien assises, prince Hamlet, dans son dilettantisme raffiné s'essaye au paradoxe. Son fils vient lui rendre visite et il lui fait payer la corvée familiale qu'il lui impose en l'irritant par des tirades antimilitaristes, car « il déteste la guerre parce qu'elle enlève sa solennité à la mort » :

Mourir pour la patrie est une chose déraisonnable ; car, dans la plupart des cas, je ne puis même pas savoir si la lutte que j'entreprends, la mort que je trouve sont utiles ou nuisibles. Sur le champ de bataille je ne meurs pas pour la patrie, mais pour l'amour que je porte à la patrie...

Cette incompatibilité qu'il y a entre le goût naturel pour une culture supérieure et durable et l'instinct de destruction se manifeste en plusieurs passages de ces lettres.

Je suis prêt à souhaiter la venue de la grande guerre européenne. Ils ont tous peur, bien qu'ils parlent avec un ton si menaçant de leur bonne épée ; ils ne la tireront pas si ce n'est dans la hâte insouciante que donne l'ivresse. Car, ils le savent fort bien, le moindre ébranlement du sol renversera leur fière pyramide comme un château de cartes.

Les allusions contemporaines abondent dans ce petit livre, où, à côté des réflexions politiques, nous trouvons beaucoup d'idées sur la littérature et l'art. Pour l'affabulation extérieure, de nombreux motifs ont été empruntés à de récents scandales de cours allemandes. Mais, par un charmant artifice littéraire, l'auteur s'est plu à prêter à la mère du prince les traits de caractère de l'impératrice Elisabeth d'Autriche, cette admirable femme dont seule la largeur d'esprit et la « culture silencieuse » pouvaient accueillir les confessions sincères d'un fils aussi dégénéré.

L'aimable fiction des *Lettres du prince Hamlet* n'est pas signée. Mais les écrivains sont rares en Allemagne, qui possèdent à la fois assez d'indépendance d'esprit et une connaissance suffisante du monde pour être capables d'écrire ce nouvel Anti-Machiavel. Ajoutons que le style dont nous n'avons pu donner qu'une idée très imparfaite, est de tout premier ordre. Nous ne pensons donc pas nous tromper complètement en cherchant, dans le voisinage de M. Oukama-Knoop, l'auteur énigmatique de ce bréviaire d'un prince qui renonça à régner sur le pays de ses pères, parce que quelque chose y était pourri.

§

Rudolf Lindau. — Nulle existence ne fut plus diversement remplie que celle de cet écrivain allemand qui, le 10 octobre dernier,

fêta le quatre-vingtième anniversaire de sa naissance. M. Rodolphe Lindau est le frère aîné du fameux Paul Lindau qui dirige actuellement la Comédie Royale de Berlin. Diplomate, de hasard plutôt que de carrière, ce modeste vieillard débuta dans les lettres en écrivant dans notre langue. Sa formation était toute cosmopolite. Venu d'Allemagne assez jeune, il étudia à Paris et à Montpellier et fut secrétaire de Barthélemy Saint-Hilaire. Après avoir écrit plusieurs articles pour la *Nouvelle Biographie générale* et pour la *Revue des Deux Mondes*, il partit en 1860 pour le Japon en vue de négocier un traité de commerce entre ce pays et la Suisse. Nommé consul helvétique à Yokohama, il y fonda le premier journal anglais d'Extrême-Orient, le *Japan Times*, qui paraît encore aujourd'hui, en même temps qu'il envoyait au *Journal des Débats* des correspondances régulières qui furent réunies en volume sous le titre de *Voyage autour du Japon* et parurent à Paris en 1863. Revenu en Allemagne en 1864, il entra au service du prince Auguste de Wurtemberg, dans la suite duquel il prit part à la guerre de 1870. C'en fut alors fini des idées cosmopolites. Ayant fait la connaissance de Bismarck, il parvint à plaire au grand chancelier, qui chercha à se l'attacher. Après un stage comme secrétaire de légation à l'ambassade allemande à Paris, où il collaborait avec le prince Clovis de Hohenlohe à la surveillance d'Arnim, il passa à l'Office des affaires étrangères à Berlin et y resta jusqu'au départ de Bismarck. Il fut ensuite nommé délégué allemand à la Dette publique ottomane et resta à Constantinople jusqu'en 1902, époque où il prit sa retraite.

Ces emplois variés auraient pu suffire à remplir l'existence d'un homme. Mais M. Lindau était possédé par le démon des lettres. Dans ses moments perdus (et l'on sait combien Bismarck faisait travailler ses aides !), il s'amusait à ciseler des nouvelles et des poésies qu'il commença à publier dans la *Deutsche Rundschau* après les avoir longtemps considérées comme de simples passe-temps. Son œuvre, dont plusieurs romans, des contes orientaux et deux relations de voyages, remplit maintenant six forts volumes. M. H. Spiero s'est appliqué à analyser dans une étude critique le talent de Rodolphe Lindau, de ce Rodolphe Lindau dont Buloz disait, il y a cinquante ans, qu'il était parmi ses collaborateurs un de ceux qui écrivaient le mieux le français.

§

Weltstaat und Friedensproblem. — M. Karl von Stengel publia, peu après la première conférence de La Haye, un volume intitulé *la Paix perpétuelle*, où il présentait comme néfastes et dangereuses pour le développement d'une nation, les idées d'arbitrage et de désarmement. Ce petit ouvrage fut très remarqué et, lors de la

seconde conférence de La Haye, M. de Stengel fut nommé représentant de l'empire allemand, pour des raisons, nous dit-il, qui n'avaient rien à voir avec les idées qu'il avait professées publiquement. Très mêlé au monde des « pacifistes » pendant toute la durée de la conférence, l'auteur éprouve aujourd'hui le besoin de préciser et de développer son point de vue dans un nouvel opuscule. Le mouvement pacifiste, selon lui, n'a nullement le caractère bénin qu'on lui prête généralement. Ses tendances cosmopolites, par conséquent antinationales et individualistes, c'est-à-dire antiétatistes, le rendent aussi dangereux que le mouvement socialiste, bien que ces deux doctrines, l'une aussi bien que l'autre, doivent être considérées comme utopistes. En Allemagne, en particulier, M. de Stengel croit qu'il faut s'opposer avec énergie au mouvement pacifiste, « pour empêcher les sentiments cosmopolites et paisibles de s'emparer du peuple allemand, sentiments qui, pour l'intérêt national, pourraient devenir extrêmement dangereux. »

Les vues réalistes de M. Stengel n'empêcheront pas les Français de prendre M. d'Estournelles de Constant pour un grand homme.

Deux volumes d'*Œuvres posthumes* de Detlev de Liliencron viennent de paraître successivement par les soins de M. Richard Dehmel. Le poète en avait du reste préparé et ordonné la publication peu de temps avant sa mort. C'est tout d'abord un recueil de poésies, **Gute Nacht**, où se retrouvent les premiers vers de Liliencron, et ensuite une série de nouvelles, réunies sous le titre de **Letzte Ernte**. Dans ces œuvres d'inégale valeur, on retrouve cependant toutes les qualités de lyrisme du grand écrivain.

On sait qu'un comité s'est constitué pour assurer à la femme et au jeune enfant du poète une existence indépendante. Le prince de Bulow et le chancelier actuel, M. de Bethmann-Hollweg, en font partie. La Banque d'Empire recueille les fonds et l'on cherche à provoquer dans les masses allemandes une « souscription nationale ». En même temps M. Richard Dehmel s'occupe de préparer des recueils de lettres et de fragments, dont le produit pourra compléter l'obole du « peuple des penseurs et des poètes ».

§

Memento. — Les derniers jours d'Oscar Wilde ont été l'objet d'un rapport détaillé que M. Robert Ross adressa à un ami de Londres. *Nord und Süd*, dans son second fascicule de novembre, publie ces pages angoissantes, dans une traduction de M. Max Meyerfeld. L'auteur put voir Wilde presque tous les jours depuis le 9 octobre 1900, date où commence le rapport, jusqu'au 30 novembre, jour de la mort. Il complète les données que nous fournissent MM. André Gide et Ernest La Jeunesse et il ne serait certes pas sans intérêt de mettre le texte de M. Robert Ross à la portée du public français.

Dans *Das Theater* (novembre), M. René Schickelé fait paraître une étude sur le « Théâtre parisien », où il fait une amusante comparaison entre Brieux et Sudermann.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

George Meredith : *Last Poems*, 4 s. 6 d., Constable. — John Davidson : *Fleet Street and Other Poems*, 5 s., Grant Richards. — William Watson : *New Poeims*, 5 s., John Lane. — Eugene Lee-Hamilton : *Mimma Bella*, 5 s., Heinemann. — Lord Alfred Douglas : *Sonnets*, 2 s. 6d., The Academy Publishing Company. — Henry Newbolt : *Songs of Memory and Hope*, 3 s. 6 d., Murray. — Edward A. Storer : *The Ballad of the Mad Bird and other Poems*, 1 s., The Priory Press. — F. S. Flint : *In the Net of the Stars*, 2 s. 6 d., Elkin Mathews. — Ezra Pound : *Personæ*, 2 s. 6 d., *Exultations*, 2 s. 6 d., Elkin Mathews. — Laurence Alma Tadema : *A Few Lyrics*, 2 s. 6 d., Elkin Mathews. — H. M. Frewen : *Light among the Leaves*, 5 s., David Nutt. — H. B. S. : *Arrows of Adolescence*, 1 s., David Nutt. — Arthur Lewis : *Wind o' the West*, 1 s., Elkin Mathews. — Thomas Herbert Lee : *The Marriage of Iseult and other Plays*, 2 s. 6 d., Elkin Mathews.

Comment se défendre d'une poignante mélancolie en feuilletant ce mince recueil de **Last Poems** qui porte le grand nom de George Meredith ? A tourner ces pages, des souvenirs nous reviennent en foule, et l'écho d'une voix qui nous fut si chère résonne à nos oreilles. Chaque vers fait à nouveau vibrer, dans la mémoire, les accents inoubliables des poèmes d'autrefois. Peut-on relire, dans ce volume, les poèmes intitulés : *On Como*, — *The Wild Rose*. — *The years had worn their season's belt*, — ou le premier et le troisième des *Fragments*, sans songer, avec la même admiration, aux plus fameux morceaux des anciens recueils ? Les élans lyriques du poète dissipent bientôt toute tristesse : *Our earth is young*, dit-il, et la jeunesse éternelle de la terre apparaît comme un symbole de son esprit. Les forces du vieil athlète n'ont jamais faibli ; jusqu'à la fin, par delà la fin, son altière intelligence a conservé son prestigieux pouvoir.

La fin tragique de John Davidson, son suicide romantique, semble être aussi un symbole de son esprit. Son énergie fut celle du révolté, de l'iconoclaste qui frappe sur les images tenues pour sacrées, dans le seul but de les détruire. Le recueil de ses derniers poèmes : **Fleet Street and Other Poems**, offre toutes les caractéristiques des précédents : c'est une rage perpétuelle, une protestation incessante contre ce qui est, sans la moindre indication de ce qui pourrait être, de l'idéal à atteindre ou à créer. Les sujets que prend le poète se prêtent particulièrement bien à sa brutalité littéraire, c'est Londres, avec ses rues, son mouvement, son tourbillon. Il met dans ses vers une grandeur particulière ; dans son partiel aveuglement, il a une orgueilleuse attitude, avec un enthousiasme enflammé et parfois une certaine tendresse. Certes, il avait des raisons à sa

colère, à son exaspération, mais son talent est indéniable, et, dans la génération qui a succédé aux aînés glorieux, cette génération, qui donna tant de promesses, et dont tant des plus beaux champions ont perdu pied en route, John Davidson se place dans les premiers rangs, et il laisse une œuvre dont tout ne mourra pas.

Mr William Watson est considéré, par beaucoup d'admirateurs, comme un grand poète, qui s'efforce de rester dans la tradition classique. Il se réclame, en effet, d'illustres maîtres, mais il n'a jamais, à notre sens, manifesté un talent vraiment personnel, et l'on ne peut voir en lui, tout au plus, qu'un habile versificateur. Son dernier recueil, **New Poems**, désappointera ses plus fervents partisans. Certes, il a une haute idée de la dignité de son art et il témoigne d'un louable respect pour la poésie. Mais si ses vers sont impeccables au point de vue prosodique, ils sont absolument dépourvus d'idée et d'émotion. Son respect extrême pour la lucidité classique devient simplement de la stérilité. Tous ses poèmes sont froids, guindés, pauvres d'idées et manquent d'imagination. Ceux même qui voulaient voir, dans les premières œuvres de Mr Watson, des promesses d'une maturité splendide devront s'avouer déçus, et reconnaître que le présent recueil, bien loin de rester au niveau des précédents, est, vis-à-vis d'eux, d'une valeur inférieure.

Encore un livre posthume que ce recueil des sonnets de Eugene Lee Amilton, intitulé **Mimma Bella**. Le poète était connu et apprécié par ses *Sonnets of the Wingless Hours*, publiés il y a quinze ans. Ces premiers sonnets étaient inspirés par les tortures physiques, les derniers lui ont été dictés par une souffrance morale si profonde qu'elle finit par consumer sa vie fragile. D'un homme qui connut plus que d'autres les angoisses de la douleur, on n'attend pas des poèmes de joie, et c'est une tristesse mélancolique qu'on éprouve en lisant *Mimma Bella*, cette élégie sur la mort d'une enfant chérie. L'art du sonnet est particulièrement difficile; c'est un exercice qui exige une imagination délicate et tendre, une fantaisie spontanée et sincère, et d'où il est difficile de bannir une impression d'effort. Le poète ici est très maître de sa forme et ses vers se déroulent avec ses rythmes habiles et souples qui font mieux goûter la sensibilité douloureuse qui les inspire. Mrs Lee-Hamilton a écrit une courte préface, avec un tact parfait et une émotion très touchante.

Pour Lord Alfred Douglas, le sonnet n'est pas un exercice de versification : c'est un art où il fait preuve d'une singulière maîtrise. Parmi les poètes anglais, seuls les très grands : Shakespeare, Milton, Keats, Wordsworth, Matthew Arnold, Rossetti, Swinburne, ont excellé dans cette forme difficile, et, à part Shakespeare peut-être, tous les sonnets de ces grands poètes ne sont pas d'égale valeur. « Voici mon livre, dit Lord Alfred Douglas, et là, comme en un

verre, obscurément entrevue, l'ombre de mon esprit vacille et tremblote comme une flamme ardente. » Le choix est difficile dans un ensemble aussi impeccable et l'on ne peut se risquer qu'à des préférences personnelles, et relire les premiers : *To Olive*, et *The Dead Poet*, d'une émotion si poignante. Le recueil contient aussi deux transcriptions de Baudelaire qui, pour remarquables qu'elles soient, n'approchent que d'assez loin l'original; par exemple, les deux vers fameux :

> Je hais le mouvement qui déplace les lignes,
> Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris, —

deviennent

> No movement mars the plastic line — I rest
> With lips untaught to laugh or eyes to stream.

To be alive — ay ! there's the damning thing : voilà bien, en effet, la difficulté pour les poètes. Bien souvent, sans rien du retentissement qu'eut jadis la dispute entre Sir Edward Clarke et Mr Edmund Gosse, il nous faut soutenir qu'il existe à l'heure actuelle, en Angleterre, des poètes de très grande valeur. Malgré nos affirmations et nos citations, nos interlocuteurs conservent un sourire narquoisement incrédule. Evidemment, les poètes que nous citons sont nos contemporains, voilà leur tort, et s'ils espèrent une renommée future, ils ne peuvent guère, de leur vivant, à l'instar de Whistler, imposer aux amateurs leurs prix posthumes. Qu'ils prennent patience et nous donnent de belles œuvres que la postérité, toujours en retard, consacrera. Pourtant, on ne saurait dire que des poètes comme Mr Laurence Binyon, Mr T. Sturge Moore ou Mr Henry Newbolt, entre autres, soient totalement dédaignés de leur génération. Leur talent tout personnel les garantit contre l'indifférence. Mr Henry Newbolt vient de publier un nouveau recueil de vers : **Songs of Memory and Hope**, dans lequel on retrouve les qualités qui ont fait admirer ses premières œuvres. Il semble qu'on les retrouve, plus riches, plus souples, et plus puissantes aussi, encore que le volume renferme surtout de courtes pièces, mais plus variées.

Et voici maintenant, selon que le hasard les pousse sous notre main, quelques jolies plaquettes qui portent des noms d'auteurs moins connus.

Nous avons déjà signalé des *Mirrors of Illusion*, de Mr Edward A. Storer. Son nouveau volume (auquel il donne pour épigraphe quelques vers d'un très curieux poète, dont Marcel Schwob faisait grand cas, Mr Aleister Crowley), contient **The Ballad of the Mad Bird**, et cinq poèmes qu'il dénomme *a moorish suite*. L'ensemble, *Ballade de l'Oiseau Fou* et *Roseaux des Rives*, tient tout ce que

promettait le tempérament du poète tel que le révélait son premier recueil. Mr Storer est un poète fort originalement doué,qui se forme un moyen d'expression très personnel.

Il y a de charmantes choses dans le volume compact que Mr F.S. Flint intitule **In the Net of the Stars**. « Selon l'impression du moment, dit-il, j'ai adopté une forme ou j'en ai créé une. J'ai employé l'assonnance pour le charme qu'elle a, et je n'ai pas rimé quand je pus m'en dispenser. En tout, j'ai obéi à mon oreille et à mon cœur, qui ont peut-être tort. Je souhaite que non. » Ils n'ont pas tort, ou très rarement, car, avec beaucoup d'autres mérites, les vers de Mr F. S. Flynt ont celui d'une exquise sincérité.

C'est une personnalité exubérante et passionnée que nous découvrons dans les deux recueils de Mr Ezra Pound intitulés respectivement **Personæ** et **Exultations**. On y remarque, comme chez les précédents poètes, un effort pour se faire une technique affranchie de certaines règles trop étroites, et il faut bien reconnaître que, souvent, l'effet obtenu est très heureux. Rien de superficiel, ni de conventionnel dans ces vers de Mr Pound. Les mots, les images, les idées forment un tout singulièrement puissant et chatoyant, et l'on peut espérer de belles œuvres après ces peu ordinaires promesses.

En feuilletant le recueil de Miss Laurence Alma Tadema, **A Few Lyrics**, on a le plaisir de trouver, page après page, une suite d'exquis petits poèmes autour desquels chantonne une musique délicate et très tendre. La surprise s'augmente de rencontrer soudain deux petites chansons en français, d'un charme captivant, comme tout ce que contiennent ces pages.

Mr H. M. Frewen charme les loisirs de son séjour en Afrique, à Kano, Northern Nigeria, en composant des vers qui ne sont certes pas sans mérite. Mr Frewen est jeune : ses premiers essais, alors qu'il était au collège d'Eton, remontent, nous dit-il, à une dizaine d'années et toute la première partie au moins de son recueil, **Light among the Leaves**, est tout à fait juvénile. Plus tard, la personnalité se dessine mieux, on trouve des poèmes fort intéressants, avec des images plus originales et une technique plus sûre et plus variée.

Les **Arrows of Adolescence**, par H. B. S., ont les défauts de l'adolescence, sur ce point le titre n'est pas trompeur; mais ils en ont aussi les qualités. L'exubérance et la grandiloquence qui choquent trop souvent sont compensés par une vivacité d'imagination et une richesse de vocabulaire qui l'emporteront finalement, quand l'auteur tempérera sa pétulance par plus de réflexion et échappera à des influences encore trop flagrantes. Toutefois, il y a de beaux vers, de fort beaux passages dans ces pages, et, somme toute, de riches promesses. Notre poète transcrit, lui aussi, Baudelaire, et

versifie à propos de Balzac, de Nietzsche, de Rodin, ce qui prouve son bon goût et un choix judicieux de ses admirations.

Une grande variété de sujets, une grande variété de mètres, de la tendresse et de la force, alternativement, un sentiment profond de la nature, une connaissance indulgente du cœur humain, voilà ce que révèle la plaquette de M. Arthur Lewis : **Wind of the West.** Comme le vent caressant, ses poèmes sont riches de « cette félicité rêveuse et si chère » qu'on éprouve « aux choses lointaines, aux choses proches, qui sont douces et charmantes, belles et innocentes ».

Enfin, voici des essais de poésie dramatique. Mr Thomas Herbert Lee réunit sous une même couverture, **The Marriage of Iseult,** tragédie en deux scènes, *The Dream of Faustus*, tragédie en un acte, et *Gaspar*, tragédie en trois scènes. Sans doute, aucun théâtre ne se risquera à monter ces piécettes, — et, peut-être, auraient-elles un succès imprévu, — mais elles sont d'une lecture attrayante et l'on peut s'attendre à des tentatives plus hardies de la part d'un poète qui a le courage d'essayer ses forces avant de se risquer aux quatre ou cinq actes de l'ordinaire drame.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

L'évolution du roman en Espagne. — La renaissance du roman castillan. — Dr Blanca de los Rios : *De la Mística y de la novela contemporáneas*, *Introduction* à la *Lectura española*, février 1909. — Andrés Gonzalez Blanco : *Historia de la novela en España desde el romanticismo á nuestros dias* ; Madrid, Saenz de Jubera, 1909, [illegible] 12 p.— **Memento.**

Les lyriques castillans ont eu le plus souvent grand'peine à passer les frontières de la péninsule ; les mystiques, bien qu'admirés et traduits en France durant tout le XVIIe siècle, n'étaient alors même, et à plus forte raison ne sont accessibles aujourd'hui, qu'à de très rares initiés. C'est surtout par le théâtre et par le roman que l'Espagne s'est manifestée littérairement en Europe. Encore ne faudrait-il point s'exagérer l'influence du théâtre castillan à l'étranger : favorisée par la prépondérance politique de l'Espagne, elle n'a guère duré plus qu'elle ; l'œuvre des grands dramatiques, émules ou disciples de Lope de Vega, le *monstre*, auteur de plus de 2000 pièces de toutes sortes, est sans doute une inépuisable mine d'intrigues qu'ont exploitée chez nous Corneille, Molière plus encore, et bien d'autres : mais elle représentait trop exclusivement peut-être l'idéal et le tempérament de la race ; elle était, d'autre part, trop influencée par les inquiétantes dissections d'âme des mystiques, les plus audacieux explorateurs qu'il y ait eu des abîmes du monde intérieur ; elle participait trop, quelquefois, à la grandeur surhumaine du *Château Intérieur* ou de *la Montée du Mont Carmel* pour rayon-

ner au dehors de manière efficace et durable : avant d'être humain — et il le fut — ce théâtre a surtout été national et religieux.

Le roman espagnol a toujours été, au contraire, admirablement humain. L'Espagne, dont aussi bien l'histoire n'a guère cessé d'être un roman (1) tantôt tragique, tantôt comique, et parfois l'un et l'autre, l'Espagne semble vraiment la terre classique de ce genre littéraire. N'est-ce point là que, dès la fin du XVe siècle, le roman moderne, psychologique et réaliste, est né, avec *la Célestine*, cette œuvre d'un si vigoureux relief, qu'on va imiter, commenter et traduire dans toutes les langues et qui, malgré son titre de tragi-comédie et sa forme dialoguée, peut à bon droit passer pour le premier en date des romans picaresques ? Quant à Cervantès, il ne s'est pas contenté de doter le monde de l'incomparable *Don Quichotte :* il a encore créé ce roman en raccourci qu'est la nouvelle moderne. Et si, après Quevedo et Marie de Zayas, ces deux genres ne sont plus cultivés, c'est que la littérature espagnole elle-même, tout entière, agonise : les deux siècles d'or sont finis ; et la décadence va se prolonger près de deux autres siècles, jusqu'à ce que le roman refleurisse. Mais durant cette éclipse, fait curieux, tandis que chôment les écrivains nationaux, des étrangers, s'essayant à les suppléer, iront bâtir leurs châteaux, je veux dire leurs romans, en Espagne : et pour ne parler que des Français, ce sera, au XVIIIe siècle, Lesage, avec son extraordinaire *Gil Blas*, picaresque par le cadre et par la manière, mais si français d'esprit ; puis le triste Florian, que volontiers j'omettrais dans cette nomenclature d'auteurs décents, mais qu'il faut bien citer, puisque M. Vézinet s'intéresse à lui ; et ce sera, au XIXe, Mérimée avec *Carmen* et *les Ames du Purgatoire*. La tradition ne se perd point, grâce aux Rosny, traducteurs du *Gran Tacaño* de Quevedo, à Pierre Louys, à Barrès enfin, qui, non content de nous avoir fait part autrefois de ses *émois* d'Espagne, vient de nous donner les prémices d'un roman, depuis longtemps promis, sur le Greco : Tolède va être ainsi lavée de l'outrage qu'infligea naguère à sa beauté l'auteur de *la Catedral*.

Voilà d'ailleurs beau temps que l'Espagne n'a plus besoin de ces renforts d'outre-monts : annoncée déjà par la sage contemporaine de George Sand, la traditionnaliste et religieuse Fernan Caballero, **la Renaissance du roman castillan** s'est, depuis bientôt un demi-siècle, magnifiquement poursuivie jusqu'à nos jours ; elle a, à peu près, coïncidé avec les débuts en France de l'école naturaliste, dont le succès n'a pas été sans contribuer au rapide épanouissement

(1) Ainsi s'explique sans doute qu'un Pérez Galdos ait pu se vouer sérieusement à l'entreprise de mettre en romans — il y en a 42 à l'heure actuelle, s'il vous plaît — l'histoire de sa patrie au XIXe siècle. En tout autre pays, cela n'eût-il pas semblé une impossible gageure ?

du roman espagnol contemporain. Au reste, la doctrine naturaliste pouvait assez bien s'accorder à la vieille tradition réaliste, heureusement tempérée par la tradition spiritualiste et mystique, encore vivace. Grâce à l'heureuse fusion de ces deux courants, d'où vient la saveur propre à toute œuvre de bonne souche castillane, la querelle entre idéalistes et naturalistes, marotte de Zola, n'avait pas ici de raison d'être : l'immortel Pereda en a donné la preuve; ce catholique, ce montagnard *castizo* qui n'eut pas besoin, lui, de venir apprendre à penser et à écrire en France et qui reniait la formule naturaliste dont il n'avait que faire, n'en fut pas moins le type même du romancier réaliste et le plus admirable créateur de caractères qu'ait eu l'Espagne contemporaine. En somme le naturalisme se trouva, dans ce pays, réalisé d'instinct, sans ces exagérations qui le perdirent si vite chez nous, sans cette érudition de primaires, sans ces courbettes devant la Science et l'Expérimentation : nos voisins, par bonheur, n'eurent point nos romanciers à lunettes. Et ce fut, de 1880 à 1890, une floraison prodigieuse : Pereda venait d'écrire ses plus belles œuvres; Madame Pardo Bazán, champion d'un naturalisme mitigé, luttait sans trêve, dans ses études critiques comme dans ses romans, pour le faire triompher; l'illustre polémiste littéraire *Clarin* avait publié *la Regenta ;* Pérez Galdos conquérait sa gloire universelle; la renommée moins bruyante de Palacio Valdès s'affirmait déjà; Blasco Ibañez allait bientôt commencer sa belle série de romans valenciens, assez malencontreusement continuée de nos jours; la plupart de ces auteurs étaient traduits un peu partout. Et nous omettons Valera dont l'œuvre fait alors exception : ce dilettante, de culture classique, ce conteur plein d'humour qui rappelle parfois Voltaire et Gœthe, devance Anatole France, et qui, malgré ses coquetteries religieuses et ses agaçants pastiches de la littérature mystique, n'arrive point à donner le change sur son parfait scepticisme, Valera ne pouvait prendre rang parmi les adeptes de la doctrine, chère à Flaubert, de l'impersonnalité.

Le naturalisme français est bien mort ; la plupart de ses tenants ont eux-mêmes disparu — et de combien peut-on dire que leur œuvre reste? — Au contraire, presque tous leurs contemporains espagnols vivent encore et continuent d'écrire. Mais on les sent tout de même quelque peu désorientés : ces représentants des deux fortes générations d'écrivains d'avant la guerre de Cuba, admirablement saines et sûres d'elles-mêmes, et auxquelles semblait convenir à merveille cette forme d'art robuste qu'est le roman réaliste, ont vu, devant le désastre, sombrer leur belle assurance. Au reste, le roman pouvait-il rester figé dans cette forme si parfaite en soi, mais par cela même un peu immobile, peu susceptible de variations et de progrès, et qui facilement s'embourgeoise ? La génération inquiète et fiévreuse qui

a suivi le désastre ne l'a point cru ; et c'est heureux, car, s'y fût-elle efforcée, elle n'aurait assurément pu mieux faire dans le même sens. Ainsi assistons-nous à un renouvellement du genre, qui promet d'être fécond. Quelques-uns des maîtres de la génération antérieure s'essayent eux-mêmes à rajeunir leur manière : Madame E. de Pardo-Bazán, dont il faut admirer la surprenante vitalité, y réussit ; ses deux derniers romans, *la Chimère* et *la Sirène Noire*, le prouvent : elle évolue. Tour de force auquel s'essaye — moins heureusement — M. Blasco Ibañez. Mais bien d'autres symptômes se discernent, et c'est surtout de la jeune élite, désillusionnée, mais éperonnée aussi par la déroute, et sur laquelle ne pouvaient guère avoir de prise ni le scepticisme superficiel et satisfait d'un Valera, ni le réalisme trop confiant de ses rivaux, que les amis des lettres castillanes — et de l'Espagne — doivent attendre de belles œuvres, de saveur neuve et rare : c'est la littérature du temps des grandes douleurs, annonciatrices, je l'espère, des grandes résurrections.

Or, cette chair expiatoire,
Fais-t'en une arme douloureuse de victoire.

Ces jeunes, en quête d'autres idéals, et dont la langue comme la pensée cherchent à se rénover, avaient déjà leurs maîtres d'ailleurs : l'œuvre singulière d'un grand artiste hautain, Valle-Inclan, dont M. C. Barthez vient de traduire les deux admirables premières *Sonates*, leur préparait souverainement les voies ; ils ont pu, d'autre part, se pénétrer du nihilisme mystique, de l'humour sarcastique du paradoxal-réaliste Pio Baroja ; certains même ont pu se laisser prendre de bonne foi au déséquilibre érotique d'un nouvelliste, parfois si séduisant psychologue, Felipe Trigo. Et sans parler pour aujourd'hui de l'influence exercée sur eux par leurs poètes favoris, l'illustre Ruben Dario, C. Fernández Shaw, E. Marquina, Jiménez, Diez Canedo, Martinez Sierra, etc., tous nos jeunes romanciers d'aujourd'hui et de demain ont pu bénéficier de l'originale philosophie du novateur et classique, du paradoxal et à la fois si sensé Miguel de Unamuno, l'ami du malheureux Ganivet. Ainsi l'on fait mieux que pressentir l'avènement d'un art nouveau : il s'opère ; et il continue de porter d'heureux fruits. Et dès notre prochaine chronique, nous aurons le plaisir de présenter ici même l'œuvre admirable d'un jeune romancier qui s'est révélé tout récemment à l'Espagne : quoi qu'en disent, à l'étranger, certains sots ignorants qui, sans connaître ce pays, prétendent le juger — voire même le régenter — l'art et la pensée ne meurent pas dans cette Espagne qui n'a cessé d'être le pays des fortes individualités, aptes à se développer sans encouragements du dehors ni du dedans, dans un milieu hostile, ou à tout le moins indifférent.

Amertume du désenchantement, scepticisme poignant, mais non

point définitif d'âmes tourmentées par de nouvelles affres spirituelles, par un prurit d'analyse sans cesse plus poussée et par un salutaire orgueil qui les fait se replier douloureusement sur elles-mêmes, recherche d'un style plus subtil et plus rare à l'unisson d'une pensée plus affinée, plus complexe, par tous ces traits les nouveaux venus diffèrent de leurs devanciers : ils ont d'ailleurs gardé d'eux une vraie maîtrise dans la peinture du réel, mais presque toujours une porte s'entr'ouvre, dans leur œuvre, sur le mystère. Un excellent critique madrilène a parlé, je crois, de néo-romantisme à propos de ce mouvement encore un peu chaotique ; or, ce n'est là pourtant qu'une des nuances, un des *parfums* de cette littérature nouvelle, comme il arriva pour les juvéniles folies de l'étrange marquis de Bradomin : « de tels romantismes ne furent jamais autre chose qu'un parfum répandu sur toutes mes amours de jeunesse ». En réalité, pour bien comprendre un tel mouvement, il faut remonter beaucoup plus haut : il n'est pas douteux que quelques-uns, parmi la jeune élite, essayent de retremper leur génie aux bonnes sources nationales, et qu'ils orientent la douloureuse pérégrination de leur pensée vers ces vieux maîtres qui unirent l'étude du réel à fleur de peau — si l'on peut dire — à celle des régions obscures de l'âme, et chez qui, comme dans le théâtre des Lope, des Tirso de Molina, le ciel et la terre communiquent ; ils ont compris que leur patrie se trouvait encore une fois seule, avec sa détresse, et fièrement ils ont consenti à cet isolement; réagissant contre l'imitation des modes étrangères qui sévissait, ils ont été chercher sans trop d'assurance, il est vrai, des raisons d'agir et d'espérer aux saines époques où l'Espagne sut être elle-même. A poursuivre une foi nouvelle, on risque de se ressouvenir qu'il en est une ancienne. I. serait à coup sûr prématuré de dire qu'ils ont déjà trouvé la sérénité d'âme et d'esprit qu'anxieusement ils demandaient aux maîtres d'autrefois; mais ils la cherchent. Et, en tout cas, cette attristante inspection des forces et des tares du passé, des misères et des ruines et des incertitudes du présent, nous a déjà valu de belles œuvres, classiques et à la fois savoureusement modernes. Aussi comprenons-nous qu'au risque de surprendre nos hispanisants de rencontre, pour qui les tauromachies de M. Blasco Ibañez sont le dernier mot de l'art en Espagne, Mme B. de los Rios ait pu concevoir ce projet d'une étude sur **La Mystique et le Roman contemporain**, dont le *Cultura Española* a publié naguère la longue introduction. Romancier et critique comme son illustre émule Mme Pardo Bazán, l'auteur était merveilleusement préparé par ses solides travaux sur Tirso de Molina, par sa belle culture classique et par une connaissance approfondie de la littérature et de l'art contemporains, à une étude aussi délicate : l'introduction, écrite dans un style exalté et précis tout ensemble, nous permet d'augurer que ce sera

là l'une des œuvres les plus fortes, les plus curieuses de la critique espagnole contemporaine et nous rend impatient de la voir bientôt achevée.

J'ai essayé de dégager les grandes lignes et quelques-unes des causes déterminantes de ce mouvement si complexe : si imparfaite et incomplète qu'elle puisse être, une telle esquisse nous permettra de mieux situer les romans que nous analyserons ici bientôt, d'en mieux saisir la portée. Et même, si le préfacier n'était tenu de surpasser par la science ou par le talent l'auteur préfacé, j'oserais presque dire que cette chronique, dont l'idée me fut suggérée par la lecture d'une récente **Histoire du roman en Espagne depuis le romantisme jusqu'à nos jours**, pourra servir d'introduction — très fragmentaire — à certains lecteurs français désireux d'aborder ce modeste in-8° de 1020 pages, bourré de notes et dû à l'heureuse fécondité de M. Andrès González Blanco : le long préambule de cet ouvrage n'est guère en effet, malgré son titre d'introduction, qu'un traité d'esthétique générale assez diffus et qui serait de tout point inutile s'il ne nous renseignait sur la vaste culture et sur la prodigieuse compréhension, d'ailleurs connues, du jeune et déjà célèbre critique. Mais que nous importent, grand Dieu ! les doctrines de tous ces esthéticiens anglais, allemands, français, et plus ou moins belges, qui prétendent réglementer la littérature, ce qui est sans doute plus aisé que d'en faire? Et en quoi nous intéressent ici *la Critique scientifique* d'Hennequin, que personne ne lit en France même, et les leçons professées sur l'esthétique-scientifique par M. E. Lauret, au collège d'Esthétique de Paris? M. González Blanco croit-il que personne aujourd'hui puisse s'émouvoir de ce qu'un Nuñez de Arce — on reconnaît bien là ce solennel poète d'académie ! — n'ait daigné admettre en littérature que « trois genres de première classe » (dont la poésie, où j'excelle, aurait dit le digne M. Viennet)? Et pourquoi enfin toutes ces pages sur la critique affirmative et sur la négative, sur l'escepsis, sur l'agnosis, et toutes ces définitions que grands et petits génies, depuis Gœthe jusqu'à M. Faguet, ont données de la critique? En vérité une bonne étude sur les origines du roman espagnol, sur les causes et sur les effets de sa renaissance aurait bien mieux fait notre affaire !

Quoi qu'il en soit, à cette heure où le roman espagnol cherche une orientation nouvelle, c'était une louable idée que de prétendre en dresser le bilan : d'autant mieux que si nous avions sur tel ou tel romancier quelques rares monographies, il nous manquait encore un bon travail d'ensemble sur l'évolution du genre en ces derniers temps. Une telle étude, qui aurait pu être un peu, en même temps que l'histoire du roman, celle de la société espagnole qu'il reflète, était on ne peut plus séduisante, mais infiniment délicate aussi.

M. A. González Blanco s'est audacieusement décidé à l'entreprendre et il avait sans doute toutes les qualités requises pour la mener à bonne fin : connaissance approfondie du sujet, savoir presque déconcertant qui embrasse, avec la littérature de tous pays et de tous temps, la philosophie et la théologie elle-même, somme énorme de lectures qui va de la Bible et de Platon à Shopenhauer et à Nietzsche, en passant par saint Bonaventure et saint Thomas, et qui explique, sans l'excuser, l'abondance excessive des citations et des digressions ; d'autre part, loin d'être encombré par cette science, l'auteur peut rendre attrayantes toutes ses études par la spontanéité et la fougue toute juvénile de son esprit. Heureux pays que l'Espagne où les critiques ne savent pas écrire à la manière réfrigérante et grise des docteurs patentés de Sorbonne. M. A. González Blanco est un artiste, un défenseur exalté de ce qu'on appelle dans son pays le modernisme ; il sait et, à plusieurs reprises, nous a dépeint le charme étrange, de sortilège, qu'exercent indiciblement sur nous quelques romans, miroirs merveilleux où se reconnaît notre âme, en quête de paradis artificiels, moins décevants que les terrestres ; et si parfois sa pétulance s'exaspère jusqu'à d'ingénus emballements, comment nous en plaindrions-nous? Le parfum de jeunesse fait passer sur tant de choses ! Pas sur toutes, cependant. Car il nous faut maintenant avouer que, pour cette fois, M. A. G. B. n'a pas tiré de ses très rares qualités tout le parti désirable. L'œuvre pèche par l'exposition et ne répond pas rigoureusement au titre : plutôt qu'une histoire du roman, c'est là une simple suite d'études partielles, pour la plupart excellentes, mais ne se reliant pas toujours très bien les unes aux autres ; le lecteur doit être assez judicieux et patient pour retrouver lui-même l'évolution du roman, autant dire pour recomposer tout l'ouvrage, et ce n'est point là son rôle ! On sent trop qu'afin de pouvoir présenter à temps ce volumineux travail à l'Athénée de Madrid pour le prix Charro-Hidalgo, l'auteur a dû juxtaposer en toute hâte des articles de revues antérieurement publiés par lui et parfois conçus fort différemment les uns des autres, puis improviser — en trois mois ! — les chapitres complémentaires susceptibles de donner au lecteur, ou au jury, l'illusion tout au moins d'une étude d'ensemble ; mais il est manifeste que l'auteur n'a même pas eu le temps de relire son ouvrage ni de se rendre compte de l'effet d'un aussi audacieux amalgame : il n'a donc pu atténuer le flottement, supprimer les répétitions et certaines contradictions aussi flagrantes que celle-ci : dans le chapitre trop sévère consacré à Jean Valera, M. González Blanco déclare rondement que, dans quelques années, il « ne restera plus rien de son œuvre romanesque ; pas même la célèbre *Pepita Jimenez* » (p. 330) ; dans le chapitre trop aimable consacré à M. Louis Valera, le même critique prône sur le mode lyrique

« les immortels romans et les impérissables études de son père Jean Valera, miroir de gentilshommes sans tache, fleur de diction savoureuse, custode de l'arche sainte de la langue castillane »! Il serait cruel d'insister. Il vaut mieux, très sincèrement, se féliciter de la publication de cette Histoire qui, telle quelle, constitue un instrument de travail indispensable. Il suffirait de la refondre, de l'élaguer, de s'y montrer moins enthousiaste pour certaines personnalités secondaires, de ne pas prétendre y étudier tous les contemporains pour en faire une œuvre critique de premier ordre : M. A. González Blanco aura à cœur de nous la donner, dans une seconde édition que nous souhaitons très prochaine.

Memento. — Ramon del Valle-Inclan : *Mémoires aimables du marquis de Bradomin* (I. Sonate de printemps. — Sonate d'été). Traduits par Charles Barthez. Paris. L'Edition Moderne, 1909. Nous reviendrons sur ces admirables Sonates à propos des deux derniers romans de l'auteur, publiés sous le titre général : *la Guerre carliste*.

La España moderna (1er octobre 1909) contient une chronique fort pondérée et fort juste de M. E. Gómez Baquero sur *le Roman érotique*, dont M. Felipe Trigo s'honore d'être l'introducteur en Espagne.

Dans la *Cultura Española* (mai 1908) le même critique avait magistralement étudié la dernière manière spirituelle de Mme Pardo Bazán.

M. F. Vézinet : *Molière, Florian et la littérature espagnole*. Paris, Hachette, 1909.

MARCEL ROBIN.

LETTRES POLONAISES

Le Centenaire de Jules Slowacki. — Le 23 août, ou plutôt, comme prétendent certains, le 4 septembre dernier, cent ans se sont écoulés depuis le jour où Jules Slowacki naquit dans la ville de Krzemieniec qui, par son lycée supérieur, par l'activité du grand éducateur Thadée Czacki, avait joué un rôle considérable dans le développement de la culture polonaise. En chroniqueur fidèle de la vie littéraire polonaise, il faut que je constate d'abord un fait : **le centenaire de Jules Slowacki** ne fut pas célébré avec cette ampleur et cet enthousiasme qui ont caractérisé les fêtes de 1898 en l'honneur du centenaire de Mickiewicz. Les causes en sont multiples et compliquées. Mickiewicz fut l'expression la plus pure de l'esprit et de l'état d'âme de la génération polonaise vieillissante qui voyait dans l'activité du poète, en outre des éléments purement artistiques, une sorte de mission prophétique et sociale. Le génie de Mickiewicz a la qualité très rare de joindre à la beauté merveilleuse du verbe, à la profondeur de la pensée, au don magique d'improvisation, aux débordements de fantaisie, une simplicité touchante, une clarté de style qui étonnent, un sentiment de réalité très poussé et

une solidité de conception et une maîtrise qui lui ont permis d'écrire la seule épopée véritable du XIXe siècle, *Pan Tadeusz*. Exilé de son pays natal, Mickiewicz faisait le vœu que ses poésies « simples comme des chants rustiques » pénétrassent un jour sous les chaumes de la campagne polonaise. Son rêve fut réalisé et son nom devint en Pologne non seulement populaire, mais encore un symbole de la poésie elle-même. Or, lorsque le gouvernement de Saint-Pétersbourg se laissa arracher la permission de célébrer l'anniversaire publiquement et d'ériger une statue au poète sur une place de Varsovie, l'enthousiasme de la nation tout entière se donna libre cours dans l'organisation des fêtes. Les éléments cléricaux et conservateurs qui ont vu dans la « faveur » gouvernementale le triomphe de leur politique de conciliation et d'abnégation, appuyèrent fortement l'initiative populaire. En l'espace *d'un mois*, la souscription nationale versa dans la caisse du comité chargé d'ériger le monument la somme énorme de 600.000 francs. Et quoique au dernier moment le gouvernement, fort mécontent de ces résultats inattendus de sa « faiblesse », eût défendu à Sienkiewicz de prononcer un discours à l'inauguration du monument, il ne réussit pas à troubler la fête.

Les conditions actuelles sont tout à fait autres. Le gouvernement « constitutionnel » de M. Stolypine n'a pas voulu répéter la « faute » de son prédécesseur autocratique. Purement et simplement, il défendit toute manifestation publique en l'honneur du centenaire de Slowacki à Varsovie. La gent réactionnaire et cléricale qui domine en Galicie et à laquelle l'esprit indépendant, sincèrement démocratique et révolutionnaire du grand poète, inspirait toujours l'horreur la plus profonde, s'abstint de toute participation aux fêtes du centenaire. L'archevêque de Cracovie, cardinal-prince Puzyna, opposa avec une morgue inouïe un *veto* formel au projet de transfert des cendres de Slowacki (1) dans les caveaux de la cathédrale de Wawel, où dort déjà son dernier sommeil ce qui fut mortel en Adam Mickiewicz. Les fêtes se bornèrent donc nécessairement à quelques congrès et séances solennelles, organisés par des poètes et des lettrés dans certaines villes polonaises (à Lemberg principalement), à quelques conférences sur la vie et les œuvres du poète, à la pose de la première pierre du monument qui sera érigé sur une place publique à Lemberg, à l'inauguration d'un modeste monument au foyer du théâtre de Posen, aux représentations théâtrales dans diverses villes polonaises, représentations consacrées aux œuvres de celui qui fut le plus grand génie dramatique qu'ait produit l'art polonais. Et ce n'est — à vrai dire — que la jeunesse qui salua avec un enthousiasme chaleureux et ému la mémoire du Poète.

(1) Comme on sait, Slowacki repose au cimetière Montmartre, à Paris.

Si nous nous appliquons à chercher les causes premières de ce culte que la génération nouvelle voue à la mémoire de Slowacki, nous remarquerons aisément que c'est dans les traits essentiels de sa poésie d'une part et dans le caractère de la jeunesse polonaise de l'autre, qu'on peut les trouver. Les générations qui se sont succédé en Pologne depuis vingt ans ont trouvé en Slowacki un porte-parole génial de leurs rêves et de leurs déceptions, de leur idéal et de leur tristesse.

Depuis l'écrasement de l'insurrection de 1863, la vie devint infiniment triste en Pologne. Ce fut l'effondrement de tout espoir, de tous les rêves. La main du soldat russe s'abattit brutalement sur la gorge de la nation et étouffa la vie intellectuelle et sociale du pays. Ce fut la jeunesse qui en pâtit le plus. Un régime russificateur atroce et barbare fut introduit à l'école. Dès son enfance, le sujet polonais de l'autocrate russe s'habituait à souffrir en silence, à réprimer dans son cœur le cri d'espoir et de révolte. Le mouvement positiviste, malgré son influence énorme sur le développement de la culture et le relèvement économique du pays, n'a pas pu satisfaire toutes les tendances intimes de l'âme polonaise moderne. Un esprit démocratique nouveau naissait. La jeunesse a compris l'insuffisance de la richesse de quelques citoyens pour le développement économique et moral du pays. On a compris que c'est par le peuple paysan, par le prolétariat qui naissait que se ferait un jour l'affranchissement de la nation. Et la profonde tristesse de l'âme nationale cherchait à s'exprimer dans l'art noble et pur. Un double mouvement se produisit fatalement. Les lutteurs, les fiévreux, ceux qui étaient tentés par l'action immédiate, se donnèrent corps et âme à la propagande socialiste et révolutionnaire parmi les masses prolétariennes que l'évolution industrielle du pays avait appelées à la vie. Les autres, les rêveurs, se tournèrent vers l'art. En cherchant la tradition, en quête d'un point de départ pour l'art nouveau, « la jeune Pologne » se remit à étudier la grande poésie romantique polonaise. Elle y trouva tout de suite la troisième partie de *Dziady* et les œuvres mystiques, tant décriées par le positivisme! de Mickiewicz et elle y découvrit surtout un poète qui, avec une inspiration prophétique, dans un langage qu'elle fut la seule à comprendre, lui chantait tous ses rêves déçus, toute sa tristesse mortelle, toutes ses souffrances et son espoir. Ce poète-thaumaturge, cet artiste merveilleux, ce grand maître du Verbe, ce martyr de la tristesse, ce fut Jules Slowacki.

Je me souviendrai toujours de cette matinée morne de novembre, où une ruée de gendarmes et d'agents de police s'abattit sur ma modeste chambre d'étudiant, à Varsovie. Ma petite bibliothèque fut surtout l'objet d'une perquisition minutieuse et savante. A un moment donné, un des gendarmes tira d'un rayon sept volumes qui com-

posaient l'édition la plus complète d'alors, et rigoureusement prohibée par la censure russe, des œuvres de Slowacki et les présenta à l'officier qui dirigeait les opérations. Celui-ci feuilleta rapidement les livres, les replaça sur un rayon et dit : « Cela n'a pas d'importance ; c'est de la littérature patriotique (?) ; cherchez surtout des brochures socialistes et révolutionnaires. » On ne les trouva pas, d'ailleurs. Et pourtant, ces volumes, confidents fidèles de tant de soirées et de nuits enfiévrées, que la main des gendarmes avait repoussés avec dédain, ont contribué — le fait, je crois, ne fut encore noté par personne — presque autant que les théories sociales de Marx, à créer le mouvement révolutionnaire en Pologne que le gouvernement de M. Stolypine s'efforce à étouffer aujourd'hui. Et voilà pourquoi la jeunesse polonaise moderne aime tant la poésie de Slowacki et pourquoi elle célèbre avec un tel enthousiasme le centenaire du Poète.

Quels sont les traits essentiels de cette poésie ? Il y a presque 70 ans, un autre grand poète de la « trinité romantique », Krasinski, écrivait :

Je ne connais que trois grands hommes vivants qui témoignent de la vitalité de ce que certains considèrent comme mort. L'un d'eux est le philososophe Auguste Cieszkowski, l'autre, Mickiewicz, est tel un obélisque en granit au milieu du désert; le troisième, qui possède tout ce qui manque à Mickiewicz, s'empara de tous les horizons de l'imagination. Ce qui fut en Mickiewicz l'unité en granit dur embrassant le monde est devenu, chez Slowacki, flottement, retour aux choses, à la fluidité de la lumière, au jeu des arcs-en-ciel, aux ondes musicales; il y a certainement une forme panthéiste en ce thaumaturge qui — en surplus — possède la langue polonaise comme on possède une amante, prête à chaque signe — à la mort, si tu l'ordonnes, — à la vie, quand tu la regardes.

Et en même temps, dans une lettre adressée à Slowacki, il ajoutait :

Il n'y a qu'un grand artiste qui pourra te saisir, te comprendre, t'approfondir; mais tu descendras plus bas, dans les cœurs des humbles ; je ne pourrais te faire qu'une seule observation : jette le granit sous tes arcs-en-ciel !

Cette opinion de Krasinski subsiste encore tout entière aujourd'hui. Il n'y a lieu que d'y ajouter certains traits que le temps et la critique moderne ont découverts dans l'œuvre du poète, en découvrant l'œuvre elle-même, si peu connue du vivant de Slowacki.

La poésie de Slowacki est surtout celle de l'imagination. Ce n'est que parmi les créations de son rêve qu'il se sentait entièrement libre et maître de lui-même et de son art. Très sensible à toutes les manifestations de la vie et de la pensée humaine, il lui fallait faire passer la réalité des choses à travers le feu de sa fantaisie merveilleuse, pour

pouvoir en tirer les éléments de son art. Et alors la musique étonnante des paroles, les modulations les plus variées du rythme, les rimes les plus riches et les plus inattendues, attirées par la magie de son inspiration, accouraient à son appel et se laissaient pétrir, douces et obéissantes, suivant la volonté créatrice du grand maître du Verbe.

Mais malgré son génie, malgré l'admiration de certains, Slowacki, son vivant, fut presque méconnu de son peuple, étouffé par la grande ombre de Mickiewicz. Et Mickiewicz lui-même fut injuste pour lui et passa sous silence, dans son *Cours des littératures slaves* au Collège de France, le nom de celui qu'il avait appelé un jour « satan de la poésie ».

Slowacki en souffrit cruellement. Mais, conscient de son génie, il ne plia pas sous l'indifférence de ses contemporains. Il écrivit un jour :

Si Dieu a su qu'il m'était difficile
De m'habituer à cette vie qu'il m'avait donnée,
Et de ne pas maudire... et de suivre ma route déserte
A travers ce monde fou, et de disparaître...
Et de commencer tous les jours la même pensée désespérée
Et de prier par cette pensée... et de ne pas maudire ;

Si Dieu ne s'est pas laissé leurrer
Par mon calme feint, cette robe de Christ
Tachée de sang et remise
Sur mon âme pleine de douleur...

Il donnera à mon âme, tirée des cendres,
Beaucoup de repos — et la transportera
Sommolente sur quelque étoile blême
Dans un pays triste des anges...

(*Journal de voyage en Orient*, ch. II.)

C'est peut-être dans l'indifférence de ses contemporains, dans cette marche éternelle à travers « les routes désertes », dans la maladie qui minait son corps chétif et, avant tout, dans les malheurs de son pays, qu'il faut chercher la source de cette « tristesse mortelle » qui imprègne toute la poésie de Slowacki et qui la fait tout particulièrement chère à l'âme non moins triste de la jeunesse polonaise moderne. Mais cette tristesse n'a jamais pu ébranler la foi profonde que le poète avait en son génie, en sa haute mission, en l'avenir et en sa « victoire d'outre-tombe ». Et il s'écria :

... Le peuple me suivra !
S'il veut aimer — je lui donnerai la voix
De cygne, pour qu'il chante ses amours ;
S'il veut maudire — c'est en mon nom qu'il maudira ;
S'il veut brûler — c'est moi qui le réchaufferai ;
Je le conduirai vers le Dieu — vers l'immensité, partout.

C'est en mon nom qu'il versera son sang et ses pleurs.
Mon drapeau ne le trahira jamais...
(*Beniowski*, chant V.)

La postérité mit beaucoup de temps à rendre justice au génie de Slowacki. Car — et ici nous touchons à un autre trait essentiel de sa poésie — l'esprit clérical, qui règne encore en maître absolu en Pologne n'a jamais su pardonner au poète qui chantait le révolutionnaire éternel, l'esprit humain, son sentiment de révolte, son mépris, je serais même tenté de dire sa haine contre la religion et l'église officielles. Slowacki fut-il un mécréant? Non. Mais son Dieu

... n'est pas seulement le Dieu des vers
Et de ces êtres qui rampent.
Il aime le vol bruyant des oiseaux gigantesques,
Et il ne bride pas les coursiers fougueux...
Il est telle une plume en feu des panaches fiers...
Une grande action le fléchit souvent
Et non pas une larme vaine versée au seuil de l'église.
(*Beniowski*, chant V.)

Et la jeunesse admira en Slowacki la chaleur de son âme, son esprit de révolte contre tout ce qui est bas, conventionnel et méprisable, son amour de la grandeur, de l'action et du sacrifice. Elle le prit pour son guide et son porte-parole. Avec une piété filiale, elle conserva son *Testament*, dans lequel il l'avait adjurée de porter « devant le peuple le fanal de l'instruction » et par lequel il lui avait légué « cette force fatale... qui changerait en anges des simples mangeurs de pain ».

Et lorsqu'une partie de cette jeunesse se tourna vers l'art pour y chercher l'oubli et l'expression la plus pure de son âme et de ses tendances, c'est encore Slowacki qu'elle prit pour son maître unique, car c'est lui qui avait eté le premier à proclamer le droit de l'art pur en Pologne et qui le premier, par sa poésie merveilleuse et indépendante, en avait prêché l'exemple.

L'Académie des sciences et l'Université de Cracovie se sont abstenues de toute participation aux fêtes du centenaire de Slowacki. La bêtise et la réaction triomphent encore en Pologne. Mais le jour approche où *le Roi-Esprit* (1) de la poésie polonaise aura sa revanche. Le réveil des masses populaires, le sang qui coule depuis quatre ans dans les rues de Varsovie, de Lodz, de Radom, etc., en font foi. « Que ceux qui vivent ne perdent pas l'espoir... » (*Mon Testament*.)

Memento. — La place me manquant pour signaler les publications ayant

(1) Titre d'un chef-d'œuvre de Slowacki.

trait au centenaire et les volumes nouveaux que je viens de recevoir, j'en parlerai dans ma prochaine chronique.

MICHEL MUTERMILCH.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

Fr. Funck-Brentano et Paul d'Estrée : *Figaro et ses devanciers ;* Hachette. 3 50

Robert Launay : *Des Journées et des Hommes;* Nouv. libr. Nation. 3 50

Albert Savine : *Le Beau Lauzun*, d'après les documents d'archives et les Mémoires ; Louis-Michaud. 1 50

*** : Un Martyr des Prêtres. *Francisco Ferrer, sa vie, son œuvre, publiée par le Comité de défense des Victimes de la répression espagnole;* Schleicher. » 60

Littérature

Ad. van Bever : *Les Poètes du terroir du XVe au XXe siècle, II. Dauphiné, Flandre, Franche-Comté, Gascogne et Guyenne, Ile-de-France, Limousin, etc.;* Delagrave. 3 50

M. Cagnac : *Fénelon;* Soc. fr. d'impr. 3 50

Lettres de la Religieuse Portugaise, publiées d'après les éditions originales avec une introduction par Emile Henriot ; Bernard Grasset. 1 »

Auguste Rey : *Jean-Jacques Rousseau dans la Vallée de Montmorency;* Plon. 5 »

Henry Roujon : *La Galerie des Bustes;* Hachette. 3 50

Ernest Tissot : *Princesses de lettres;* Fontemoing. 3 50

Musique

Victor Hallut : *Les Maîtres Classiques du XVIIIe siècle;* Bruxelles, éd. du « Thyrse ». 2 »

Philosophie

Georges Lechalas : *Etude sur l'Espace et le Temps;* Alcan. 5 »

J. Novicow : *La Critique du Darwinisme social;* Alcan. 7 50

Louis Prat : *Contes pour les Métaphysiciens;* Paulin. 5 »

R. Thamin : *Education et positivisme;* Alcan. » »

Poésie

Suzanne Ardouin : *Voix dans la Brise;* Soc. génér. d'édition. 2 »

Alexandre Arnoux : *Au Grand Vent;* Ollendorff. 3 »

Jean Bouchor : *Le Soleil dans la Forêt, suivi de Bienheureuse*, pièce en deux tableaux, en vers; Plon. 3 50

Paul de Chévremont : *Sonnet de Bulgarie et d'Orient;* Ollendorff. 2 »

Emile Henriot : *Petite suite Italienne;* Dorbon aîné. 3 »

Robert Vallery Radot : *L'Eau du Puits;* Plon. » »

Prosper Roidot : *Le Jeu des Dix-huit ans;* Bruxelles, 15, rue du Midi. » »

Publications d'Art

J.-C. Broussolle : *L'Art, la Religion et la Renaissance;* Téqui. 5 »

Georges Denoinville : *Sensations d'art;* sept. série ; Dujarric. 3 50

Georges Lafenestre : *La Vie et l'œuvre de Titien;* Hachette. 3 50

John Ruskin : *Conférences sur l'Architecture et la Peinture*, trad. de E. Cammaerts ; Laurens. 6 »

Questions religieuses

Pierre Harispe : *Lamennais et Gerbet;* Soc. d'éd. française, I. » »

D. Jaubert : *Les Mystères de l'au-delà;* Daragon. 5 »

Jean Réal : *La Science des Religions et le problème religieux au XXe siècle;* Fischbacher. » »

Roman

Lya Berger : *Sur l'aile des Moulins* ; Colin. 3 50
Brada : *La Brèche* ; Plon. 3 50
Gaston Chérau : *La Part du feu* ; Ed. du « Monde illustré ». 3 50
A. Conan Doyle : *Idylle de Banlieue*, trad. d'Albert Savine ; Stock. 3 50
Fr. de Curel : *Le Solitaire de la Lune* ; « Les Bibliophiles fantaisistes » » »
Henry Daguerches : *Monde, Vaste Monde* ; Calmann-Lévy. 3 50
Henri Dessoubre : *L'Eté complice* ; Lemerre. 3 50
Vicomte Edouard Emmery : *Rêves et Réalité* ; Mathol. 3 50
A. de Gandillac : *Adolphe Martin et Mlle de Maylan* ; « La Phalange ». » »
Franz Hellens : *Les Hors-le-Vent* ; Dorbon aîné. 3 50
Marguerite Hankes-Drielsma de Krablé : *Le Départ* ; Mathot. 3 50
Anthony Hope : *Le Patrimoine Perdu*, trad. de l'anglais. Hachette. 3 50
M. La Bruyère : *L'Inutile Route* ; Hachette. 3 50
Marius-Ary Leblond : *En France* ; Fasquelle. 3 50
V. Margueritte : *L'Or* ; Fasquelle. 3 50
Baronne d'Orchamps : *Les Bagatelles de la porte* ; Agante d'Ollon. 3 50
Camille Pert : *Mirage de Bonheur* ; Hachette. 3 50
Gustave de Sourmais : *Le Vicomte Georges* ; Libr. Universelle. 2 50
Marc Stéphane : *Contes affronteurs* ; « Cabinet du Pamphlétaire ». 4 »
Maurice Strauss : *Le citoyen Poire* ; Ollendorff. 3 50
Jean Vignaud : *La Passion de Claude Bernier* ; Fasquelle. 3 50
Villiers de l'Isle-Adam : *Derniers Contes* ; « Mercure de France ». 3 50

Sciences

W. Ostwald : *L'Evolution d'une Science. La Chimie*, trad. par le Dr Marcel Dufour ; Flammarion. 3 50
L.-L. Trouessart : *Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire d'après les naturalistes allemands* ; « Mercure de France » (Collection « Les Hommes et les Idées) ». » 75

Sociologie

C. Bastide : *Les Institutions de l'Angleterre sous Charles VII* ; Paulin. 5 »
Fernand Dubief : *L'apprentissage et l'enseignement technique* ; Giard et Brière. 6 »
Louis Maurivex : *Economie politique* ; Giard et Brière. 3 »
Madeleine Pelletier : *Dieu, la Morale, la Patrie* ; Giard et Brière. 1 »
Jules Roche : *L'Impôt sur le Revenu* ; Flammarion. 3 50
J. Rodes : *La Chine nouvelle* ; Alcan. 3 50
Nelly Roussel : *Quelques lances rompues pour nos libertés* ; Giard et Brière. » »
Paul Théodore-Vibert : *Le Rachat de l'Ouest* ; Schleicher. 5 »

Théâtre

Jules Guillemot : *L'Evolution de l'Idée dramatique chez les maîtres du Théâtre, de Corneille à Dumas fils* ; Perrin. 3 50
Guy de la Batut : *Au seuil de l'Idéal* ; Péronne, Impr. Dufour. » »
Maurice Maeterlinck : *L'Oiseau bleu*, pièce en 5 actes et 6 tableaux ; Fasquelle. 2 50
Emile Verhaeren : *Deux Drames. Le Cloître, Philippe II* ; « Mercure de France ». 3 50

Voyages

Louis Bertrand : *Le Mirage oriental* ; Perrin. 3 50
André Billy : *Paris vieux et neuf*, ill. de Ch. Huard ; Rey. 5 »
Albert Gayet : *Trois étapes d'art en Egypte* ; Plon. 3 50
Adrien Huguet : *Histoire d'une ville Picarde de la Ligue à la Révolution (1589-1789)* ; Champion, 2 vol. 12 »
Louis Liard : *L'Université de Paris* ; Laurens. » »
E.-H. Shackleton : *Au Cœur de l'Antarctique*, trad. et adaptation par Charles Rabot ; Hachette. 25 »

Divers

Maurice Ajam : *La Parole en public* ; Bibliothèque des ouvrages pratiques. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Société anonyme du *Mercure de France*. Assemblée générale ordinaire annuelle. — Une lettre de M. Carl Siger à propos du Congo. — Le théâtre de la « Comédie » à Genève. — Les Maîtres-chanteurs de Bologne. — Traduttore, traditore. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Société anonyme du Mercure de France. Assemblée générale ordinaire annuelle.. — Les actionnaires de la Société anonyme du *Mercure de France* sont convoqués en Assemblée générale ordinaire annuelle le dimanche 5 décembre prochain, au siège social, 26, rue de Condé, cinq heures de l'après-midi.

ORDRE DU JOUR

Rapport du Conseil d'administration ;
Rapport du Commissaire aux comptes ;
Emploi des bénéfices ;
Nomination de deux administrateurs ;
Nomination du ou des commissaires aux comptes pour l'exercice 1909-1910.

Pour faire partie de l'assemblée, il faut être possesseur de trois actions au moins ou les représenter comme fondé de pouvoirs.

Le Président
du Conseil d'administration,
A. VALLETTE.

§

Une lettre de M. Carl Siger à propos du Congo.

Paris, 30 novembre 1909.

Mon cher Directeur,

M. Félicien Challaye déclare qu'il faut « sans un regard d'attention s'écarter comme d'une ordure » de la version « d'une bassesse si répugnante » que j'ai donnée de l'agonie de M. de Brazza. Si, comme l'avance M. Challaye, j'étais « un polémiste », — courtois ou non, peu importe, — j'eusse fait cette version mienne. Je me suis contenté de la citer, à titre purement documentaire, l'estimant vraisemblable parce qu'humaine, en opposition avec la sienne que je déclarais : — j'exagérais vraiment ! — « plus belle et plus noble ». Donc, chez moi, nul désir de polémique, mais seulement la loyale volonté, dans un débat complexe, de produire, d'où qu'ils viennent, tous les éléments d'information, matériels ou psychologiques, intéressants ; et je suis prêt à confesser que les compagnons de M. de Brazza furent décorés, — et ils le furent tous, ces héros ! — à leur corps défendant. Je parle, bien entendu, des compagnons de la dernière heure ; car, parmi les premiers, les vrais, peut-être, ceux de l'épopée grandiose de l'Ouest africain, combien sont morts, et pour n'en nommer qu'un, je citerai Blom, obscurs et sans récompense !

Il y a quelques années, un rédacteur du *Polybiblion*, revue très chrétienne, rendant compte de mon premier roman, s'écria, après l'avoir lu (!) : — « Enlevez cette charogne et faites brûler du sucre ! » —

— *Charogne !* — *Ordure !* — Décidément, ces très honnêtes gens d'Eglise, qu'ils officient dans *l'Humanitairerie* ou dans le jésuitisme, éprouvent le besoin de recourir aux violentes images de la Bible. Que font-ils ainsi, sinon, pour parler comme Pascal, « avérer le peu d'efficacité de leur foi » ?

Bien cordialement vôtre,

CARL SIGER.

§

Le théâtre de la « Comédie » à Genève.— A Genève, où l'on ne jouait guère jusqu'ici que l'opéra, et où l'on n'avait l'occasion d'entendre le drame et la comédie qu'au passage des tournées, s'ouvre, le 1er décembre, un théâtre littéraire stable, qui a pris le nom de *la Comédie*. C'est un artiste très intelligent doublé d'un acteur consommé, M. Ernest Fournier, qui en a pris l'initiative et qui en assume la direction. On jouera sur la nouvelle scène les auteurs classiques des diverses littératures et les meilleures pièces contemporaines : on y fera une place aux auteurs nationaux et même aux auteurs français que rebute trop justement la commercialisation toujours plus grande des théâtres de Paris. Ce sera là, espérons-le, de l'excellente décentralisation.

M. Philippe Monnier écrit, à ce propos, dans *le Journal de Genève* : « L'esprit européen, qui, selon Mme de Staël, est le nôtre, y trouvera son compte, et l'esprit littéraire, qui ne nous appartient pas, pourrait s'y développer ou même s'y acquérir. Pourquoi non ? Il est bon de rêver, et l'espérance est douce au cœur de l'homme. Qu'un théâtre serve à quelque chose, et qu'on s'en serve, puisque désormais les censeurs les plus farouches doivent savoir l'accepter ! »

A toi, Jean-Jacques !

§

Les Maîtres chanteurs de Bologne, dont la corporation subsiste encore, paraît-il, avaient, dès 1666, acquis une certaine célébrité grâce à leurs concerts. Ils s'occupaient aussi de contrepoint, de fugue, et l'Académie de la Via Guerazzi était particulièrement florissante sous la direction des maîtres G. B. Martini et Stanislao Maffei. Un jour, un pâle garçonnet de 14 ans demanda à être admis dans la fameuse assemblée. Il s'appelait Wolfgang Mozart. On lui donna pour thème à traiter une antienne, autour de quoi le jeune musicien broda des mélodies, sans égards pour les règles sévères de l'école bolonaise. Martini, à qui l'enfant prodige était sympathique, fourra cette « composition » dans sa poche et lui remit un autre papier sur lequel il avait lui-même traité ce thème selon les prescriptions de l'art corporatif. Les Maîtres ainsi furent attrapés ; mais Martini ne le fut pas moins, car si le décret du 9 octobre 1770 notifiait l'admissibilité de l'étranger, il portait aussi la remarque que « son essai de composition pouvait satisfaire à des exigences point trop élevées ».

§

Traduttore, traditore. — Nous recevons la lettre suivante de notre collaborateur Alfred Mortier.

Mon cher Mercure,

Permettez-moi de signaler à votre public si lettré une innovation appelée à révolutionner les méthodes de traduction usitées jusqu'à ce jour.

Il sied d'abord de rendre hommage à son inventeur, M. Adolphe Coster — retenez ce nom — lequel vient de publier (Paris, imprimerie Levé) une traduction nouvelle d'un conte célèbre de Cervantès intitulé *Rinconete y Cortadillo*, déjà plusieurs fois traduit.

Récemment M. Maeterlinck, à propos de *Macbeth*, avait déclaré qu'une traduction est un état d'âme, parole périlleuse qui laissait le champ ouvert aux pires approximations, aux interprétations les plus fantaisistes.

Avec M. Coster, Dieu merci, nous ne courrons pas ce danger ; M. Coster en effet traduit jusqu'aux noms propres ! De telle manière que *Rinconete y Cortadillo* devient chez lui *Coignet et Coupillé*. Voici comment : « Rincon » en espagnol signifiant « coin », son diminutif Rinconete devient « Coignet ». D'autre part, « cortado » signifiant « coupé », le traducteur, dans son scrupule de la fidélité, va jusqu'à forger le verbe « coupiller » à seule fin que son participe passé réponde exactement au diminutif « Cortadillo ». Vous voyez comme c'est simple.

Et il en va de même pour tous les autres noms propres que M. Coster a, chemin faisant, rencontrés dans ladite nouvelle de Cervantes. C'est ainsi qu'une femme nommee *Escalanta* devient dans la traduction mademoiselle Escaladeuse.

Il y a là, je ne crains pas de le répeter, une véritable révolution dans nos méthodes de traduction. Car qui oserait contester que le premier mérite d'un traducteur soit la fidélité ? Et qui donc, dans l'histoire des littératures, oserait se vanter d'avoir poussé cette vertu au même degré que M. Coster ?

Pour ma part, j'entrevois dans ce nouvel ordre d'idees un avenir sans bornes à l'ingéniosité des traducteurs futurs. D'ores et déjà, pour leur épargner quelque peine et, à titre d'indication, j'ai dressé à leur intention une liste de divers titres à l'instar de *Coignet et Coupillé* :

En voici quelques-uns :

Les Années d'apprentissage de Guillaume Maître, par Gœthe.

Les Souffrances du jeune Plus Estimé, par le même.

Hameau, prince de la Marche danoise, par Shakespeare.

Timide-Serrure ou le Marchand de Venise, par le même.

Poing, tragédie de Gœthe.

Enfin : *Monsieur Croupe*, le chef-d'œuvre de Cervantès.

Je laisse aux lecteurs du *Mercure* le soin de continuer cette liste pendant les longues soirées d'hiver, et je vous prie d'agréer l'assurance de mes sentiments dévoués.

ALFRED MORTIER.

§

Publications du « Mercure de France ».

DEUX DRAMES (*Le Cloître. Philippe II*), par Emile Verhaeren. Vol. in-18, 3 fr. 50 (5 japon à 15 fr. ; 21 hollande à 10 fr.).

LE VOYAGE IMMOBILE, *suivi d'autres histoires singulières*, par Maurice Renard. Vol. in-18, 3 fr. 50.

LES SEPT CONTRE THÈBES, tragédie traduite d'Eschyle, par A.-Ferdinand Herold. Vol. in-18, 1 fr.

DERNIERS CONTES (*Histoires insolites. L'Amour suprême. Akëdysseril*), par Villiers de L'Isle-Adam. Vol. in-18, 3 fr. 50.

CUVIER ET GEOFFROY SAINT-HILAIRE, *d'après les Naturalistes allemands*, par

L.-L. Trouessart, professeur au Muséum (Collection *Les Hommes et les Idées*, n° 16). Vol. in-16, 0 fr. 75.

§

Le Sottisier universel.

On annonce les fiançailles de M. Honoré Castély, fils de M. Castély, percepteur à Menton, avec Mlle Pauline Bonnecarrère, capitaine des douanes en retraite. — *L'Eclair*, 23 novembre.

Fortuna lente, hâte-toi lentement, dirait-il volontiers. — PIERRE LE GOFF, *La Turquie*, 17 novembre.

M. Bjœrnson en France [titre]. Le célèbre écrivain danois, etc. [sous-titre]. — *Gil Blas*, 11 septembre.

René, fils du capitaine d'habillement du 49e régiment d'infanterie et de M. et Mme Boutaud. — *La France Militaire*, 16 novembre.

On a dit que le plus grand plaisir d'un Français voyageant à l'étranger était de retrouver sa langue dans la bouche d'une jolie femme. — Discours de M. Henri Desgranges, rapporté par *Comœdia*, 15 novembre.

Le livre se termine par l'hôtel de Lamoignon, qu'habita Delille et où M. Léon Daudet vit pour la première fois le jour. — *Les Nouvelles*, 15 novembre.

A l'Opéra, ce soir, relâche; *l'Or du Rhin*. — *Journal des Débats*, 20 novembre.

Coquilles.

Manuel II, qui sera notre hôte dans quelques jours, est un excellent linguistique. — *Les Nouvelles*, 21 novembre.

... M. Frédéric Plessis, humoriste et poète. C'est à l'auteur de la *Loupe d'Argile*, etc. — *L'Eclair*, 20 novembre.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | Étranger : 1 fr. 50

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		**Étranger**	
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | Étranger : 80 fr.

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.